Biblioteca Nazionale
NAPOLI
III

Digitized by Google

les Vertus, qu
s Vices, qu'H
les Vices, &
avec les Vertus, qu'il combat dans leur Temple, et les empeche par la,
avec les Vices, qu'Hercule tient enchaînées. On voit aussi Deux petits
chatie les Vices, & l'autre, d'un Oeil moqueur, les regarde avec indignation.

605346 Rare Vel A. 707

REFLEXIONS MORALES

DE

L'EMPEREUR

MARC ANTONIN,

AVEC DES REMARQUES

De Mr. & de Mad. DACIER.

Cinquiéme Edition, où l'on a mis les Remarques sous le Texte.

TOME PREMIER.

Bibliothèque Nationale

A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS L'HONORE' & FILS.

MDCCXL.

Digitized by Google

PRÉFACE.

LA plupart des hommes jugent ordinairement très-mal de la Philoſophie: ils s'imaginent qu'elle ne conſiſte qu'à diſcourir, & qu'à diſputer: mais ce n'eſt ni un jeu, ni une vaine ſcience pour l'oſtentation; c'eſt une profeſſion d'une choſe très-ſerieuſe & très-grave, c'eſt-à-dire de la Sageſſe, & philoſopher c'eſt agir.

Il eſt évident par là qu'il n'y a proprement que la morale qui merite ce nom, puiſqu'il n'y a qu'elle qui donne des regles pour la conduite de la vie. Mais qu'eſt-ce que la morale? Si nous ſuivons les opinions des hommes, nous trouverons preſque autant de morales différentes, qu'il y a d'hommes différents: car on appelle morale ce qui n'eſt qu'uſage, coûtume ou opinion, & l'on a fait dans cette ſcience ce que les Payens faiſoient dans leurs ſacrifices; quand ils n'avoient pas les victimes qui étoient agréables à leurs Dieux, ils en ſuppoſoient d'autres à qui ils don-

donnoient le nom de celles qui leur manquoient. De même quand les hommes ont été privez de la verité, ils ont donné ce beau nom à leurs imaginations & à leurs caprices.

Avant toutes choſes il eſt neceſſaire de revenir de cette erreur, & de ſéparer ce qui eſt vague & incertain, d'avec ce qui eſt conſtant & toûjours le même.

Pour peu qu'on veuille ſe ſervir de ſa raiſon, il n'eſt pas difficile de voir que la véritable morale doit être une regle inflexible, qui ne ſuive ni nos fantaiſies, ni nos préjugez. Elle ne peut donc être qu'une explication des verités conformes à la verité éternelle, c'eſt-à-dire à la Loy de Dieu; & par conſéquent la Loy de Dieu eſt le point fixe & indiviſible, d'où il faut regarder tout ce qu'on appelle morale, ſi l'on veut en connoître les beautés & les défauts.

Selon ce principe on conçoit d'abord que la morale eſt la fille de la Religion, qu'elle marche d'un pas égal avec elle, & que la perfection de celle-cy eſt la meſure de la perfection de celle-là. Il ne faut donc chercher de morale parfaite que dans le Chriſtianiſme. Mais comme en tout temps il a plu à Dieu de ſe découvrir aux hommes, il n'y a rien de plus utile ni de plus agréable, que de connoître juſqu'à quel point il a voulu ſe communiquer à ceux qui étoient les plus éloignez de ſon alliance.

Nous

Nous ne ſçavons pas bien ce qu'étoit la morale des Payens avant le ſiécle de Pythagore, & des Sages de Grece, car il ne nous reſte rien de cette antiquité. Mais ce qu'on a conſervé des écrits, ou des maximes de ces Philoſophes, nous apprend que de leur temps, qui étoit fort voiſin de celuy de Salomon, la morale conſiſtoit en des énigmes, en des proverbes, qui pouvoient bien rendre les hommes ſages, & les porter à la pratique de tous les devoirs, mais qui ne pouvoient leur expliquer les verités fondamentales, & leur en donner une idée diſtincte: car le proverbe ne reçoit d'ordinaire ni définition ni raiſonnement.

Depuis le temps de Pythagore juſqu'à celuy de Socrate, il ne paroît pas que la morale ait été fort cultivée. Preſque tous les Philoſophes ne s'attachoient qu'à la ſcience des Nombres, à la Phyſique, & à découvrir les cauſes de tout ce qui arrivoit dans les Cieux. Socrate fut le premier qui connoiſſant que ce qui ſe paſſe hors de nous, ne nous touche point, & eſt plus curieux qu'utile, fit une étude plus particuliere de la morale, & la traita plus méthodiquement. Les Payens n'avoient avant luy que des idées confuſes de Dieu, de la Loy & de la Juſtice: il débrouilla ce cahos de tenebres, & en tira une lumiere qui éclaira tous les ſiécles ſuivans. Il fit voir la ſubordination qu'il y a dans la nature,

& montra aux hommes la route qu'ils devoient tenir pour être veritablement heureux. Quand on juge de Socrate par les verités qu'il a connues, on ne ſe contente pas de dire qu'il étoit grand Philoſophe, on eſt preſque tenté d'aſſurer qu'il étoit Prophete, & que Dieu luy avoit revelé des myſteres qui devoient être accomplis dans les derniers temps.

Comme ſa doctrine étoit plus conforme à la verité & à la juſtice, que tout ce qui avoit paru, les hommes accoururent en foule à cette lumiere. Mais parce qu'ils n'étoient pas tous également propres à en ſupporter l'éclat, il y en eut beaucoup plus d'éblouis que d'éclairez; & cette Philoſophie eut bientôt le ſort de la véritable Religion; elle fut dechirée preſque en autant de ſectes, qu'il y eut d'hommes qui entreprirent de l'expliquer. Voilà l'origine de toutes les Philoſophies qui ont regné depuis ce temps-là dans le monde. Elles ont toutes voulu avoir Socrate pour leur chef, comme toutes les héreſies ſe ſont piquées de n'avoir pour fondateur que Dieu même.

De tous ces Philoſophes il n'y a eu que les Stoïciens qui ayent ſuivi de près l'eſprit de Socrate, & qui ayent été les fideles dépoſitaires de la ſageſſe & de la vertu. S'ils ont mêlé quelque dureté, & quelque rudeſſe aux ſentimens de leur maître, ce n'étoit pas tant un effet d'une

humeur

humeur ſauvage & farouche, qu'un moyen que la prudence leur ſuggeroit : car connoiſſant la foibleſſe qui eſt naturelle à l'homme, ils ont ſouvent pouſſé ſes devoirs plus loin que la nature ne peut aller, afin qu'en faiſant tous ſes efforts pour ſuivre leurs préceptes, il pût au moins s'arrêter au milieu, comme un arbre à qui on veut faire perdre ſon pli, & que l'on courbe du côté oppoſé. Il eſt vrai qu'après que l'Ecole des Stoïciens fût établie, il s'éleva des diſciples de Zenon, qui prenant trop au pied de la lettre les opinions de ces grands hommes; tomberent dans des abſurdités qui leur attirerent les railleries, & le mépris des honnêtes gens. Mais on ne doit non plus donner le nom de Stoïciens à ces Philoſophes ridicules, que l'on donne celuy de diſciples des Prophetes & des Apôtres à ceux qui expliquant trop groſſiérement les écrits de ces hommes divins en tirent des ſens contraires à l'eſprit de Dieu, & à la foy de l'Egliſe.

Pour rendre cela plus ſenſible, propoſons quelque exemple des explications abſurdes, que ces Sectateurs ignorans ont donné aux ſages preceptes de leurs maîtres.

Quand Zenon a dit que tous les péchez étoient égaux, il a voulu guerir les hommes de la malheureuſe opinion où ils ne ſont que trop, que pourvû qu'ils s'empêchent de commettre de grands

crimes, ils ne ſont pas tenus d'être ſi fort en garde contre les petits pechés ; & il a voulu leur perſuader que le moindre peché devient incurable quand on le neglige, & que Dieu qui eſt la pureté même n'en trouve point en nous qui ne merite la mort, ſi par la ſatisfaction & la penitence nous ne deſarmons ſa juſtice. Mais il vient un Chryſippe, qui prenant groſſiérement ce precepte, établit qu'il n'y a aucune difference entre voler des choux dans un jardin, & commettre un ſacrilege, entre égorger ſon pere & tuer un chapon ; & veut qu'on puniſſe ces deux actions du même ſupplice, ce qui bien loin de retenir les hommes, leur lâche la bride, & les porte à commettre les plus grands excés.

Quand il a dit que le Sage doit être ſans compaſſion, ſon deſſein étoit de faire entendre que le Sage ne borne pas à l'attendriſſement ſeul les ſecours effectifs qu'on doit à ſon prochain, & qu'il tâche de le ſoulager ſans aucune émotion, & ſans aucun trouble : mais un Chryſippe tire de ce precepte une occaſion de rompre tous les liens de la ſocieté, & de fouler aux pieds la miſericorde qui eſt un des caracteres les plus eſſentiels de Dieu.

Quand il a dit que le Sage attend tout de luy-même, ſon but étoit de faire connoître que notre véritable bonheur ne ſçauroit dépendre de l'action d'autruy, & de combattre l'indolence & la pareſſe

reſſe de ceux qui trop abandonnez à la Providence, vouloient attendre tout de Dieu, ſans tâcher d'attirer ſes graces par leur travail, & par leurs bonnes œuvres : D'ailleurs comme il enſeignoit que l'ame étoit une partie de Dieu, & Dieu même, ce precepte, que les hommes devoient tout attendre d'eux, ne ſignifioit autre choſe, ſinon qu'ils devoient attendre tout du Dieu qui les conduiſoit. Mais un diſciple auſſi ignorant que ſuperbe empoiſonne ce precepte, & en tire cette pernicieuſe conſéquence, que le Sage eſt au deſſus de Dieu même, & fait ſon propre bonheur independamment de cet Etre ſouverain qui l'a formé.

Il en eſt preſque de même de tous les autres paſſages dont on s'eſt ſervi dans tous les temps, pour rendre ſuſpecte & odieuſe la doctrine des Stoïciens. Ce n'eſt pas qu'elle ſoit parfaite, & que nous voulions la défendre en tout ; nous avons déja dit qu'il ne faut chercher de perfection que dans le Chriſtianiſme ; & nous avons ſouvent combattu dans le cours de cet ouvrage les erreurs où ils ſont tombez. Nous diſons ſeulement qu'il n'y a point de morale qui approche ſi fort de la morale de JESUS-CHRIST, *que celle de ces Philoſophes, comme les Peres même de l'Egliſe l'ont reconnu.*

Mais, dit-on, cette morale des Stoïciens n'a aucun precepte qui oblige à aimer Dieu.

Elle ne luy demande pas la force de le ſuivre.

Elle ne propoſe pas aux hommes de ſe haïr.

Elle n'établit pas que l'homme eſt en même temps la plus excellente & la plus miſérable de toutes les creatures.

Elle n'enſeigne pas l'humilité.

Elle ne fait pas remarquer, que rapporter tout à ſoy, & ſe mettre au-deſſus de tout eſt un péché qui nous eſt naturel; elle ne nous oblige pas à y reſiſter, & ne penſe pas à nous en donner les remedes.

Ce ſont les objections qu'un des plus ſçavans hommes de notre ſiécle a faites, ou plûtôt qu'il ſe diſpoſoit à faire aux Stoïciens, & à tous les Philoſophes du Paganiſme: mais ſi Dieu luy avoit donné le tems d'achever ſon ouvrage, il auroit ſans doute corrigé ce plan, & la lecture ſeule d'Antonin luy auroit fait connoître que Dieu n'avoit pas laiſſé des hommes ſi vertueux en des tenebres ſi épaiſſes.

Ce ſage Empereur établit la neceſſité d'aimer Dieu, en établiſſant celle d'aimer tout ce qu'il nous envoye, quelque fâcheux qu'il nous paroiſſe, & en ne faiſant conſiſter la felicité de l'homme qu'à être bien avec Dieu.

Non ſeulement il enſeigne qu'il faut demander à Dieu la force de le ſuivre, il reconnoît de plus une vertu de Dieu qui agit en nous, & qui opere toutes nos bonnes actions, & tous nos bons

deſirs,

desirs, & il fait voir que c'est Dieu qui éloigne de nous toutes les occasions, qui pourroient nous faire tomber dans le crime, ou qui nous donne la force d'y resister.

Il nous apprend par tout à mépriser, & à haïr nôtre corps qui est la source du peché, & qui resiste à l'esprit; & il veut qu'on le regarde comme une prison, qui nous empêche d'avoir une communication plus particuliere avec Dieu. La véritable Religion ne nous commande pas de nous haïr d'une autre maniere.

Il prouve en beaucoup d'endroits que l'homme est la plus excellente de toutes les créatures à cause de son origine, & des perfections que Dieu a daigné luy communiquer, & qu'en même temps il en est la plus miserable à cause de ses vices qui luy font perdre tous ses avantages, & qui le rendent esclave en le séparant de Dieu.

Pour ce qui est de l'humilité, on ne s'est pas contenté de dire que les Stoïciens ne l'ont pas connue, on a ajouté que cette vertu étoit incompatible avec les autres vertus dont ils faisoient profession. Quand on veut faire un reproche de cette nature à des Philosophes, il semble qu'on devroit connoître à fond leurs principes, & toutes les conséquences qui s'en tirent naturellement. Il est vray que ni l'Académie, ni le Portique n'ont jamais eu de mot qui signifie proprement ce que nous appellons humilité: *mais si*

cette vertu consiste à connoître son neant devant Dieu, à croire que c'est luy seul qui est l'auteur de tout le bien, & qui ne fait point de mal; & à enseigner qu'il n'y a de véritable être que Dieu, & que toutes les autres choses sont viles, perissables, momentanées, & sujettes à corruption, ils l'ont connue, & ce livre d'Antonin en est plein.

La derniere objection n'est pas moins injuste. Car Antonin a très-solidement prouvé après Socrate, que l'amour propre qui porte l'homme à rompre les liens de la societé, à se séparer des autres hommes, & à vouloir faire comme un tout à part, est une revolte contre Dieu, & une desobéissance à la plus ancienne loy du monde, qui a voulu que les choses les moins parfaites, fussent pour les plus parfaites, & que les plus parfaites fussent les unes pour les autres, ce qui est l'unique fondement de la pieté & de la justice. Il nous exhorte à resister à ce malheureux penchant d'une ame corrompue, en nous convainquant, que la premiere & la principale condition de l'homme c'est d'aimer son prochain; & en nous faisant voir que pendant que nous nous regarderons simplement comme une partie de ce tout, & non pas comme un de ses membres, nous n'aimerons pas encore les hommes de tout notre cœur, & ne prendrons pas, à leur faire du bien, ce plaisir véritable & solide, qui resulte du sentiment de tout le corps; & enfin il donne contre

cette

cette impieté un remede très-ſalutaire, qui eſt l'amour de Dieu, dont l'amour du prochain n'eſt pas ſeulement la marque, mais l'accompliſſement & la perfection.

Puiſque nous avons entrepris de défendre la morale des Stoïciens contre les accuſations de ce grand homme, nous n'oublierons pas la cenſure qu'il a faite de ce principe qu'ils ont établi, que puiſque le deſir de la vaine gloire fait tout entreprendre, le deſir de la juſtice le peut faire auſſi. *Il ſoutient qu'il n'y a rien de plus vain, & de plus faux que ce raiſonnement:* ce ſont, *dit-il*, des mouvemens fievreux que la ſanté ne peut jamais imiter.

Il veut dire ſans doute que la raiſon ne peut faire ce que la paſſion fait, parce que les effets des paſſions dépendent des mouvemens violens & involontaires, qu'il n'eſt pas au pouvoir de la raiſon d'exciter quand elle veut; & cela eſt vrai de la raiſon ſeule: mais la raiſon ſoutenue, & aidée par la grace, eſt plus forte que la plus violente paſſion, & telle a été la raiſon des martyrs. La critique de ce ſçavant homme eſt donc inutile, & le raiſonnement des Stoïciens demeure très-ſolide, très-vray, & très-conforme à cette parole de ſaint Paul: * Je puis tout par la vertu de celuy qui me ſoûtient.

Les reproches qu'on peut faire juſtement aux

* *Philip.* 4. 13.

Stoïciens, c'eſt d'avoir cru la pluralité des Dieux: c'eſt d'avoir enſeigné, que l'ame étoit une partie de la Divinité: c'eſt d'avoir ignoré le péché originel, & ſes funeſtes ſuites: c'eſt d'avoir ſoûtenu, que le Sage pouvoit diſpoſer de luy-même, & ſe donner la mort, quand il le jugeoit à propos.

Si on excepte ces erreurs, & un petit nombre d'autres qui même ne ſont plus dangereuſes aujourd'huy, il n'y a rien de plus parfait que leurs maximes; & après l'Ecriture ſainte, rien ne merite davantage d'être entre les mains des hommes, qui veulent ſuivre la juſtice, & faire un bon uſage de leur raiſon.

Nous n'avons des Stoïciens que les œuvres de Seneque, ce qu'Arrien a conſervé d'Epictete, & les livres d'Antonin. Mais ce dernier eſt preſque autant au-deſſus des deux autres par la beauté de ſes écrits, qu'il l'étoit par la naiſſance, & par la fortune. Seneque a mêlé aux vertus des premiers Stoïciens tout l'orgueil de leurs diſciples: Epictete eſt plus ſimple, plus ſolide, & plus pur: mais il n'a ni grandes vûes, ni étendue de genie, ni élevation. Antonin a toutes ces qualités, & ſon eſprit eſt plus vaſte, & plus grand que ſon Empire. Il ne s'eſt pas contenté de recevoir, & d'expliquer ſolidement les preceptes de ſes maîtres, il les a ſouvent corrigez, & leur a donné une nouvelle force ou par la maniere ingenieuſe & naturelle dont il les a propoſez, ou

par

par les nouvelles découvertes qu'il y a jointes.

Il a reconnu que notre ame n'eſt pas ſa lumiere à elle-même, & qu'elle ne ſe voit que par la lumiere dont il plait à Dieu de l'éclairer. Il explique toutes ſes proprietés, & il nous enſeigne qu'elle peut être plus viſible que le corps, & qu'elle ſeule peut jouïr des fruits qu'elle porte.

Il démontre très-ſolidement, que la juſtice n'eſt pas la fille de l'utilité, comme quelques Philoſophes l'ont cru, mais qu'elle dépend immediatement de Dieu, & eſt auſſi ancienne que ſa ſageſſe.

Il montre que la charité eſt la vertu la plus propre & la plus convenable à l'homme, & qu'il n'y a de véritable bien que ce qui eſt utile à la ſocieté.

Il fait voir que tous les maux qui arrivent dans le monde, bien loin de nuire à la loy, n'en ſont que l'accompliſſement, & ſervent d'inſtrumens ou à la bonté de Dieu, ou à ſa juſtice.

Il prouve que la véritable force, & le véritable courage ne ſe trouvent que dans l'humanité & dans la bonté.

Il nous force à conſentir à cette verité très-importante, que le menſonge même involontaire eſt une impieté, & que l'ignorance, qui le fait commettre n'eſt nullement excuſable, parce qu'elle ne vient que du mépris que nous avons fait des ſecours que Dieu nous a donnez, & que nous nous ſommes mis volontairement en état de ne pouvoir diſcerner la verité d'avec le menſonge.

On

On n'auroit jamais fait ſi on vouloit recueillir icy tous les grands principes, qu'Antonin a établis, & en tirer toutes les conſéquences, qui en ſont les ſuites véritables, & neceſſaires. Le Lecteur le fera de luy-même, & c'eſt à quoy nous ſoubaitons que nos remarques puiſſent l'aider. Par exemple quand Antonin nous dit, qu'on peut être en même tems un homme divin, & un homme inconnu à tout le monde; qui eſt-ce qui ne tirera pas de là cette conſéquence, que le bruit, la gloire, & l'éclat ne ſont donc pas toûjours les véritables caracteres de la Divinité? Et qui s'étonnera de l'obſcurité de J. C. *qui a été ſi grande, que les Hiſtoriens qui relevent ſouvent des particularités peu importantes, & qui tâchent de n'oublier rien de conſidérable, l'ont à peine apperçû?*

Quand il avance qu'on ne peut trouver ſon bonheur ni dans les ſciences, ni dans le raiſonnement, il n'eſt pas mal-aiſé de faire cette réflexion, que les ſciences & le raiſonnement nous peuvent bien faire connoître Dieu, mais qu'ils ne nous feront jamais connoître JESUS-CHRIST *Dieu & homme tout enſemble, ni démêler la grandeur véritable de ce Sauveur, d'avec ſa baſſeſſe apparente, cela ne ſe voit que par la foy. Il n'y a donc que la foy qui puiſſe ſauver, ſelon les principes même d'Antonin.*

Tous les preceptes que nous donne ce Philoſophe

ſophe ne ſont ni moins admirables, ni moins utiles; & l'on peut dire que perſonne n'a mieux donné les moyens de bien vivre, & de remplir les trois engagemens qui nous lient avec Dieu, avec notre prochain, & avec nous-mêmes; & tout ce qu'il enſeigne ſur cette matiere eſt très-conforme aux regles de la véritable Religion.

La véritable Religion nous enſeigne, qu'il faut être toûjours ſoûmis à Dieu, & être perſuadé, qu'il ne fait rien que de juſte. Elle nous ordonne de combattre nos paſſions, & de purger notre ame de tous ſes vices, afin que nous puiſſions être agréables à Dieu qui ne ſouffre rien d'impur. Antonin le fait de même.

La véritable Religion travaille à nous faire voir notre neant, & celuy de toutes les choſes terreſtres, & à nous convaincre que la véritable grandeur ne conſiſte ni dans la gloire, ni dans la naiſſance, ni dans les Empires; mais dans la juſtice. Antonin le fait auſſi.

La véritable Religion nous apprend à prier pour tous les hommes, à faire du bien à nos ennemis, & à ſuivre l'exemple de Dieu, qui tous les jours donne ſon ſecours à des ingrats, & fait lever ſon Soleil ſur les juſtes, & ſur les injuſtes. Antonin nous l'apprend auſſi; & tout ce qu'il dit ſur cela eſt digne d'un Evangéliſte.

La véritable Religion nous exhorte à ne pas faire des jugemens temeraires, & à mépriſer

ceux

ceux qu'on fait de nous ; à ſouffrir patiemment les défauts de notre prochain, & à l'en reprendre avec modeſtie, quand la charité le demande ; à nous paſſer de tous les appuis du monde pour n'avoir d'autre appuy que Dieu ; à renoncer à tous les diſcours inutiles, & à toutes les vaines occupations du ſiécle, pour ne nous occuper que de ce qui nous eſt propre, & que Dieu demande de nous, & à être toujours contents de notre condition. Antonin nous y exhorte tout de même.

Enfin Antonin nous fait voir comme la véritable Religion, que le joug, que Dieu nous impoſe eſt plus leger, & plus facile à porter, que celuy que nous impoſent nos paſſions.

Outre tous ces grands préceptes qui ſont communs pour tout le monde, Antonin en a de particuliers pour les Rois, à qui la morale eſt encore plus neceſſaire qu'aux perſonnes privées, car ils ſont hommes, & ils conduiſent des hommes ; & comme c'eſt Dieu qui luy a donné ces lumieres, nous oſons dire que la véritable Religion n'enſeigne rien ſur cela de plus parfait. Il fait voir aux Princes, que quand ils auroient conquis toute la terre, & réuni en leur perſonne tout ce que les hommes appellent grand, s'ils ſont injuſtes, & s'ils ſe rendent les eſclaves de l'ignorance d'autruy, ils ſont très-petits ; & il met par cette raiſon Alexandre, Céſar, & Pompée

Pompée au-dessous de trois Philosophes qui ont été, pour ainsi dire, le jouet des peuples. Comme la sagesse habite dans le conseil des Sages, il les avertit de ne rien entreprendre que par l'avis de gens habiles, & après une longue & meure déliberation. Il leur remontre, qu'ils ne doivent jamais regarder comme utile une chose qui les forcera un jour à manquer de foy; & qu'au lieu de rendre la Religion esclave de la Politique, ils sont obligez de tenir la politique humiliée sous la Religion. Il leur remet devant les yeux, qu'ils ne sont pas donnez aux peuples pour les opprimer, mais pour les soûtenir, & pour les défendre; & il leur prouve que le soin même de leur Etat, & leur interêt particulier exigent d'eux qu'ils protegent les Sciences, parce que plus les peuples sont instruits, plus les Rois doivent en attendre de fidelité & d'obëïssance.

Comme la Philosophie doit avoir des preceptes non seulement pour les sages qui travaillent à s'instruire de bonne foy, mais aussi pour les insensez qui cherchent à étouffer leur raison, pour s'abandonner à leurs passions, sans remords & sans crainte, Antonin ne se contente pas de prouver aux libertins, & aux Athées l'existence de Dieu, il leur montre que, quand même ils parviendroient à se persuader qu'il n'y en a point, ils ne pourroient trouver de bonheur solide & véritable dans l'accomplissement de

leurs

leurs deſirs ; & par là on force le dernier retranchement de ces malheureux, qui pour ſe dérober à l'autorité de la Religion, prennent le parti de la traiter d'invention humaine ; Car on leur fait voir clairement par ce principe, qu'ils ne gagnent rien par là, puiſque la nature ſeule, & la raiſon ne demandent pas moins de ſageſſe & de moderation, que le Chriſtianiſme ; & qu'il faut neceſſairement, ou qu'ils renoncent à être hommes, & qu'ils deſcendent dans l'état des bêtes, ou qu'ils vivent ſelon les véritables regles, que la raiſon dicte, & qui ne ſçauroient jamais être oppoſées à celles de la Religion.

Si la lecture ſeule d'un traité de Ciceron, qui n'étoit proprement qu'une exhortation à l'étude de la Philoſophie, fit un ſi grand effet ſur le cœur de Saint Auguſtin, qu'il luy donna des vûes & des penſées toutes nouvelles, & le porta à adreſſer à Dieu des prieres très-différentes de celles qu'il faiſoit auparavant, de maniere que mépriſant les vaines eſperances du ſiécle, il n'eut plus d'amour que pour la beauté incorruptible de la véritable ſageſſe. Que ne doit-on point attendre de la lecture de ces réflexions d'Antonin, qui établit ſi clairement de ſi grandes veritées, qui va fouiller juſqu'aux plus cachez replis du cœur, pour en déraciner l'orgueil, la curioſité & la concupiſcence, ſources funeſtes

de

de tous nos péchez, & qui combat toutes ces paſſions par le raiſonnement, comme la Religion les combat par l'autorité?

Ce Livre ſeul pourroit nous rendre ſi pieux & ſi juſtes, que nous n'aurions plus qu'un pas à faire, pour être de véritables Chrétiens, ſi nous apportions ſeulement de notre côté de la docilité, & de la patience: mais malheureuſement les verités ne ſont dans notre eſprit que ce que les objets ſont dans une glace de miroir; leur image s'y imprime juſqu'au moindre trait. Ces objets ſont-ils paſſez, il n'en reſte plus rien, & la glace demeure vuide.

D'ailleurs ce n'eſt pas l'homme qui inſtruit l'homme. Socrate & Platon avec toute leur ſageſſe, & toute leur éloquence, n'ont jamais pû porter un petit nombre de gens éclairés, & naturellement religieux à n'adorer que le vray Dieu. Tout ce que David, Salomon, & les Prophetes en ont dit, pour le faire entrevoir aux Payens, a été inutile. Il a fallu un homme Dieu pour diſſiper l'aveuglement du cœur humain, & pour vaincre l'opiniâtreté qui luy eſt naturelle, & qui reſiſte aux preuves les plus claires, & aux plus évidentes démonſtrations.

Sans ce ſecours nous ſçavons que ces treſors de ſageſſe ſeront inutiles. Ceux même qui liront ces réflexions avec le plus de plaiſir, & qui

les

les entendront le mieux, n'en profiteront pas davantage, & ne s'en ſerviront pas pour s'élever à la connoiſſance de la verité. Car, s'il eſt permis de ſe ſervir icy de cette penſée de Platon, que ſaint Auguſtin a ſi bien employée; Comme ils tourneront le dos à la lumiere celeſte, ils ne la verront que ſur le livre qui en ſera éclairé, & ils demeureront dans les tenebres. Mais ce n'eſt pas à nous à prevenir les deſſeins de la Providence; Notre devoir eſt de travailler ſans relâche à ce qui eſt bon, & utile. C'eſt ce qui nous a fait enfin reſoudre à entreprendre la traduction de cet ouvrage d'Antonin, & à y joindre des remarques, pour en rendre la lecture plus facile, & ſi on l'oſe dire, plus agréable.

Nous n'avons pas trouvé de mediocres difficultés dans ce deſſein: le ſtile des Stoïciens eſt dur, obſcur, & peu proportionné à la portée des hommes. Comme ils craignoient les paroles inutiles, ils n'employoient pas toûjours les neceſſaires; & pourvû qu'ils donnaſſent à leurs diſcours de la force, ils negligeoient ſouvent la clarté. Cette obſcurité qui étoit commune à tous ceux de cette Secte, eſt encore plus grande dans les réflexions de cet Empereur, qui ne s'explique ſouvent qu'à demi, parce qu'il n'écrivoit que pour luy-même.

De plus il y avoit pluſieurs endroits corrompus, & un grand nombre d'autres, dont le

ſens

ſens étoit tres caché, parce qu'on avoit joint mal à propos deux articles, ou qu'on en avoit ſeparé un en deux.

Si on joint toutes ces difficultés à celles de la matiere qui eſt tres ſouvent fort abſtraite, & qu'Antonin a encore rendu plus abſtraite par la ſublimité de ſes vûës, on tombera d'accord qu'il n'étoit pas aiſé de réuſſir, & on en ſera plus diſpoſé à excuſer les fautes, que nous aurons faites.

Nous n'avons rien oublié, pour donner à la traduction la clarté qui manque à l'original, & pour faire en ſorte que chaque Article ſoit un tableau, qui de quelque côté qu'on le regarde, ſe trouve dans ſon point de vûë, & ſoit toûjours également éclairé. Si nous n'en ſommes pas venus à bout, au moins oſons-nous promettre qu'on n'y trouvera pas de grandes obſcurités; ni beaucoup d'embarras.

Pour ce qui eſt des Remarques, nous ne nous y ſommes propoſé que d'éclaircir le texte, ſans entrer dans aucune diſcuſſion de critique. La critique eſt inutile, & déplacée, où il ne s'agit que des mœurs : Nôtre unique deſſein a été de faire de ce Livre un livre de pieté. Pour cet effet, lorſque les maximes d'Antonin ſont entierement veritables, ce qu'elles ne peuvent être, ſans être Chrétiennes, nous les confirmons par l'autorité de la Religion, & nous tachons de faire

honte à quelques Chrêtiens, d'être aujourd'huy moins perſuadez de ces verités, que les Payens même.

Lorsqu'elles ſont fauſſes dans ſa bouche, & qu'elles peuvent être vrayes dans la nôtre, comme, quand il dit que nous avons un Dieu qui habite dans nos cœurs, & qui y eſt conſacré comme dans un Temple, *nous refutons l'erreur du ſens qu'il y donne, en enſeignant que l'Ame eſt un Dieu, & une portion de la Divinité, & nous faiſons voir la ſolidité de celui que nous luy donnons, en diſant qu'elle eſt l'ouvrage de Dieu, & que le ſaint Eſprit y habite, afin que nous ſoyons ſes temples ſpirituels.*

Lorsque ſes maximes ſont vrayes dans un ſens, & qu'elles en ſouffrent en même temps un plus important, & plus veritable, nous propoſons l'un & l'autre comme dans ce bel endroit, où il dit que c'eſt une honte que l'ame ſe rebute, quand le corps ne ſe rebute pas; *& dans cet autre où il enſeigne que* dés qu'on a perdu le ſouvenir de ſes pechés, il eſt inutile de vivre.

Lorsqu'elles ne contiennent qu'une verité obſcure, & mêlée ou de doute ou de fauſſeté, comme quand il parle de la reſurrection des Morts, de l'immortalité, & de la nature de l'ame, nous tâchons d'aider cette verité à ſortir du fond de ces tenebres, & nous appellons à ſon ſecours la lumiere de la veritable Religion.

Lors-

Lorsqu'elles renferment quelque exemple d'une profonde humilité, & d'une douceur d'esprit capable de nous édifier, & de nous instruire, nous le relevons autant qu'il est possible : comme quand il dit que toute sa vie n'est qu'un service continuel qu'il doit à ses Sujets ; & quand il remercie la terre de ce qu'elle luy a fourni si liberalement les biens dont il avoit besoin, & qu'il se reconnoit presque indigne de la fouler aux pieds, aprés avoir abusé de ses presens en mille manieres.

Enfin quand elles sont absolument fausses, nous en montrons la fausseté, & tâchons de nous servir utilement de ces erreurs, pour faire voir les verités qui leur sont contraires.

Nous n'avons plus douté que ce ne fût la conduite qu'il falloit tenir en donnant au Public les livres des Payens, quand nous l'avons vû apuyée sur l'autorité d'un trés-sçavant homme, qui nous édifie par sa pieté, & nous instruit par ses beaux ouvrages. Car dans la seconde partie de l'Education d'un Prince, il a eu la même idée, & a fait voir que la seule bonne méthode étoit de rendre ces livres Chrêtiens par la maniere de les expliquer.

C'est une verité constante que la vertu ne consiste pas dans la persuasion, mais dans l'action ; & que pour être un veritable Philosophe il ne suffit pas de parler, il faut agir : comme pour

être un veritable Magiſtrat ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir la loi, il faut la ſuivre. Nous avons donc cru que le moyen le plus ſûr de rendre tres-utile la lecture de ces maximes, c'étoit d'y joindre la vie d'Antonin : car on verra qu'il n'a écrit que ce qu'il a ſuivi luy-même ; & que ſes preceptes nés de la pratique, & non pas d'une ſpeculation toûjours ſterile, ſont à proprement parler des preceptes animez.

Un Ancien a dit que le ſpectacle le plus agreable à Dieu, étoit de voir un homme vertueux lutter contre la mauvaiſe fortune. Mais il y en a un autre infiniment plus rare, & qui luy eſt plus agreable ſans comparaiſon ; c'eſt de voir ce que nous avons le bonheur de voir aujourd'huy, un grand Roy reſiſter à ſa bonne fortune, & vaincre tous les obſtacles que ſa propre grandeur oppoſe à ſes genereux deſſeins. Quelque ſage qu'ait été un Philoſophe, on peut croire qu'il n'a foulé aux pieds les plaiſirs & les pompes du monde que par impuiſſance, & qu'il a cherché à ſe vanger de la Fortune en la mépriſant ; comme ceux qui médiſent d'une femme, dont ils n'ont pû ſe faire aimer. Il n'en eſt pas de même d'un Roy, comme il peut tout, il n'y a rien de plus admirable, & de plus beau que de luy voir regler ſa puiſſance par la juſtice ; & il a beſoin d'une plus grande meſure de vertus que les particuliers. C'eſt par là qu'Antonin doit être mis au-

au-deſſus de tous les Philoſophes de l'Antiquité, nous le mettrions même au deſſus de Socrate, ſi Socrate en ſéelant par ſa mort la verité qu'il avoit ſoutenuë pendant ſa vie, n'eût rempli par là l'eſpace infini, que la nature avoit mis entre ſa condition & celle de cet Empereur. Car la vertu d'un homme ne ſe meſure pas par des ſaillies, & par des efforts, qui peuvent avoir ſouvent de mauvais principes, elle ſe meſure par ce qu'il fait ordinairement. Toute la vie eſt neceſſaire pour former l'homme de bien, & ce n'eſt que le dernier ſoupir qui l'acheve.

Nous avons une vie d'Antonin faite par un Eſpagnol, qui a voulu nous perſuader, qu'il l'avoit traduite du Grec. C'eſt une choſe étonnante, & qu'on auroit de la peine à croire, ſi on ne la voyoit, que dans un ſujet auſſi grave, auſſi ſerieux, auſſi plein de grandes inſtructions qu'eſt la vie de cet Empereur, il ſe ſoit trouvé un homme aſſez ignorant, aſſez vain, & aſſez inſenſé pour mépriſer la verité, & n'avoir recours qu'à la fiction, & au menſonge: & encore à quel menſonge, & à quelle fiction? Rien n'eſt ni plus mal imaginé, ni plus puerile; Antonin y eſt entierement défiguré. S'il y a quelque verité par ci par là, c'eſt comme un grain d'or dans un abîme de ſable. Pour donner une juſte idée de cet ouvrage, il ſuffit de dire, qu'il ne paroît pas que ſon Auteur ait ja-

mais ouï parler des reflexions d'Antonin. Il n'y en a pas un ſeul mot dans tout ſon livre.

Nous n'avons pas cru devoir rien prendre de tout ce que cet Auteur a écrit, & qui ne ſe trouve point ailleurs; & nous n'avons rien avancé que ce qu'Antonin a écrit luy-même, ou ce que les Hiſtoriens nous ont appris de ſes actions, ou ce que nous avons tiré des monumens qui en ont conſervé la memoire.

Ce grand homme avoit fait luy-même ſa vie, afin qu'elle ſervît d'inſtruction à ſon fils. Si nous l'avions aujourd'huy, nous pourrions nous aſſûrer d'avoir le veritable portrait de ce Prince: car il n'étoit pas d'humeur à ſe flater, comme on peut le voir par quelques endroits de ſes ouvrages. La Fortune nous a envié ce bonheur. Elle n'a pas voulu même que ce que les bons Hiſtoriens en avoïent écrit, parvint entier juſqu'à nous. Ce que nous en avons ne peut paſſer que pour des memoires fort peu exacts, fort imparfaits, & fort peu ſuivis. Car ils nous laiſſent dans une ignorance preſque entiere de tout ce qui ſe paſſa depuis ſa naiſſance, juſqu'à ſon avenement à l'Empire, & ne nous aprenent qu'en gros ſes plus memorables actions, & les plus grands évenemens de ſon regne. Cela ne laiſſe pas d'être tres pretieux, & on en peut tirer de grands ſecours pour former un bon Prince.

Nous

Nous n'avons plus qu'à répondre à la critique de certains eſprits inquiets qui trouvent que dans ces reflexions Antonin uſe de trop de redites. Malheureuſe delicateſſe des hommes! Les redites les bleſſent, & leurs rechutes ne les bleſſent pas. Il faut donc les prier de ſe ſouvenir qu'une des differences eſſentielles qu'il y a entre les livres qui ſont faits pour le plaiſir, & ceux qui ſont faits pour l'inſtruction : c'eſt que dans les premiers les redites ſont vicieuſes, & qu'on les évite avec ſoin, parce que l'eſprit ne pouvant ſe contenter de ce qu'on luy a déja dit, cherche toûjours quelque choſe de nouveau qui puiſſe le ſatisfaire, & qu'on ne peut l'entretenir dans ce vuide qu'en flatant ſa curioſité, qui ſeule l'empêche de ſe reconnoître, & de rougir de ſes vaines occupations. Mais dans les livres qui ſont faits pour nous corriger, & pour nous apprendre quelque choſe de bon & d'honnête, bien loin que les redites ſoient vicieuſes, elles ſont neceſſaires, parce qu'outre que nous retombons continuellement dans les mêmes fautes, & qu'ainſi nous avons ſouvent beſoin qu'on nous reprene, nos paſſions ont jetté de ſi profondes racines dans nos cœurs, qu'il n'eſt pas poſſible de les arracher du premier coup, il faut les attaquer à diverſes repriſes. Il en eſt des maladies de l'ame comme de celles du corps. Dans les unes comme dans les autres un malade ſe ren-

rendroit auſſi ridicule qu'incurable de ne vouloir pas uſer deux fois des mêmes remedes ; parce que les premiers ne lui auroient pas redonné la ſanté. D'ailleurs quand il s'agit d'expliquer des verités qui ſont ou obſcures, ou dures à digerer à cauſe de l'averſion que nous avons pour tout ce qui nous contredit, ou qui nous géne, les redites ſervent merveilleuſement à nous faire entendre ce qui nous étoit échapé, ou à nous rendre familier ce qui nous avoit paru trop auſtere. Enfin celles d'Antonin ne ſont pas ennuyeuſes, comme les redites le ſont ordinairement : car elles ont preſque toûjours un air nouveau par le tour, ou par les nouvelles lumieres dont elles brillent, de ſorte qu'il eſt même étonnant, que ſans aucun ſoin des termes, Antonin ait dit ſouvent les mêmes choſes avec une ſi merveilleuſe varieté.

LA VIE
DE
MARC AURELE
ANTONIN.
A
MONSEIGNEUR
DE HARLAY,
PREMIER PRESIDENT.

MONSEIGNEUR.

La Traduction, & la Vie d'Antonin ont non seulement été entrepriſes, parce que vous l'avez deſiré ; elles ont été commencées & finies dans cette agreable maiſon où vous avez la bonté de nous ſouffrir quelquefois, & où vous allez bien moins pour vous délaſſer des penibles fonctions de la Juſtice, que pour les

y continuer. Permettez nous donc, MONSEIGNEUR, de satisfaire au premier, & au plus juste de tous les devoirs, qui est celuy de la reconnoissance, & recevez des fruits qui vous appartiennent si legitimement. Le souhait le plus avantageux que nous puissions faire, c'est qu'on ne les trouve pas indignes de vous être offerts, & qu'ils ne fassent point de honte au terroir qui les a vû naître. On a dit de l'Egypte qu'elle produit beaucoup de bonnes choses parmi beaucoup de mauvaises, le Parc du Mesnil a cet avantage, qu'il n'y croît rien que d'excellent; & ce qui y vient le mieux depuis que le grand Chancelier de Bellieure l'a cultivé, & que vous en prenez soin, ce sont les fruits de la raison & de la sagesse. C'est un grand bonheur pour nous d'avoir pû travailler à cet ouvrage dans un si beau lieu, où nous avons vû à toute heure des exemples de tous les preceptes d'Antonin. Personne n'a jamais mieux connu que ce Prince les justes servitudes des grands emplois: ni mieux enseigné à s'en acquiter sans reproche. Pour bien entendre ce qu'il a écrit, nous n'avons eu qu'à étudier ce que vous faites; & cette étude, MONSEIGNEUR, nous a souvent forcez d'admirer la felicité de ceux qui demeurent cachez dans l'azyle d'une vie privée; pour être justes, ils n'ont qu'à veiller sur eux-mêmes, & à regler leurs desirs; au lieu qu'à un pre-

premier Magiſtrat, combien de choſes indiſpenſablement neceſſaires ! Un profond ſçavoir qui ne oit chargé de rien d'inutile ; une éloquence ſaine & naïve, pleine de vigueur, de nobleſſe & de verité ; une application infatigable qui ſupplée à tout ; une grandeur d'ame & une fermeté dépoüillées de toute ſorte d'opiniâtreté & d'orgueil ; une amour de la patrie qui le tienne toûjours dans la diſpoſition de tout ſacrifier pour elle ; une gravité pleine de ſimplicité & de modeſtie ; un deſintereſſement, que rien ne puiſſe ébranler, & une humanité auſſi éloignée de la dureté que de la foibleſſe.

Voilà les qualitez, que doivent avoir ceux qui veulent remplir tous les devoirs d'une Charge comme la vôtre, & faire un bon uſage de leur autorité. La Juſtice ne ſçauroit ſubſiſter ſans elles, & elles ſe trouvent toutes en vous.

Antonin nous exhorte à avoir toûjours preſentes les vertus de nos contemporains ; & il aſſûre que de tous les tableaux, ce ſont les plus divertiſſans & les plus utiles. Si nous ſuivions ce precepte, MONSEIGNEUR, nous n'aurions qu'à conſiderer vos mœurs & vos actions ; elles nous fourniroient ſeules une varieté admirable de ces rares tableaux qui en ſervant d'inſtruction aux uns, & de modele aux autres, nous donneroient inceſſamment à

tous de nouveaux plaiſirs. En effet qu'elle vûë plus agreable & plus inſtructive que celle d'un homme, qui convaincu que l'ambition eſt une injuſtice, n'a jamais recherché les premieres dignitez; & qui content de faire ſon devoir dans une Charge, dont il a augmenté le luſtre, ne ſongeoit qu'à paſſer d'une bonne action à une autre bonne action, lorſqu'il a été appellé par le plus ſage de tous les Roys à la tête du plus auguſte Parlement, & qu'il eſt monté à cette premiere place, que ſes Ayeux avoient ſi dignement occupée? Qu'y a-t-il qui merite plus d'attirer nos yeux, qu'un homme qui rapporte au bien du Public toutes ſes penſées, & toutes ſes actions, & qui conſidere ſon autorité non pas comme un moyen de dominer les ſujets du Roy, mais comme un engagement plus fort à les ſervir, & à veiller pour eux ſans ceſſe. Nous aurions de la peine à nous retenir icy, MONSEIGNEUR, ſi nous ne nous ſouvenions que la Juſtice qui eſt la mere de toutes les vertus, & qui fait vôtre caractere, parce qu'elle fait ſeule l'homme de bien, & le grand homme, ne ſe nourrit que des actions qui partent d'elle, & ne connoît point d'autre prix. D'ailleurs quelques juſtes que ſoient vos loüanges, vous trouveriez qu'elles s'accorderoient mal avec des reflexions où Antonin travaille avec tant de ſoin à faire voir la vanité de toutes les loüanges

loüanges en general, & à confondre également ceux qui les reçoivent, & ceux qui les donnent. Nous ne vous parlerons donc plus que de la vie de cet Empereur: mais n'apportez point icy, MONSEIGNEUR, ce goût exquis, & ce jugement fin & delicat, qui vous font d'abord ſentir toutes les beautez, & tous les défauts des productions de l'eſprit; quittez les idées que vous ont donné les ouvrages des grands hommes de l'Antiquité, dont vous faites vos delices, & oubliez ſur tout les graces infinies de Plutarque, que nous n'avons jamais trouvé ſi beau, ni ſi inimitable, que quand nous avons voulu l'imiter.

L'Empire Romain avoit éprouvé ſous les Triumvirs, ſous les Nerons, & ſous Domitien les funeſtes effets de l'inſolence, & de la cruauté des plus injuſtes Tyrans, & goûté ſous Auguſte, ſous Veſpaſien, ſous Trajan, ſous Adrien, & ſous Antonin le Pieux, les doux fruits de la juſtice, de la clemence & de la pieté des meilleurs Princes. Il ſembloit donc avoir eu dans l'un & dans l'autre de ces deux états des modeles achevez de vertus & de vices. Mais Dieu qui donne les Roys ſelon qu'il veut abatre ou relever les Peuples, fit bien voir que les vertus des premiers Ceſars n'étoient que de foibles crayons de celles qui éclaterent dans Marc Aurele. En effet on

peut dire que la Providence proportionna la ſageſſe de ce Prince aux fleaux dont elle voulut affliger ſon Regne. Jamais Rome ne s'étoit vû tout à la fois battuë de tant d'orages, & pour la ſauver il ne falloit pas moins que la ſageſſe de cet Empereur. Que ceux qui liront ſa vie, ne s'attendent pas d'y voir regner les intrigues de Cour, & les artifices de la politique : c'eſt le regne d'un Prince Philoſophe, c'eſt-à-dire d'un Prince orné de ſimplicité, de verité, de religion, & de modeſtie, & qui ne ſoûmet ſes volontez qu'à la juſtice & à la raiſon.

La famille de Marc Aurele étoit une des plus nobles, & des plus illuſtres de l'Italie. Du côté de ſon pere Annius Verus, il deſcendoit de Numa : ſon Bis-ayeul fut Preteur, & Senateur, & ſon Ayeul trois fois Conſul, & Gouverneur de Rome. Son pere mourut dans la Charge de Preteur, & laiſſa deux enfans, Annia Cornificia, & Annius Verus ; qui eſt le même que Marc Aurele, dont la tante Annia Galeria Fauſtina fût mariée à l'Empereur Antonin le Pieux. Voilà tout ce qu'on peut ſçavoir de la famille de Marc Aurele du côté de ſon pere. Sa mere Domitia Calvilla Lucilla, deſcendoit d'un Prince des Salantins. Elle étoit fille de Calviſius Tullus qui avoit été deux fois Conſul, & petite fille de Catilius Severus qui avoit auſſi été

été deux fois Consul, & Gouverneur de Rome.

* Marc Aurele nâquit à Rome sur le Mont Celius le 25 d'Avril sous le second Consulat de son grand pere maternel, & fut appellé Catilius Severus. Adrien l'appella en suite Annius Verissimus en faisant allusion à l'amour qu'il avoit pour la verité. Mais ayant pris la robe virile, il reprit le nom de sa Maison, & fut appellé Annius Verus, jusqu'à ce qu'ayant passé dans la famille des Aureliens, par l'adoption d'Antonin le Pieux, il prit le nom de son pere adoptif, & fut appellé Marc Aurele. Il perdit son pere fort jeune, & fut élevé dans la maison de son grand pere, qui prit tant de soin de son éducation, que dés qu'il fut hors des mains des femmes, il luy donna un gouverneur d'une vertu consommée, & d'un merite generalement reconnu, & luy choisit tous les plus habiles maîtres. Euphorion luy montra à lire; Geminus excellent Comedien luy enseigna à prononcer; Andron fut choisi pour luy apprendre la Musique, & la Geometrie. Il eut pour Grammairiens dans la Langue Grecque Alexandre, & dans la Latine Trosius Aper, Pollion, & Eutychius Proculus Afriquain. Ses maîtres pour l'Eloquence Grecque furent Annius Marcus, Caninius Celer, & Herode; &

* *An. de J. C. 121.*

pour l'Eloquence Latine, Cornelius Fronto. Mais comme il avoit un esprit mâle & droit, & qu'il n'aimoit que la verité, il ne s'amusa pas long-tems à ces sortes d'études, il passa de bonne heure à une science plus relevée, & plus necessaire, & s'attacha uniquement à la Philosophie des Stoïciens. Il eut pour cet effet près de luy Sextus de Cheronée petit fils de Plutarque, Junius Rusticus, Claudius Maximus, Cinna Catulus, qui étoient les plus habiles Stoïciens de ce tems-là. Il eut aussi un grand Philosophe Peripateticien appellé Claudius Severus.

Il conserva toûjours pour ses Precepteurs toute la reconnoissance qu'ils pouvoient attendre d'un Prince qui connoissoit parfaitement le prix de leurs travaux; & cette reconnoissance alla si loin, qu'il fit dresser des statuës à Fronton, & à Rusticus, qu'il éleva au Consulat ce même Rusticus & Proculus, en se chargeant de fournir aux frais ausquels cette Charge engageoit ce dernier qui n'étoit pas riche; & qu'il fit toûjours l'honneur à Rusticus de le salüer avant son Capitaine des Gardes. Il fit plus encore; sçachant que les biens perissables ne sont pas suffisans pour payer les biens solides, c'est-à-dire les vertus que les preceptes de ces grands hommes avoient ou fait naître, ou cultivées en luy, il voulut que le public fût informé de tout ce qu'il devoit à leurs

soins;

ſoins; & c'eſt par cet aveu qu'il commence les admirables reflexions qu'il nous a laiſſées. Rare eſpéce de reconnoiſſance qu'il n'imita de perſonne, & que perſonne n'a imitée depuis. Quand les hommes ont quelques vertus, il leur eſt naturel de croire qu'ils ne les tiennent que d'eux-mêmes, & ils croiroient en perdre la meilleure partie, ou en ternir l'éclat, s'ils avoüoient qu'ils les dûſſent à un travail étranger. Marc Aurele étoit l'ennemi déclaré de cet amour propre, auſſi regarda-t-il toûjours ſes Maîtres comme ſes Dieux: car après leur mort il leur fit faire des ſtatuës d'or, qu'il plaça parmi celles de ſes Dieux domeſtiques, il viſita ſouvent leurs tombeaux, y fit des ſacrifices, & les couvrit de toutes ſortes de fleurs.

Comme tout le bien qui ſe tire de la Philoſophie revient à ceux qui la pratiquent, on peut dire que cette ſcience ne ſuffit pas aux Princes, ſi elle n'eſt accompagnée de la juſtice, dont les fruits ne tendent qu'à l'utilité du public. Marc Aurele ne negligea pas une ſcience ſi importante, & qui eſt la ſource de la proſperité des Etats. Il la cultiva avec beaucoup de ſoin: car il apprit le Droit ſous L. Voluſius Mecianus le plus habile Juriſconſulte de ce tems-là.

Dès ſa plus tendre enfance, il s'attira la bienveillance d'Adrien qui voulut l'avoir toujours près de luy, & qui le fit Chevalier à ſix

ans; honneur qu'on n'avoit jamais fait à cet âge.

Comme c'étoit alors la coûtume des jeunes gens de qualité de paſſer par le Sacerdoce avant que de monter aux Charges, il fut fait à huit ans Salien, c'eſt-à-dire Prêtre de Mars, & bien loin de s'aquiter de cet employ comme les jeunes gens s'aquitent ordinairement des Charges qu'ils ne regardent que comme un paſſage à des dignitez plus conſiderables auſquelles ils ſe voyent aſſûrez de parvenir, il en remplit toutes les fonctions, & tous les devoirs avec autant d'aſſiduité & d'exactitude, que ceux qui avoient borné là toute leur ambition. Il fut intendant de la Muſique, & chef de l'Ordre. Et tous ceux qui de ſon tems entrerent dans ce Corps, ou qui en ſortirent, il les reçut, & les congedia, ſans qu'on luy lût les Formules ſacrées, qu'il ſçavoit toutes par cœur. Auſſi étoit-ce une de ſes maximes de ne rien faire qu'avec la derniere exactitude; & comme il diſoit luy-même, ſans y employer toutes les regles de l'art. Ce fut dans cet Ordre qu'il reçut le premier augure de ſon élevation à l'Empire: car comme tous les Prêtres jettoient des couronnes de fleurs, ſelon la coûtume, ſur le petit lit où étoit la ſtatuë de Mars, celle que Marc Aurele jetta ſe trouva juſtement poſée ſur la tête du Dieu, comme ſi on l'y avoit miſe avec la main, & il n'ap-

n'appartenoit qu'à l'Empereur de couronner cette ſtatuë.

Il prit la robe virile à quinze ans, & fiança par l'ordre d'Adrien la fille de L. Cejonius Commodus. Peu de tems après on luy confia le gouvernement de Rome pendant que les Conſuls allerent au Mont d'Albe, pour y celebrer les fêtes Latines. Il s'aquita de cet employ comme un des plus graves Magiſtrats auroit pû faire, & tint la table de l'Empereur avec beaucoup de ſageſſe & de dignité.

Il donna à ſa ſœur Annia Cornificia, qui étoit mariée à Numidius Quadratus, tous les biens de la ſucceſſion de ſon pere, & permit à ſa mere de luy donner auſſi les ſiens, afin, dit-il que ſon mari n'eût aucun reproche à luy faire.

Il eut quelque goût pour la peinture, & travailla ſous Diognetus qui étoit en même tems, & grand Peintre, & grand Philoſophe.

Il aima beaucoup la lutte, la courſe, la paume, & la chaſſe, qu'il ne regardoit pas tant comme des divertiſſemens, que comme d'innocens remedes, que la Nature ordonne pour conſerver la ſanté : il étoit même perſuadé comme Socrate & Ariſtipe, que l'exercice du corps n'eſt pas inutile pour acquerir la vertu. Avant que ſes fatigues, & ſes occupations continuelles euſſent alteré ſa ſanté, on le vit

ſouvent à la chaſſe attaquer ſeul les plus grands Sangliers, & en venir heureuſement à bout. Mais la paſſion qu'il eut pour la Philoſophie, l'emporta ſur toutes les autres. Cette paſſion fut ſi forte dès ſon enfance, qu'à douze ans il avoit déja l'habit des Philoſophes Stoïciens, pratiquoit leurs auſteritez, & couchoit à terre ſur ſon manteau, & que ſa mere eut toutes les peines du monde à obtenir de luy, qu'il couchât ſur un bois de lit couvert d'une ſimple peau. La Nature l'avoit formé, pour être le reſtaurateur de cette Philoſophie qui avoit toûjours été la plus fidelle depoſitaire de la vertu: car il avoit tant de conſtance & de gravité, que dans ſon enfance même, ni la joie, ni la triſteſſe ne purent jamais luy faire changer de viſage. Mais cette gravité n'avoit rien d'incommodé pour ſes amis, ni pour ceux qui l'approchoient, elle étoit ſans triſteſſe: comme ſa ſageſſe étoit ſans orgueil, & ſa complaiſance ſans baſſeſſe.

Adrien ayant perdu Cejonius Commodus qu'il avoit adopté, chercha à remplir cette place, & jetta les yeux ſur Marc Aurele, mais l'ayant trouvé trop jeune, car il n'avoit pas encore dix-huit ans, il adopta Antonin le Pieux, à condition qu'il adopteroit Marc Aurele, & L. Verus fils de celuy qui venoit de mourir. * Marc Aurele fut donc adopté à l'âge de dix-huit

* *An. de J. C.* 139.

huit ans. Il ſongea la veille qu'il avoit le épaules, & les mains d'yvoire, & qu'ayant voulu eſſayer ſi elles pourroient porter de grands fardeaux, il les trouva plus fortes que de coûtume.

La nouvelle de ſon adoption ne fit que l'affliger, & ſes domeſtiques luy ayant demandé pourquoy un ſi grand honneur le rendoit ſi triſte, il les entretint long-tems des maux qui ſont inſeparables de la Royauté.

Quelques jours après ſon adoption, Adrien alla au Senat, & y demanda pour luy une diſpenſe d'âge pour la charge de Queſteur. Ce fut la derniere grace, qu'il reçût de cet Empereur qui mourut bien-tôt aprés à Baïes. Marc Aurele luy fit des funerailles magnifiques, qui furent ſuivies d'un combat de Gladiateurs.

Aprés la mort d'Adrien, Antonin le Pieux rompit le mariage que Marc Aurele, pour obéïr à ce Prince, avoit contracté avec la fille de Lucius Commodus, & luy offrit ſa fille Fauſtine, qu'il avoit fiancée à Verus, lequel n'étoit pas encore en âge d'être marié; & il fit monter ſon prétendu gendre de la charge de Queſteur au Conſular contre l'uſage, luy donna le titre de * Ceſar, le fit Colonel d'une des ſix Campagnies de Chevaliers, aſſiſta aux jeux qu'il fit avec ſes collegues, l'aſſocia malgré

* *An. de J. C.* 140.

luy à tous les honneurs de l'Empire, & le reçut dans le College des grands Prêtres par un decret du Senat.

Marc Aurele accablé de tous ces honneurs qu'il n'avoit pas ſouhaitez, & obligé d'aſſiſter à tous les Conſeils pour ſe rendre capable de gouverner ſeul un jour, n'en avoit que plus de paſſion pour la Philoſophie, à laquelle il donnoit tout le tems qu'il pouvoit dérober à ſes occupations. L'Empereur Antonin le Pieux ne contribuoit pas peu à l'entretenir dans l'amour qu'il avoit pour l'étude de la ſageſſe : car outre qu'il l'y engageoit de plus en plus par ſon exemple, il fit venir pour luy d'Athenes Apollonius de Chalcis celebre Philoſophe Stoïcien, dont le commerce ne fut pas inutile à ce jeune Prince. On ne peut s'empêcher de rapporter icy une particularité, qui ſert à faire connoître le caractere du Philoſophe, & celuy de l'Empereur. Dés qu'Apollonius fût arrivé à Rome, Antonin le Pieux luy manda qu'*il n'avoit qu'à venir, & qu'on luy donneroit ſon diſciple.* Le Stoïcien répondit ; *que c'étoit au diſciple à aller trouver le maître, & non pas au maître à aller trouver le diſciple.* On rapporta ſa réponſe à l'Empereur qui dit en riant, *Apollonius a eu moins de peine à venir d'Athenes à Rome, qu'il n'en a à venir de ſon hôtelerie au Palais*, & luy envoya Marc Aurele.

Ce fut environ dans ce temps-là que ce Prince

Prince perdit ſon Gouverneur. Il fut ſi touché de ſa mort, qu'oubliant ſa conſtance ordinaire, & ſa fermeté, il ne put s'empêcher de verſer des larmes; & comme les Courtiſans l'en railloient, l'Empereur leur dit : *Souffrez qu'il ſoit homme, car ni la Philoſophie, ni l'Empire n'ôtent point les paſſions.*

* Il épouſa Fauſtine deux ans aprés ſon ſecond Conſulat. Cette Princeſſe étoit d'une très-grande beauté, mais d'une humeur trop galante pour faire le bonheur d'un mary; elle ſuivit l'exemple de ſa mere, & peu touchée de la ſageſſe de ce jeune Prince, elle chercha des gens qui ne comptaſſent pas pour rien les apas dont elle ſe voyoit pourvûë. Marc Aurele en eut une fille la premiere année de ſon mariage, & il fut honoré en même tems de la puiſſance du Tribunat, & du titre de Proconſul, qui étoient ordinairement attachez à la Majeſté de l'Empire.

Le Senat ajoûta à ces dignitez un honneur, qu'on avoit inventé pour Auguſte, & que les ſiecles ſuivans avoient extremement augmenté. Tous les decrets du Senat ne ſe faiſoient que ſur le rapport du Conſul qui préſidoit, & qui ſeul avoit le droit de rapporter. Les Conſuls ſe démirent de ce droit en faveur d'Auguſte, à qui par un decret ſolennel ils donnerent le pouvoir de faire un rapport tous les

* *An. de J. C.* 147.

les jours de Senat, c'eſt-à-dire de propoſer chaque jour au Senat une affaire telle qu'il voudroit, & de quelque nature qu'elle fût. Dès de la flaterie a porté les hommes à donner atteinte à leurs privileges, il eſt bien difficile qu'ils y gardent quelques meſures, & qu'ils trouvent où s'arrêter. Ce qu'on avoit accordé à Auguſte pour un rapport, fut enſuite accordé aux autres Empereurs pour trois, pour quatre, & pour cinq, & ce fut ce dernier privilege, qu'on donna à Marc Aurele. Privilege d'une ſi vaſte étenduë, & d'un pouvoir ſi immenſe, qu'il ſuffiſoit ſeul pour rendre inutiles toutes les Aſſemblées du Senat.

Marc Aurele ne ſe ſervit pas de cette autorité pour ſe rendre plus abſolu, il ne l'employa qu'à maintenir la liberté, & qu'à augmenter la felicité du peuple.

Il n'abuſa pas non plus du credit qu'il avoit auprés de l'Empereur, qui n'avançoit que ceux qui luy étoient recommandez de ſa part: car il eut toûjours un tres grand ſoin de ne lui propoſer que des gens dignes des places, qu'il vouloit leur procurer. A meſure que ſon pouvoir augmentoit, ſa ſoumiſſion pour luy devenoit plus grande: il luy rendoit toûjours les mêmes reſpects, que s'il n'avoit été que ſimple particulier, & il ſembloit que l'amour qu'il avoit pour luy, croiſſoit de jour en jour: car pendant vingt-trois ans qu'il fut dans ſon

Par-

Palais, il ne le quitta point, & ne coucha que deux fois dehors.

Cette grande aſſiduité, & toutes ces marques de tendreſſe avoient ſi fort touché Antonin le Pieux, qu'il n'écouta jamais les diſcours de ceux qui tâchoient de luy donner des ſoubçons contre Marc Aurele, & de luy faire douter de la ſincerité de ſon affection. Un jour un de ſes Courtiſans ſe promenant avec luy dans un jardin, & voyant Lucille mere de Marc Aurele, à genoux devant une ſtatuë d'Apollon dans un lieu écarté, luy dit à l'oreille: *Que croyez-vous que Lucille demande à ce Dieu de ſi bon cœur? Elle luy demande que vous mouriez, & que ſon fils regne.* Ce mot, qui ſous un Tyran auroit été funeſte & à la mere & au fils, fut mépriſé de l'Empereur qui étoit trop aſſuré de la bonne foy, & de la probité de Marc Aurele, pour rien croire, qui luy fût deſavantageux. L'union de ces deux Princes dura entiere & parfaite juſqu'à la mort d'Antonin, qui étant tombé malade à Lorium, & ſe voyant hors de toute eſperance de guerir, fit entrer ſes amis, ſes Capitaines des Gardes, & ſes principaux Officiers, confirma en leur preſence l'adoption qu'il avoit faite de Marc Aurele, le nomma ſeul ſon ſucceſſeur ſans parler de Verus, & le Tribun étant venu à l'ordre, il luy donna pour dernier mot *l'équanimité*, comme pour dire, qu'il n'avoit plus

rien

rien à desirer, puisqu'il laissoit un tel successeur à l'Empire, & sur le moment même il fit porter de sa chambre dans celle de Marc Aurele la statuë d'or de la Fortune, qui comme un gage assûré de la felicité publique étoit toûjours dans la chambre des Empereurs.

Aprés la mort de ce * Prince le Senat obligea Marc Aurele à prendre les rênes du gouvernement. Mais la premiere marque que ce nouvel Empereur voulut donner de son autorité, fut de la partager avec † Lucius Verus, il luy donna la puissance Tribunicienne, le nomma Empereur, & voulut gouverner conjointement avec luy. Ce fut la premiere fois que Rome se vit regie par deux Souverains, spectacle bien surprenant pour une Ville qui avoit vû souvent verser presque tout le sang de ses citoyens pour le choix d'un Maître.

Le même jour Marc Aurele prit le nom d'Antonin, & le donna à son Collegue, en luy faisant fiancer sa fille Lucille, & pour mieux témoigner la joye qu'ils avoient de ce mariage, & de leur union, ils établirent un fonds considerable pour l'entretien des nouveaux citoiens qui étoient en fort grand nombre. Au sortir du Senat les deux Empereurs allerent ensemble visiter les Compagnies des Gardes, & donnerent cinq cent écus à chaque

* *An. de J. C.* 161.

† Le sixiéme d'Avril, il avoit regné un mois tout seul.

que Soldat, & aux Officiers à proportion. Aprés cela ils firent les funerailles de leur pere, qu'ils porterent dans le tombeau d'Adrien. Ils ordonnerent des fêtes pour celebrer le deüil, & procederent enſuite ſelon la coûtume à la ceremonie de ſa conſecration qui ſe paſſa de cette maniere: On fit une ſtatuë de cire tres reſſemblante au mort; on la mit ſur un lit d'yvoire couvert d'étofes d'or, & fort exhauſſé, qu'on dreſſa à l'entrée du Palais. Tous les Senateurs vêtus de robes noires étoient aſſis à la gauche; & à la droite étoient les Dames de la premiere qualité en ſimples habits blancs ſans pierreries, & ſans aucune parure. Cela continua de même ſept jours entiers pendant leſquels on voyoit entrer & ſortir des Medecins, qui alloient comme pour viſiter le malade, & qui à chaque viſite diſoient que ſon mal empiroit, & qu'il alloit mourir. Enfin aprés qu'ils eurent annoncé ſa mort, les plus nobles, & les plus jeunes des Senateurs, & des Chevaliers porterent le lit ſur leurs épaules le long de la ruë ſacrée, & le poſerent au milieu de l'ancienne place où les Magiſtrats ſe demettoient de leurs charges. Aux deux côtez de la place il y avoit deux échafaux: ſur l'un étoit un chœur de jeunes garçons, & ſur l'autre un chœur de jeunes filles, tous enfans de la premiere qualité, qui chantoient des hymnes, & des cantiques en l'hon-

l'honneur du mort, ſur les tons les plus lugubres. Les cantiques finis, les mêmes Senateurs & Chevaliers reprirènt le lit, & le porterent hors de la Ville dans le champ de Mars au milieu duquel on avoit fait un petit bâtiment de bois à pluſieurs étages, & en forme de piramide; le premier étage étoit quarré, & comme une eſpece de petite chambre qui étoit remplie des toutes ſortes de matieres combuſtibles, & garnie par dehors d'étofes d'or, de ſtatuës d'yvoire, & de rares Tableaux: le ſecond étoit un peu plus petit de la même figure, & orné de même, avec cette ſeule difference, qu'il étoit ouvert des quatre côtez. Sur celuy-là il y en avoit un troiſiéme plus petit, qui étoit ſuivi d'un quatriéme ſur lequel il y avoit encore quelques autres tages toûjours plus petits, de maniere que le dernier finiſſoit en pointe. On mit le lit & la ſtatuë de cire dans le ſecond étage, qu'on remplit de toutes ſortes d'aromates, de gommes, d'herbes, & de plantes odoriferantes: les villes, les peuples, & les particuliers ſe piquant à l'envi d'honorer leur Prince de ces derniers preſens. Les Chevaliers firent des courſes de chevaux autour de cette piramide, en bon ordre, & en reglant leur marche à l'harmonie de pluſieurs inſtrumens militaires. A cette eſpece de Tournoi ſuccederent des courſes de chariots ſur leſquels étoient montez

tez de jeunes gens vêtus de robes bordées de pourpre avec des masques qui representoient au naturel le visage des plus fameux Capitaines, & des plus grands Empereurs.

Ces courses finies, les successeurs à l'Empire s'approcherent du bucher, & y mirent le feu avec des flambeaux ; les Consuls, les Senateurs, & les Chevaliers firent ensuite la même chose chacun de son côté. Tout fut embrasé dans un moment, & en même tems on vit partir du haut du bucher un aigle qui s'envola, & qu'on perdit d'abord de vûë. Les peuples croyoient que c'étoit cet aigle qui portoit au Ciel l'ame de l'Empereur, à qui dés ce moment on rendoit le même culte qu'aux Dieux immortels.

Aprés cette ceremonie, les deux Empereurs firent chacun l'oraison funebre de leur pere, luy établirent un grand Prêtre, qu'ils prirent dans sa famille, instituerent à son honneur une societé de Prêtres, qu'ils appellerent Aureliens, & finirent ces funerailles par des combats de Gladiateurs.

Antonin n'eut pas plûtôt achevé l'apotheose de son pere, qu'il se vit accablé d'une infinité de requêtes, que luy presentoient incessamment les Prêtres Payens, les Philosophes, & même les Gouverneurs de Province, pour obtenir de luy la liberté de persecuter les Chrêtiens, que la clemence d'Adrien & d'Antonin

tonin le Pieux avoient défendus long-tems contre leurs pourſuites. L'Empereur qui n'étoit pas moins ennemi de la violence, & de l'injuſtice que ſon pere & que ſon ayeul & qui d'ailleurs vouloit gouverner ſon Etat ſelon leurs maximes, s'oppoſa fortement à cette rage aveugle; & pour en garentir les Chrêtiens qui vivoient dans les Provinces les plus éloignées, il écrivit à l'aſſemblée generale d'Aſie, qui ſe tenoit cette année là à Epheſe, cette lettre admirable, qu'Euſebe nous a conſervée.

Je ſuis perſuadé, que les Dieux auront ſoin de faire que les Chrêtiens ne puiſſent ſe cacher à leurs yeux. Il eſt plus de leur interêt que du vôtre de punir ceux qui refuſent de les reconnoître. Les perſecutions que vous leur faites en les traitant d'impies, ne ſervent qu'à les fortifier davantage dans leurs ſentimens; & puiſqu'ils croyent mourir pour leur Dieu, la mort ne leur doit-elle pas paroître plus agreable que la vie? C'eſt par-là qu'ils ſont toujours vainqueurs, aimant mieux mourir que de ſe ſoûmettre à vos ordres. Pour ce qui eſt des tremblemens de terre qui ſont arrivez, & qui arrivent encore, il eſt bon de vous avertir de faire une ſerieuſe & juſte comparaiſon de l'état où vous êtes dans ces rencontres; avec celui où ces gens là ſont: la confiance qu'ils ont en Dieu augmente à meſure que le danger eſt plus grand, & vous, vous perdez d'abord courage. Ils s'hu-

s'humilient alors plus profondement devant Dieu, & vous, vous êtes ſi ignorants, & ſi aveugles, que vous ne vous contentez pas d'oublier tous vos Dieux, & le culte que vous devez au Dieu Immortel, vous perſecutez encore, & pourſuivez juſqu'à la mort des Chrêtiens qui le ſervent, & qui l'adorent. Pluſieurs Gouverneurs de Province ont ſouvent écrit ſur le ſujet de ceux de cette Secte à nôtre Pere d'immortelle memoire, qui leur a toujours répondu de ne leur faire aucun trouble, à moins qu'ils ne fuſſent convaincus de quelque entrepriſe contre l'Etat. En me conformant donc à ſes maximes, j'ai fait la même réponſe à ceux qui m'en ont écrit; & ſi quelqu'un continue de les inquieter ſous pretexte qu'ils ſont Chrêtiens, j'ordonne que les accuſez, quoique reconnus Chrêtiens, ſoient abſous, & les accuſateurs punis. Cette Lettre fut publiée à Epheſe au Temple commun de l'Aſie.

On obeït à cet ordre, la paix & le calme regnerent dans tout l'Empire, & le commencement de ce regne fut auſſi heureux, & auſſi tranquille, que ſi l'eſprit d'Antonin le Pieux eût paſſé à ſes deux enfans. Cependant il n'y avoit rien de plus oppoſé que les humeurs, & les inclinations de ces deux Princes.

Marc Antonin étoit conſtant, & modeſte; grave & complaiſant; clement & juſte; auſſi indulgent pour les autres, que ſevere pour luy; inſenſible à la vaine gloire, inebran-

branlable dans ſes deſſeins, qu'il formoit toûjours après y avoir bien penſé, & jamais par paſſion, ni par caprice; ennemi des délateurs; pieux ſans affectation; moderé en toutes choſes; toûjours égal; toûjours le maître de luy-même; toûjours ſoûmis à la raiſon; incapable de déguiſement; toûjours en garde contre l'amour propre; jamais ni impatient, ni inquiet; tres prompt à pardonner les plus grandes fautes, quand elles ne regardoient que luy-ſeul, & inexorable, quand la derniere neceſſité, c'eſt à dire l'interêt du public, le forçoit à les punir. Il avoit des loix égales pour tout le monde, & laiſſoit une entiere liberté à ſes Sujets; Il avoit toûjours en vûë le bien de l'Etat en tout ce qu'il faiſoit, & jamais ni ſon plaiſir, ni ſon interêt, ni ſa gloire particuliere; Enfin ne penſant qu'à faire du bien aux hommes, & à être ſoûmis à Dieu, il ſuivoit en tout la juſtice, & ne diſoit jamais que la verité.

Lucius Verus n'avoit aucunes de ces qualitez; il étoit emporté, & diſſolu, & la plus grande de ſes vertus, c'étoit de n'avoir aucun de ces vices atroces qui font d'un Prince legitime un veritable Tyran. Mais cette oppoſition d'humeurs ne parut pas les premieres années; le reſpect qu'il ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour ſon frere, ou la reconnoiſſance, l'obligerent à cacher ce naturu-

turel vicieux, pendant qu'il fut près de luy. Il fit ſemblant même de vouloir ſe conformer entierement à ſes mœurs, & imiter la ſageſſe de ſa vie; il ſe gouvernoit en tout de maniere qu'on auroit dit que Marc Antonin étoit ſeul Empereur: car Verus avoit pour luy les mêmes déferences, ou plûtôt les mêmes ſoûmiſſions qu'un Lieutenant avoit pour un Proconſul, ou un Gouverneur de Province pour l'Empereur même. Mais il eſt bien difficile que le vice ſoit longtems contraint, cette violence ne ſert qu'à l'irriter: auſſi ce Prince ne perdit-il pas la premiere occaſion que le hazard lui offrit de le faire paroître.

Commode vint au monde ſur la fin de cette premiere année du regne d'Antonin. La naiſſance de ce Prince, dont la vie devoit deshonorer la Nature, fut ſignalée par tous les fleaux les plus terribles. Le Tibre commença les calamitez publiques par une inondation qui renverſa une grande partie de Rome, entraîna quantité de beſtail, ruina toute la campagne, & cauſa une très-grande famine. Des deux Empereurs remedierent promptement à ces maux en diſtribuant par tout les ſecours dont on avoit beſoin. Cette inondation fut ſuivie de tremblemens de terre, d'embraſemens de Villes, & d'une corruption generale de l'air, qui

produisit tout d'un coup une infinité d'insectes qui ravagerent ce que les eaux avoient épargné, & tout l'Univers retentit du bruit des guerres qui éclaterent presque en même tems. Les Parthes sous la conduite de leur Roy Vologese surprirent l'armée Romaine qui étoit en Armenie, la taillerent en pieces, & entrerent dans la Syrie, d'où ils chasserent Attilius Cornelianus, qui en étoit Gouverneur. Les Cattes porterent le fer & le feu dans l'Allemagne, & dans le pays des Grizons, & les Anglois commencerent à se revolter.

Calpurnius Agricola fut envoyé contre les Anglois, Aufidius Victorinus contre les Cattes, & l'expedition contre les Parthes fut reservée à Verus qui partit quelques jours aprés.

Marc Antonin, que la prudence, & la necessité des affaires obligeoient de demeurer à Rome, accompagna ce Prince jusqu'à Capouë, lui fit toutes sortes d'honneurs, & lui donna ses amis, & ses principaux Officiers pour le suivre, soit qu'il voulût s'assurer de sa conduite par ce moyen, ou qu'il n'eût d'autre dessein que de rendre la Cour de ce jeune Prince plus magnifique, soit enfin, ce qui est même plus vrai-semblable, qu'il voulût par là lui donner un frein, & retenir, ou corriger par un reste de pudeur les mau-

mauvaiſes inclinations qu'il voyoit en lui. Mais toutes ſes precautions furent inutiles: Verus qui étoit las de ſe contraindre, ne fit aucun conte des amis, que Marc Antonin lui avoit donnez. Dès qu'il l'eût perdu de vûë: & que n'étant plus retenu par le reſpect, ni par la crainte, il put ſuivre ſon naturel, il oublia la défaite des Legions Romaines, ne ſe ſouvint plus que la Syrie étoit en état de ſe revolter, ſe plongea dans toutes ſortes d'infames débauches; & fit de ſi grands excez, qu'il tomba dangereuſement malade à Canuſe. La nouvelle de cette maladie étant portée à Rome, Antonin qui ne faiſoit que d'y arriver, repartit auſſi-tôt pour l'aller voir, & avant ſon départ fit en plein Senat des vœux, qu'il accomplit religieuſement dès qu'il fût de retour, & qu'il ſçût que Verus s'étoit embarqué.

La maladie que ce jeune Prince avoit euë à Canuſe, ne le corrigea point; il continua ſes débauches en chemin, & il ne fut pas plûtôt en Syrie, qu'il s'oublia entierement à Daphné un des fauxbourgs d'Antioche, dont l'entrée étoit comme défenduë aux honnêtes gens depuis que la bonté de ſon climat, & la beauté de ſes bois, de ſes fleurs, & de ſes fontaines, y eurent fait placer le trône de l'impureté. Verus augmenta même la corruption de ce lieu par des excez, qui juſqu'a-

lors avoient été inconnus à ſes habitans, peuple le plus débauché de la terre.

* Cependant ſes Lieutenants firent la guerre aux Parthes avec beaucoup de ſuccez. Statius Priſcus ſoumit Artaxate : Caſſius & Martius Verus mirent en fuite Vologeſe, prirent Seleucie, brûlerent, & ravagerent Babylone & Cteſiphonte, & raſerent le ſuperbe Palais des Parthes. Leurs troupes qui venoient de remporter de ſi grandes victoires, & qui avoient défait des armées de cinq cent mille hommes, eurent à combattre à leur retour la faim & les maladies, qui en emporterent plus de la moitié. Caſſius ne ramena en Syrie qu'une petite partie de ſon armée. Cela n'empêcha pas que Verus enflé de ſes victoires, ne prît d'abord le nom ſuperbe de vainqueur de l'Armenie, & des Parthes, comme s'il l'avoit legitimement acquis au milieu de ſes voluptez.

Cependant Marc Antonin qui feignoit d'ignorer ſes débauches, crut que le plus ſur moyen de l'en retirer étoit d'achever ſon mariage. Il remit donc ſans differer entre les mains de ſa ſœur ſa fille Lucille qui étoit une des plus belles Princeſſes du monde, la fit partir pour la Syrie, & l'accompagna juſqu'à Brindes. On dit qu'il avoit reſolu

* *An. de J. C.* 163. 164. 165.

ſolu de la mener luy-même à Verus; mais qu'il en fut détourné par les bruits qu'on ſema, qu'il n'alloit en Syrie que pour s'attribuer l'honneur d'avoir terminé cette guerre. Avant que de quitter Brindes, il vit embarquer la Princeſſe, & écrivit aux Proconſuls, & aux Gouverneurs des Provinces, pour leur defendre d'aller au devant d'elle, & de faire pour ſa reception les ceremonies pratiquées en ces occaſions, & qui ne ſervoient, diſoit-il qu'à fouler les peuples.

Verus qui avoit cru que Marc Antonin menoit lui-même ſa fille, & qui craignoit, qu'il n'apprît là ſes deſordres, partit pour l'aller recevoir à Epheſe, d'où il repartit peu de jours après la celebration de ſon mariage, & retourna à Antioche avec l'Imperatrice qui y mena bien-tôt une vie peu differente de celle de ſon mari, & fort conforme aux exemples que luy avoit donnez ſa mere Fauſtine.

* Après que Verus eût donné un Roy aux Armeniens, & entierement ſubjugué les Parthes, il revint à Rome, & partagea l'honneur du triomphe avec Marc Antonin. Son retour penſa être funeſte à tout l'Empire, car il porta la peſte dans tous les lieux où il paſſa. On marque l'origine de cette peſte; & l'on conte que dans le ſac de Babylone des ſoldats étant entrez dans le temple

* *An. de J. C. 167. ou 168.*

d'Apollon pour le piller, trouverent dans un endroit ſouterrain un petit cofre d'or qui ne fut pas plûtôt ouvert, qu'il en ſortit un air empoiſonné qui s'étendit juſques dans les Gaules, & porta par tout la mortalité. Mais il y a plus d'apparence que c'étoit une ſuite des maladies qui avoient affligé l'armée de Caſſius au retour de la defaite des Parthes.

A peu prés dans ce même tems-là les Allemans ſe revolterent, & firent une irruption dans l'Italie, où ils ravagerent tout ce qui ſe trouva ſur leur chemin. * Pertinax homme d'une valeur éprouvée, mais dont les envieux avoient rendu la fidelité ſuſpecte, & qui par tout le credit de ſes amis n'avoit pû parvenir qu'à commander quelques troupes auxiliaires, fut choiſi, contre l'attente des Courtiſans avec Claudius Pompejanus ſon meilleur ami, pour aller s'oppoſer à ce torrent qui menaçoit Rome. Antonin les fit l'un & l'autre ſes Lieutenans, & voulut qu'ils partageaſſent avec luy l'honneur de cette expedition. Pertinax qui ſentit le prix de cette grace, & de cette confiance, n'oublia rien pour faire que l'Empereur n'eût pas ſujet de s'en repentir, & ne donna pas moins de marques de ſa fidelité, que de ſon experience, & de ſon courage. On attaqua bruſquement les ennemis qui attendirent de pied ferme, & qui ſe battirent avec beaucoup

* Il fut Empereur.

coup de resolution. Le combat fut long & opiniâtre : mais enfin ils furent taillez en pieces, & parmi leurs morts, on trouva beaucoup de femmes armées qui avoient été tuées en combattant, prés de leurs maris, & de leurs enfans. Quelque grande que fût cette victoire, & quelque plaisir qu'elle fist à l'Empereur, il eut pourtant la force de resister à ses Troupes victorieuses, qui le prioient d'augmenter leur paye. Il leur répondit, que de leur donner de l'argent pour cet heureux succez ce seroit leur faire des liberalitez aux dépens du sang de leurs peres, & de leurs parens, dont il devoit rendre comte à Dieu qui est le seul juge des Princes, & en quelques dangers qu'il se trouvât, il eut toûjours tant de sagesse & de fermeté, que ni la crainte, ni la complaisance ne purent jamais l'obliger à passer en rien les bornes de la plus exacte justice. Il fut proclamé *Imperator* pour la cinquiéme fois, les victoires de Verus luy ayant déja fait donner quatre fois le même titre. La nuit avant le combat on luy amena dans sa tente un Espion, qu'on avoit pris dans le camp. L'Empereur voulut l'interroger, mais il repondit : *J'ay si grand froid, que je ne sçaurois parler, c'est pour quoy si vous voulez aprendre quelque chose, ordonnez auparavant, qu'on me donne quelque robe, si vous en avez.* Antonin ne se fâcha point de cette hardiesse, & fit ce qu'il demandoit.

Il ne faut pas oublier icy l'action d'un Soldat, qui étant de garde une nuit ſur le bord du Danube, & ayant entendu de l'autre côté la voix de quelques Soldats Romains, que les ennemis avoient pris, paſſa le fleuve à la nage tout armé, delivra ſes camarades, & les ramena par le même chemin dans le camp.

L'année ſuivante il s'éleva une guerre plus dangereuſe que celles qu'on venoit determiner: les Marcomans & les Quades, peuples tres-belliqueux; prirent les armes, & jetterent l'épouvante dans l'eſprit de tous les Romains qui ſe voyoient peu en état de reſiſter à des ennemis ſi puiſſans, pendant que la peſte ravageoit la campagne & les villes, & rempliſſoit preſque toutes leurs places de monceaux de morts. L'Empereur fut le ſeul qui ne deſeſpera pas de la protection du Ciel: ſon premier ſoin fut de l'appaiſer par des ſacrifices: il fit des proceſſions autour de la Ville: les ſtatuës des Dieux furent ſervies & adorées ſur leurs lits pendant ſept jours; & de peur d'oublier le ſervice qui leur étoit le plus agreable, il fit pratiquer tous les cultes étrangers, & fit venir pour cet effet de tous côtez des Sacrificateurs, & des Prêtres. Mais ce qui eſt encore plus étonnant, il rétablit les ceremonies d'Iſis qui avoient été défenduës du tems d'Auguſte, & il

il ne fit pas difficulté d'adorer une Deeſſe, dont on avoit abattu le temple ſous le regne de Tibere, brûlé les ornemens, jetté la ſtatuë dans le Tibre, & fait mourir les Prêtres. On immola en cette occaſion tant de victimes, que les railleurs, dont aucune calamité ne ſçauroit lier la langue, s'en moquoient ouvertement, & diſoient que ſi l'Empereur revenoit victorieux, il ne trouveroit plus de bœufs dans tout l'Empire.

* Quand il eut ſatisfait à ſa pieté, il partit, & en mena avec luy Verus, qui auroit bien voulu demeurer ſeul à Rome pour y continuer ſes débauches, ce qu'Antonin voulut empêcher. Les deux Empereurs prirent donc enſemble le chemin d'Aquilée: ils n'y furent pas plûtôt arrivez, qu'ils marcherent contre les Marcomans, qui n'étoient pas campez loin de-là, les chaſſerent de leurs retranchemens, & en firent un grand carnage. Furius Victorinus Capitaine des Gardes fut tué dans ce combat avec une partie des meilleures Troupes. Cela n'empêcha pas les deux Empereurs de continuer leurs attaques avec beaucoup de vigueur: ils preſſerent ſi vivement les ennemis, qu'enfin la diviſion ſe mit dans leur armée: la plûpart de leurs alliez retirerent leurs troupes, tuerent les auteurs de la revolte, & demanderent la paix. Verus content de leurs ſoûmiſſions, & ſoupirant aprés les plaiſirs de Rome,

* *An. de J. C.* 169.

preſſoit Antonin de leur accorder leurs demandes, & de s'en retourner: *Quel plus grand avantage pouvez-vous eſperer*, luy diſoit-il, *que celuy qu'on vous offre? Voulez-vous reduire vos Ennemis au deſeſpoir, & les forcer à connoître nôtre foibleſſe? Profitons de leur ignorance & de leur frayeur, & ſouffrons qu'ils penſent plûtôt à la retraite, qu'à la vengeance.* Mais Antonin luy repreſentoit qu'il n'y avoit aucune confiance à prendre ſur les démarches de ces Barbares; qu'ils ne faiſoient ſemblant de rentrer en leur devoir, que pour éloigner l'orage qui alloit fondre ſur eux; qu'il falloit profiter de leur deſordre, & ne pas leur donner le tems de ſe reünir aprés que l'armée Romaine ſeroit encore plus affoiblie, & en même tems il ordonna aux troupes de marcher.

Les deux Empereurs paſſerent les Alpes, pourſuivirent les ennemis, les battirent en pluſieurs rencontres, les diſſiperent entierement, & revinrent ſans avoir fait aucune perte conſiderable. L'hiver étoit déja avancé, & ils avoient reſolu d'en attendre la fin à Aquilée; mais la peſte les obligea d'en partir avec peu de troupes. Dans ce voyage Verus fût frappé d'apoplexie prés d'Altinum, où on le porta, & où il mourut; ſon corps fut conduit à Rome par Antonin, qui luy rendit les derniers devoirs de la même maniere, qu'il les avoit rendus à ſon pere, & qui

qui ne fut pas apparament fâché d'en faire un Dieu. Il étoit même juſte, qu'il eût de la joye de cette mort, & cela convenoit parfaitement à la ſageſſe dont il faiſoit profeſſion, & à la tendreſſe, qu'il avoit pour ſes peuples. Mais ce qu'un Hiſtorien ajoûte, qu'il la témoigna publiquement dans le remerciment qu'il fit au Senat, n'eſt nullement vrayſemblable, & ne merite pas d'être cru. Il dit que l'Empereur inſinua, *que la guere contre les Parthes n'avoit été ſi heureuſement terminée que par ſes conſeils*; & qu'il déclara, *que n'ayant plus à partager la Souveraineté avec un homme noyé dans les delices, il alloit commencer un regne nouveau.* Antonin étoit trop modeſte, & trop ſage pour parler ainſi; & cela ne s'accorde ni avec ſes maximes, ni avec le portrait qu'il fait de Verus dans ſon premier Livre, ni enfin avec le ſujet d'un diſcours, qu'il ne faiſoit au Senat, que pour le remercier d'avoir ordonné la conſecration de Verus. Ses ennemis firent ſans doute courir ce bruit pour donner quelque couleur à la calomnie, qu'ils ſemerent en même tems, que l'Empereur ayant découvert, que Verus avoit reſolu de l'empoiſonner, ſe hâta de le prevenir, & l'empoiſonna, ou qu'il gagna ſon Medecin qui le fit mourir par une ſaignée; un ſoupçon de cette nature ne peut jamais tomber ſur Marc Antonin; auſſi

la plûpart le firent tomber ſur Fauſtine, & l'on publia que cette Princeſſe, au deſeſpoir que Verus eût découvert à Lucille le commerce criminel qu'il avoit avec elle, ſe vangea de ſa perfidie en l'empoiſonnant. Mais l'opinion la plus generale fut que cette mort étoit l'ouvrage de Lucille, qui ne pouvant ſouffrir la paſſion que Verus avoit pour ſa propre ſœur Fabia, & moins jalouſe de la tendreſſe de ſon mary, que de l'autorité de ſa belle ſœur, qui avec une inſolence proportionnée à ſon crime, abuſoit du credit qu'elle avoit auprés de ſon frere, & la traitoit avec mépris, aima mieux faire tomber ſa vengeance ſur luy que ſur ſa rivale: car elle jugea par ſon humeur altiere, qu'elle la puniroit davantage en la précipitant ainſi du faite de la grandeur où cet inceſte l'avoit élevée, & en la reduiſant à l'état d'une ſimple particuliere, qui privée de tout appuy, ne pourroit plus s'égaler à la fille, & à la veuve d'un Empéreur.

Aprés la conſecration de Verus, Antonin craignant que les affranchis qui avoient gouverné ce Prince en Syrie, & qui avoient été les miniſtres de ſes débauches, ne portaſſent à Rome une peſte plus contagieuſe que celle dont on ſentoit encore de ſi triſtes effets, prit le parti de les éloigner de la Cour; & pour le faire d'une maniere qui

qui ne bleſſât pas ſi ouvertement la memoire de ſon frere, il les diſperſa, en leur donnant des Charges conſiderables, qui ſous le nom ſpecieux de recompenſes, n'étoient qu'un veritable, mais honnête exil : il ne retint qu'Eclectus ſeul, dont il étoit plus aſſuré.

Le deſordre & la licence des guerres reveillerent la rage des Payens, qui oubliant les ordres de l'Empereur, recommencerent à perſecuter les Chrêtiens dans les Provinces éloignées. Saint Polycarpe fut la premiere victime immolée à leur fureur, & les flames de ſon bûcher furent comme le ſignal qui fut rallumer la perſecution dans les Gaules & en Aſie. On prétend même qu'Antonin y donna les mains; car le Gouverneur des Gaules luy ayant écrit pour luy demander ce qu'il vouloit ordonner de quelques priſonniers Chrêtiens, il luy repondit *qu'il n'avoit qu'à faire mourir ceux qui confeſſeroient, & à relâcher les autres.* Mais ſon intention n'étoit pas que l'on condamnât à la mort ceux qui avouëroient qu'ils étoient Chrêtiens, il vouloit ſeulement qu'on fiſt mourir ceux qui ne pourroient nier les crimes dont on les accuſoit. Car ces Magiſtrats & ces Officiers voyant que le ſeul moyen de les opprimer & de ſurprendre l'Empereur étoit de rendre leur innocence ſuſpecte, les avoient accuſez des crimes les plus atroces, qu'ils expliquoient dans leurs requêtes où ils avoient

joint les dépoſitions de quelques eſclaves, qui intimidez par des menaces, ou gagnez par des promeſſes avoient avoué dans les tourmens tout ce qu'on avoit voulu. Ainſi cet ordre obtenu ſur un faux expoſé, & conceu en termes generaux fut expliqué à leur fantaiſie, & pris dans le ſens qui lâchoit la bride à leur fureur. Sous les meilleurs Princes, les Gouverneurs, les Officiers d'armée, & les Magiſtrats n'ont-ils pas ſouvent abuſé de leur pouvoir dans les Provinces, ſans qu'on doive imputer leurs violences & leurs injuſtices aux ordres des Empereurs? Qu'on examine d'un côté les circonſtances des temps & des lieux; & que l'on conſidere de l'autre les mœurs d'Antonin, ſa charité, ſa juſtice, ſa fermeté, on ne croira jamais qu'il ait autoriſé la perſecution aprés l'avoir long-temps defenduë, & qu'il l'ait autoriſée lors qu'il regnoit ſeul, & pendant une peſte & une guerre qui épuiſoient tout l'Empire. Comment accordera-t-on cette pretenduë perſécution avec la maxime de cet Empereur, que ceux qui ſont privez de la verité le ſont malgré eux, & doivent attirer la compaſſion & non pas la haine? Enfin une marque treſſure qu'Antonin ne perſecuta jamais les Chrêtiens, c'eſt que pendant ſon regne Rome ne vid pas verſer le ſang d'un ſeul Martyr dans l'enceinte de ſes murailles.

Avant

* Avant que l'année du deüil de Verus fût finie, Antonin remaria sa fille Lucille à Claudius Pompeianus, qui étoit déja vieux, & fils d'un simple Chevalier; mais qui avoit toutes les qualitez qui peuvent rendre un homme considerable, & l'élever aux plus grands honneurs; la fidelité, la probité, le courage, l'ancienne severité, l'experience, &, ce qui n'accompagne pas toûjours le merite, une très-grande reputation. Cela obligea l'Empereur à le preferer aux plus grands Seigneurs: car il ne cherchoit que la vertu qu'il mettoit infiniment au dessus des richesses & de la naissance. La jeune Imperatrice & sa mere ne furent pas trop contentes de ce mariage; mais Antonin ayant conservé à sa fille toutes les marques de sa premiere grandeur, elles se consolerent l'une & l'autre. Il sembla à Faustine que sa fille ne perdoit rien, puisqu'elle conservoit toûjours le rang d'Imperatrice: & Lucille qui vouloit continuer de vivre à sa fantaisie, trouva quelque douceur à penser qu'elle avoit épousé plûtôt un esclave qu'un mari.

† Après ce mariage, Antonin, délivré du soin de sa fille, partit pour aller finir la guerre contre les Marcomans, qui reünis avec les Quades, les Sarmates, les Vandales, & autres peuples revenoient plus fiers & plus for-

* *An. de J. C. 170.* † *An. de J. C. 170.*

formidables qu'auparavant. Les guerres contre Annibal & contre les Cimbres n'avoient pas paru plus terribles. L'Empereur eut du desavantage dans les premiers combats, car il y a de l'apparence que ce fut pendant cette guerre qu'il perdit cette bataille considerable qui pensa être suivie de la perte d'Aquilée, ce qui arriva de cette sorte.

Alexandre le faux Prophete, dont Lucien a écrit la vie, étoit alors en si grande reputation, qu'on le regardoit comme un Dieu. Il eut l'insolence d'envoyer à l'Empereur cet Oracle:

*Que * deux Esclaves de Cybele, avec tout ce que l'Inde a de parfums divers*
Soient au Dieu du Danube incessamment offerts.
La victoire à ce prix remplira l'Univers.
Des fruits & des douceurs d'une paix éternelle.

Antonin obeït à cet Oracle par superstition, ou pour profiter de l'ardeur que cette promesse donnoit à ses Soldats. On jette dans le fleuve deux lions avec quantité d'herbes, d'aromates, & de fleurs. Les lions n'eurent pas plûtôt traversé le Danube, qu'ils furent assommez par les Ennemis. La bataille étant donnée ensuite, les Romains furent si mal traitez qu'ils perdirent plus de vingt-cinq mille hommes, &

* Deux lions.

& que les Barbares les pourſuivirent juſques à Aquilée, qu'ils auroient priſe ſi l'Empereur n'eût rallié ſes Troupes. L'affront qu'elles venoient de recevoir ranima leur courage; elles battirent les ennemis, & les chaſſerent enfin de la Pannonie.

*Pendant qu'il étoit occupé à cette guerre les Maures ravagerent l'Eſpagne, & les Paſtres d'Egypte, qui étoient alors une eſpece de bandits, prirent les armes, & ſous la conduite d'un Prêtre nommé Iſidore, homme de main, ſurprirent une garniſon Romaine. Car s'étant déguiſez, & ayant pris les habits de leurs femmes, ils firent ſemblant de vouloir remettre quelque argent entre les mains de l'Officier qui commandoit dans la Place. Cet Officier trop credule ayant donné dans le piege, fut égorgé avec toute ſa garniſon. Enflez de ce premier ſuccés ils immolerent un priſonnier, & ſur ſes entrailles fumantes, qu'ils mangerent enſuite, confirmerent par des ſermens leur revolte, & promirent de ne s'abandonner jamais. Ils batirent enſuite pluſieurs fois les troupes Romaines, & ils auroient pris Alexandrie ſi Antonin n'eût rappellé Caſſius d'Aſie, où il commandoit, & ne l'eût envoyé contre ces Paſtres. Caſſius n'avoit pas aſſez de troupes pour attaquer ces Barbares qui étoient en fort

* Quelques Hiſtoriens mettent cette guerre d'Egypte deux ans plûtôt en 168.

fort grand nombre, qui se battoient en desesperez, & qui avoient un Chef d'une valeur extraordinaire; mais il fut assez heureux pour mettre la division dans leur Camp, & il sçut si bien profiter de leur desordre, qu'il les défit & les dissipa.

Les Maures ne furent pas mieux traitez en Espagne, les Lieutenants de l'Empereur en tuerent une grande partie, & chasserent les autres.

Cependant Antonin continuoit à repousser les rebelles du Nord, qu'il fatigua si fort par les avantages considerables qu'il avoit tous les jours sur eux, qu'il les reduisit à recevoir les conditions qu'il voulut leur imposer, & s'en retourna à Rome où il celebra les Decennales selon la coûtume, & fit les vœux ordinaires en ces occasions.

Pendant la paix il s'occupoit tout entier à corriger les desordres des Loix & de la Police. Afin que ceux qui seroient d'une naissance libre eussent toûjours le moyen de faire leurs preuves, il ordonna que chaque Citoyen de Rome iroit au tresor du Temple de Saturne, où se gardoient tous les Actes publics, déclarer tous les enfans qui luy naîtroient, & dans les Provinces il établit des Notaires pour tenir les Regîstres de toutes les naissances.

Il défendit sagement qu'aprés cinq ans on

fit

fit aucune recherche ſur l'état & ſur la condition des morts. Et afin que les crimes ne demeuraſſent pas impunis, & que le particuliers ne ſouffriſſent plus tant du retardement que les jours de fêtes apportoient aux procés; à l'exemple d'Auguſte, il augmenta le nombre des jours de Palais; de ſorte qu'il y en eut deux cens trente: en quoy il fit deux grands biens tout à la fois. Car en hâtant ainſi l'expedition des affaires, il retranchoit au peuple une grande partie des occaſions qui ne ſont que l'entretenir dans la pareſſe & dans la débauche.

Il pourveut à la ſureté des pupilles, en établiſſant un Preteur qu'on appelloit Tutelaire, parce qu'il donnoit les Tuteurs, & qu'il connoiſſoit de toutes les affaires qui concernoient les Tutelles. Il reforma * la Loy, qui ne donnoit des Curateurs aux Mineurs que pour cauſe de démence ou de débauche, & il voulut qu'on en donnât à tous ſans exception.

Il eut toûjours un ſi grand ſoin d'empêcher les mariages illegitimes & au degré défendu, qu'il rompit celuy d'une femme de qualité qui avoit épouſé ſon oncle depuis pluſieurs années, mais il legitima les enfans. On trouve encore le reſcript qu'il luy envoya par un affranchi, il eſt écrit au nom de Verus & d'Antonin, & merite bien d'avoir icy ſa place. *Nous ſommes touchez de la longueur du*

* Laetoria.

du temps qu'il y a que vous êtes avec vôtre oncle, & du nombre de vos enfans. D'ailleurs nous conſiderons que nous avez été mariée par vôtre ayeule dans un âge où vous ne pouviez pas encore être inſtruite de nos Coûtumes & de nos Loix. Toutes ces raiſons jointes enſemble nous portent à confirmer l'état des enfans que vous avez eus de ce mariage contracté depuis plus de quarante ans, & à les legitimer comme s'ils étoient nez d'un mariage permis.

Il modera les depenſes publiques, & diminua le nombre des ſpectacles & des jeux, pour empeſcher ſes ſujets d'être trop attachez à des divertiſſemens frivoles, & de ſe ruiner en frais inutiles & ſuperflus, & dont il naiſſoit ſouvent des inimitiez capitales entre les meilleures Familles. Il regla auſſi le ſalaire des Comediens.

Il eut un tres-grand ſoin de pourvoir à l'entretien des ruës & des grands chemins. Il reforma tous les deſordres des encans & des uſures. Il adoucit extrémement la loy du vingtiéme denier que devoient payer les Etrangers qui recevoient des legs & des ſucceſſions, quoy que cette loy eût été déja fort adoucie par Trajan. Il ordonna que les enfans ſuccederoient à leurs meres mortes ſans Teſtament.

Il reforma l'Ordonnance, qui pour engager ceux qui n'étoient pas originaires d'Italie,

lie, & qui briguoient les Charges de Rome, à regarder cette Ville & toute l'Italie comme leur patrie; les obligeoit à mettre le tiers de leur bien en fonds dans l'Italie même; Antonin ſe contenta qu'ils y en employaſſent le quart.

Il fit au Senat tous les honneurs dont il put s'aviſer. Car non ſeulement il luy renvoya beaucoup de cauſes qui devoient être jugées dans ſon Conſeil; mais il voulut qu'il les jugeât ſouverainement & ſans appel. Il reſervoit d'ordinaire les Charges d'Ediles & de Tribuns pour ceux de cet ordre qui étoient les plus pauvres, & qu'on ne pouvoit accuſer de leur pauvreté. Il ne receut jamais perſonne dans ce Corps que du conſentement de tous les Senateurs, & aprés l'avoir bien examiné. Toutes les fois qu'il s'agiſſoit de la vie de quelqu'un d'eux, il inſtruiſoit luy-même l'affaire avec un tres-grand ſoin, la rapportoit en ſuite au Senat, & empêchoit les Chevaliers d'aſſiſter au Jugement de ces ſortes de cauſes. Il ne manquoit jamais de ſe trouver à ces Aſſemblées autant qu'il le pouvoit, quoy qu'il n'eût rien à rapporter; Et lors qu'il avoit quelque rapport à faire, il prenoit la peine de s'y rendre de la Campagne même. La pluſpart des Adminiſtrateurs ou des Curateurs qu'il donnoit aux Villes, il les prenoit dans le Senat, & il étoit perſuadé,

comme

comme Auguſte, que tout ce qu'un Prince peut faire pour honorer & pour augmenter la dignité des premiers Magiſtrats, releve d'autant ſa puiſſance & affermit ſon autorité, qui ne peut & ne doit être fondée que ſur la juſtice. Ce qu'il faiſoit pour le Senat n'empêchoit pas qu'il n'étendît ſes bontez ſur tous les autres ordres de Magiſtrature, & ſur tous les particuliers. Perſonne de quelque condition qu'il fût, ne luy paroiſſoit indigne de ſes ſoins, il les porta juſques ſur les Gladiateurs, & ſur les Danſeurs de corde : car il ordonna que les premiers ne combattroient qu'avec des épées ſans pointe, ou avec des fleurets ; & il fit mettre ſous les autres des lits de plume, & des matelas, pour prevenir les dangers de leur chute : au lieu de matelas on mit enſuite pendant long tems des toiles & des rets.

Il fit des loix tres-ſeveres pour empêcher qu'on ne violât la ſainteté des tombeaux. Il ordonna auſſi que les pauvres ſeroient enterrez aux dépens du Public. Mais voicy une marque bien ſinguliere de ſon indulgence. Une troupe de voleurs cherchant à piller Rome, leur Capitaine pour en faire naître l'occaſion s'aviſa de monter ſur un figuier ſauvage qui étoit au champ de Mars, & aprés avoir entretenu quelque tems le peuple de pluſieurs predictions, il lui dit que le même jour

ur qu'on le verroit tomber de ce figuier : &
changer en cigogne, le feu tomberoit du
iel, & conſumeroit le monde. Le peuple
ûjours ſuperſtitieux & credule, ne manqua
s de recevoir cette Prophetie avec étonne-
nt, & avec reſpect : ils accouroient tous
jours en foule autour du figuier, pendant
e les camarades du devin profitoient de leur
dulité, & de leur abſence. Enfin le jour
la metamorphoſe ſi attenduë, & ſi terrible
nt venu, le fourbe ſe laiſſa tomber du fi-
er, & en tombant lâcha une cigogne qu'il
it dans le ſein, & ſe perdit dans la foule.
peuple étonné de ce miracle, & croyant
a voir le Ciel en feu, remplit Rome de
nulte, & de confuſion. L'Empereur a-
ti de cette avanture, ſe fit amener le Pro-
te, & aprés avoir tiré de luy la verité,
s promeſſe qu'il luy pardonneroit, n'en
que rire, & luy tint parole.

Il tâcha par toutes ſortes de voyes de corri-
les deſordres des femmes & des jeunes
s, ſans connoître l'interêt qu'il y avoit luy
me. Car il ignora toûjours les déregle-
ns de Fauſtine, comme on le peut voir
des lettres qu'il luy écrivoit peu de tems
nt ſa mort ; & d'ailleurs il n'y a nulle ap-
ence que s'il les eût connus, il eût plûtôt
s le parti de les diſſimuler, que celuy d'y
orter les remedes neceſſaires ; il étoit in-

capa-

capable d'une indulgence ſi honteuſe, & que les loix puniſſoient même dans les particuliers. Un Hiſtorien rapporte pourtant, qu'il répondit un jour à quelques uns de ſes amis qui luy conſeilloient de repudier Fauſtine pour ſa mauvaiſe conduite : *Il faudroit donc luy rendre ſa dot*, & ce mot a plû à une infinité de gens.

Il n'y a rien que l'on doive tant craindre, que d'oppoſer ſon ſentiment particulier à un conſentement géneral, & à une approbation publique. Mais comme il n'y a qu'un ſeul Hiſtorien qui le rapporte, & un Hiſtorien même, dont la bonne foy, le jugement, & l'exactitude ne ſont pas trop recommandables, on peut fort bien croire, que ce mot doit moins ſon heureux ſuccez à ſon propre merite, qu'au peu de reflexion qu'on y a faite en le recevant. En effet il ſemble que quand même l'Empire auroit été veritablement la dot de Fauſtine, comme il faut le ſuppoſer pour ſauver l'Hiſtorien, cette réponſe auroit toûjours été froide, & indigne d'Antonin, qui n'étoit pas capable d'accepter l'Empire de tout le monde par une lâcheté: mais il eſt ſi peu vray que l'Empire fût la dot de Fauſtine, qu'il avoit été deſtiné à ce Prince independamment de ce mariage; & qu'Adrien en le faiſant adopter, l'avoit obligé de fiancer la fille de Lucius Commodus.

La

La plaiſanterie que firent les Comediens de-
ant luy ſur le nom de Tertullus galant de
auſtine, ne prouve rien; * Antonin pouvoit
xpliquer cela pour d'autres que pour luy.

Adrien avoit déja défendu d'aller en caroſſe,
litiere, & à cheval dans les villes. Anto-
n renouvella cette défenſe ſous des peines
es expreſſes: car il ne pouvoit ſouffrir qu'on
nployât à un uſage ordinaire une choſe dont
eſar & Auguſte ne s'étoient ſervis que pour
urs triomphes, ou dans les jours de quelque
remonie extraordinaire.

Il étoit perſuadé qu'un des plus grands maux
e les Princes puiſſent faire, c'eſt de donner
s charges de Magiſtrature à des gens in-
gnes, & prénant toutes les précautions poſſi-
es pour s'empêcher de tomber dans ce mal-
ur, il refuſoit ſans peine ce qu'on lui deman-
it injuſtement. Un homme d'une tres-mau-
iſe reputation luy ayant demandé une Char-
, & reçu cette réponſe: *Purgez-vous aupa-
vant des mauvais bruits qui courent de vous*,
y repartit ſans balancer: *Je vois des Preteurs
i ne ſont pas plus honnêtes gens que moy.*

L'Em-

* On joüa une Piece où un acteur demandoit à un au-
: *Comment ſe nomme le galant de la Dame?* Celuy-ci ré-
ndoit comme en cherchant, *Tullus, Tullus, Tullus.* Le
mier impatient d'entendre le veritable nom, le preſſoit
luy diſant: *Comment dites-vous?* Et l'autre répondoit
fin, *Dixi, Tertullus.* Ce qui ſignifie, *je vous l'ai dis trois
, & je vous ai dit que c'eſt Tertullus.*

L'Empereur ne s'offenſa pas de cette liberté, il travailla ſeulement à ne s'attirer plus de pareils reproches.

Quand il trouvoit des gens qui ſervoient utilement le Public, il leur donnoit les loüanges qui leur étoient dûës, & s'en ſervoient toûjours dans les choſes où ils avoient ſi bien reüſſi, & il diſoit, *qu'il ne depend pas d'un Prince de rendre ſes Sujets tels qu'il voudroit, mais qu'il dépend de luy de s'en ſervir utilement, en les employant à ce qu'ils ſçavent faire.* Aucune conſideration ne pouvoit l'empêcher de traiter chacun ſelon ſon merite, & ſelon les qualitez qu'il reconnoiſſoit en luy. Jamais Prince n'a plus aimé à enrichir ſes amis : il élevoit les uns aux principales dignitez ; & ceux à qui le genre de vie qu'ils avoient choiſi, ne permettoit pas de prendre le chemin des emplois, & des charges, il les combloit de preſens, & leur donnoit des penſions qui pouvoient les conſoler du parti que leur peu d'ambition leur avoit fait prendre : mais en même tems il avoit un tres-grand ſoin de ne faire jamais tomber ces penſions que ſur ceux dont l'Etat pouvoit tirer quelque utilité : car il avoit retenu cette ſage maxime de ſon pere Antonin le Pieux, qui diſoit, *qu'il n'y a rien de plus honteux, ni méme de plus injuſte que de faire manger la Republique à des gens qui ne contribuent point à l'enrichir par leur travail.*

Les

Les pauvres ne recouroient jamais à luy en vain; & il prenoit tant de plaiſir à les aſſiſter, qu'il regardoit comme un des plus grands bonheurs de ſa vie, de n'avoir jamais manqué de fonds pour le faire, & qu'il en remercioit Dieu de tout ſon cœur.

Dans la punition des crimes, il adouciſſoit les peines ordonnées par les Loix. Il étoit ſi exact à faire rendre la juſtice, ſur tout dans les procez criminels, qu'un jour il reprit ſeverement un Preteur qui avoit mal jugé quelques perſonnes de qualité, & les avoit condamnez avec trop de precipitation, & qu'il l'obligea à revoir le procez, en luy diſant: *C'eſt la moindre choſe que puiſſe faire un Magiſtrat établi pour rendre la juſtice au peuple, que de ſe donner la patience d'entendre les accuſez de cette condition.* Un autre Preteur ayant mal verſé dans une affaire importante, l'Empereur au lieu de le priver de ſa Charge, ſe contenta de transferer pour quelque tems ſon autorité, & toute ſa juriſdiction à l'autre Preteur. Enfin il tâchoit par toutes ſortes de voyes de détourner les hommes du mal, & de les porter au bien: il recompenſoit leurs bonnes actions, & couvroit autant qu'il pouvoit, leurs mauvaiſes par ſon indulgence, ou les corrigeoit par des châtimens plus ſalutaires, que rigoureux.

Comme toutes les actions des Princes ne

ſont jamais indifferentes, & qu'elles ſont aux peuples ou beaucoup de bien, ou beaucoup de mal, l'attachement que Marc Antonin eut pour la Philoſophie penſa être fort nuiſible aux Romains : car il fit naître tout d'un coup tant de Philoſophes, qui, pour ſurprendre les bienfaits du Prince, prirent l'habit de la Philoſophie ſans en avoir les vertus, que non ſeulement ils furent à charge aux particuliers, mais à l'état même. L'Empereur corrigea ce deſordre, dés qu'il s'en fût apperçu : car il n'accorda plus les immunitez, & les graces aux Philoſophes, qui ne l'étoient que de nom, mais ſeulement à ceux qui l'étoient en effet, & qui aprés une pratique conſtante de toutes les vertus, avoient plûtôt merité, que choiſi ce titre.

Il diſoit ſouvent qu'un Empereur ne doit jamais rien faire avec precipitation, & comme en paſſant, & que la plus petite negligence eſt capable de luy attirer ſur les choſes plus eſſentielles des reproches fâcheux. Quand on plaidoit devant luy, il donnoit aux Avocats tout le tems qu'ils demandoient : car il trouvoit qu'il y a de l'imprudence, & de la temerité à vouloir preſcrire un certain tems à des cauſes dont on ignore l'importance & l'étenduë, ſur tout puiſque la patience eſt une partie de la juſtice, & qu'il vaut bien mieux ſouffrir que les Avocats diſent

des

des choſes inutiles, que de les empêcher de dire les neceſſaires. Il examinoit les moindres affaires avec autant d'exactitude & de ſoin, que les plus importantes, perſuadé de cette verité, que la juſtice étant toute entiere par tout, il n'y a rien que de grand dans tout ce qui la regarde : auſſi employoit il ſouvent dix, & douze jours à une même affaire, faiſoit durer d'ordinaire le Conſeil juſqu'à la nuit, & ne ſortoit jamais du Senat qu'aprés que le Conſul avoit congedié l'Aſſemblée ſelon la coûtume, & prononcé ces paroles : *Nous ne vous retenons plus.* Et ce qui doit rendre cette patience, & cette aſſiduité plus remarquables, il étoit d'une ſanté ſi infirme, qu'il ne pouvoit ſuporter le moindre froid, ni faire qu'un leger repas, qu'il faiſoit même toûjours la nuit, il ne prenoit le jour qu'un peu de theriaque pour ſon eſtomac. Mais rien n'étoit capable de l'empêcher de faire ce qu'il croyoit devoir à ſes Sujets, & de remplir toutes les obligations qu'impoſe neceſſairement, comme il le diſoit luy-même, la condition de Legiſlateur, & de Roy.

Il auroit crû commettre une impieté, que de perdre en choſes vaines & inutiles un ſeul de ſes momens ; ceux même qu'il donnoit par complaiſance aux jeux & aux ſpectacles, n'étoient pas entierement perdu : car il liſoit toûjours, ou il écrivoit. Dans ſes voyages, & dans ſes expeditions, au milieu des af-

affaires les plus difficiles il mettoit à profit tout le tems que les hommes perdent ordinairement à ſe divertir, ou à ſe delaſſer: car il l'employoit ſans relâche à s'entretenir avec luy-même, & à ſe demander un comte exact de ſa conduite, de ſes penſées, & de ſes deſſeins; & c'eſt à ce ſoin laborieux que nous devons l'ouvrage admirable qu'il nous a laiſſé. La date des deux premiers Livres nous apprend que l'un fut écrit à Carnunte, & l'autre dans le Camp au pays des Quades pendant la plus cruelle guerre qu'ait eu Antonin. Des moments ſi bien ménagez avoient produit pluſieurs autres ouvrages qui ſe ſont perdus. Les Commentaires de ſa vie, qu'il laiſſa à ſon fils pour ſon inſtruction, ſont ceux, dont on doit le plus regretter la perte.

Il étoit perſuadé que la force des Etats conſiſte principalement dans le conſeil des Sages; c'eſt pourquoy il n'entreprenoit jamais rien d'un peu important, ni dans la guerre, ni dans la paix ſans conſulter non ſeulement ſes Conſeillers ordinaires, mais encore ceux qui avoient la reputation d'être les plus habiles, & qu'il choiſiſſoit à la Cour, à la Ville, & au Senat; & bien loin d'avoir la fauſſe ambition de vouloir les entraîner dans ſes ſentimens, il étoit ravi de ſe rendre aux leurs, & il diſoit toûjours: *Il eſt bien plus juſte que je ſuive le conſeil de tant de grands Per-*

Perſonnages qui ſont tous mes amis, qu'il ne l'eſt que tant de grands perſonnages ſuivent les miens. Et pour guerir ce pernicieux prejugé où l'on eſt d'ordinaire, qu'il eſt honteux de changer d'avis, il avoit fait une de ſes maximes de cette importante verité, *que l'homme n'eſt pas moins libre, quand il ſe rend aux conſeils des autres, que quand il demeure ferme dans ſon opinion, & que ce changement eſt un pur effet de ſon jugement, & de ſon eſprit.*

Il étoit religieux obſervateur de ſa parole; & pour s'empécher d'écouter jamais les fauſſes raiſons de ces politiques, qui ſoûtiennent qu'un Prince prudent & habile n'eſt pas obligé de la tenir quand elle bleſſe ſes interêts, & qu'il peut même s'en ſervir comme d'un appas pour faire tomber dans ſes pieges ceux à qui il la donne, il fit cette maxime digne de toute l'attention des Princes, & de nôtre admiration: *Garde toy bien d'eſtimer jamais comme utile une choſe qui te forcera un jour à manquer de foy.*

Il changeoit ſouvent ſelon les beſoins de l'Etat les Gouvernemens des Provinces, en prenant pour luy quelques-unes de celles qui étoient gouvernées au nom du Senat & du Peuple par des Proconſuls, & en donnant en échange quelques-unes des ſiennes qui étoient conduites par des Propreteurs, ou des Lieutenans; c'eſt-à-dire qu'il donnoit

au Peuple ſelon la ſage maxime d'Auguſte, celles dont il n'avoit rien à craindre, & prenoit pour luy celles dont il vouloit s'aſſurer.

Il s'informoit tres-exactement de ce qu'on diſoit de luy, non pas pour punir ceux qui en parloient avec trop de liberté, mais pour connoître ce qu'on approuvoit, ou deſapprouvoit de ſa conduite, afin de profiter de la cenſure du Public, en ſe corrigeant du mal, & de ſes loüanges, en continuant de faire le bien. Toutes les fois qu'on parloit mal de luy, & qu'on l'accuſoit de quelque defaut, ou de quelque vice qu'il n'avoit pas, il répondoit ou par lettres, ou de vive voix à ſes accuſateurs, bien moins pour ſe juſtifier, que pour les deſabuſer, & pour les inſtruire.

Il ne voulut jamais recevoir les titres ambitieux, qu'on avoit donnez aux autres Princes, ni ſouffrir qu'on luy élevât des temples & des autels, perſuadé qu'il dépend de la vertu ſeule d'égaler les Princes aux Dieux, & non pas des ſuffrages, & des flateries des peuples; & qu'un Roi qui regne avec juſtice, a toute la terre pour Temple, & tous les gens de bien pour Prêtres, & pour Miniſtres.

Les Marcomans qui n'avoient ſongé qu'à endormir, l'Empereur par leurs hommages,

&

& qu'à l'éloigner pour profiter de ſon abſence, reprirent les armes avec plus de fureur qu'auparavant. Ils étoient même d'autant plus redoutables, qu'ils avoient attiré dans leur parti tous les Peuples depuis l'Illyrie juſqu'au fond des Gaules. L'Empereur qui voyoit ſes armées affoiblies par la peſte, & par les pertes qu'il avoit faites dans un ſi grand nombre de combats, & ſon Treſor entierement épuiſé par tant de guerres, ſe trouva dans un embarras, qu'il n'avoit encore jamais éprouvé. Il remedia au premier de ces maux en faiſant enroller des Gladiateurs, les bandits de Dalmatie, & de Dardanie, & les Eſclaves, ce qui n'avoit pas été pratiqué depuis la ſeconde guerre Punique. Mais une choſe qui paroît tres-remarquable, c'eſt que les Romains ne pouvoient ſouffrir que l'Empereur voulût aſſûrer leur repos aux dépens de leurs plaiſirs. Ils redemandoient leurs Gladiateurs, & on n'entendoit dans toutes les ruës que des ſeditieux qui diſoient avec inſolence *L'Empereur prétend donc nous rendre tous Philoſophes, & de nous priver de nos ſpectacles, & de nos jeux?* Antonin ne fut pas fort émû de tous ces murmures, car il connoiſſoit l'eſprit des peuples, & il ſçavoit que celuy qu'ils regardent aujourd'huy comme une bête feroce, ils le regarderont demain comme un Dieu, s'il ſuit toûjours la raiſon pour guide.

Il n'étoit pas ſi aiſé de remedier au mauvais état des finances pour un Prince comme Antonin. L'expedient qui luy parut le plus propre, & le plus prompt pour faire les fonds neceſſaires, fut de ſuivre l'exemple de Nerva & de Trajan, & de vendre les meubles de l'Empire. Mais comme il n'étoit pas permis aux particuliers d'avoir des meubles auſſi magnifiques que l'Empereur, & de ſe ſervir de vaiſſelle d'or & d'argent: pour faciliter cette vente, Antonin fut obligé de donner cette permiſſion aux perſonnes de qualité. On fit enſuite un encan de tout ce qu'il avoit de plus precieux, & on vendit en détail ſes pierreries, ſes tableaux, ſes vaſes, ſes tapiſſeries, ſa vaiſſelle d'or & d'argent, ſes criſtaux, les meubles, & les habits d'or & de ſoye de l'Imperatrice, & les perles qu'il avoit trouvées en grand nombre dans le cabinet d'Adrien. Les Romains qui n'avoient point d'argent pour ſecourir un ſi bon Prince dans une guerre où ils avoient autant d'interêt que luy, n'en manquerent pas pour achepter ſes meubles. Cette vente dura deux mois; & produiſit un fonds ſi conſiderable, que l'Empereur eut abondamment de quoi fournir à tous les frais de la guerre. Aprés ſon retour il fit connoître qu'on lui feroit plaiſir de luy rendre au même prix ce qu'on avoit acheté, & n'uſa d'aucune contrainte contre ceux qui voulurent le retenir.

Avant

Avant ſon départ il perdit ſon ſecond fils Verus Céſar âgé de ſept ans, qui mourut d'un abcez à l'oreille, que ſes Medecins percerent mal à propos. Il ſupporta courageuſement cette perte, défendit que les fêtes de Jupiter, qui ſe rencontrerent alors, fuſſent interrompuës par un deuil public, conſola luy-même ſes Medecins, & leur fit des preſens, ſe contenta de faire decerner des ſtatuës à ſon fils, & ordonna qu'on porteroit en pompe ſa ſtatuë d'or aux jeux du Cirque, & qu'on inſereroit ſon nom dans le Poëme des Saliens; aprés quoy cherchant des conſolations dignes de luy, dans le ſoin de la Republique, il reprit ſes occupations, implora l'aſſiſtence des Dieux par des Sacrifices, & par des prieres, & marcha contre les ennemis.

Cette expedition fut plus longue, & plus difficile que toutes les autres. L'Empereur s'étant rendu à Carnunte dont il fit ſa place d'armes, paſſa le Danube ſur un pont de bateaux à la tête de ſes troupes, alla attaquer les ennemis, les battit en pluſieurs rencontres, brûla leurs granges & leurs maiſons, & reçut pluſieurs Chefs de leurs alliez, qui étonnez de la rapidité de ſes victoires, venoient ſe rendre à luy. Un jour qu'il cherchoit luy-même un gué le long d'un fleuve qui s'oppoſoit à ſon chemin, & qui ſervoit de rempart aux Barbares, les frondeurs des Ennemis qui étoient de

l'autre côté, firent pleuvoir ſur luy une ſi grande quantité de pierres, qu'il en auroit été accablé, ſi ſes Soldats ne l'euſſent couvert de leurs boucliers. Cette inſulte ne ſervit qu'à animer davantage ſes troupes, elles paſſerent le fleuve avec impetuoſité, & fondirent ſur les ennemis dont elles firent un fort grand carnage. L'Empereur alla enſuite viſiter le champ de bataille, non pas pour y voir les marques de ſa victoire, & pour y repaître ſes yeux d'un ſpectacle hideux & cruel, mais pour y donner des larmes de compaſſion à la miſere des hommes, & pour ſauver ceux qui ſeroient encore en état de recevoir du ſecours; & avant que de continuer ſa marche, il fit des ſacrifices ſur le même lieu.

Les quades jugeant bien, qu'ils ſeroient pourſuivis, avoient laiſſé quelques compagnies d'Archers ſoûtenues de quelque Cavalerie comme pour eſcarmoucher contre les Romains, & pour faire ſemblant de leur diſputer le paſſage. Les Romains marcherent en cette occaſion avec plus d'ardeur que de conduite, choſe aſſez ordinaire dans les heureux ſuccez. Ils attaquerent bruſquement ces Archers qui lâcherent le pied ſelon l'ordre qu'ils en avoient & par leur fuite precipitée les attirerent entre des montagnes ſéches & arides où ils furent enfermez de tous côtez. Comme ils ne connoiſſoient pas encore tout le danger qui les menaçoit;

çoit ; & qu'ils croyoient tout poſſible à leur courage, ils combattirent d'abord avec beaucoup de vigueur malgré le deſavantage du lieu : ils étoient même d'autant plus acharnez au combat, que les ennemis, qui ne vouloient pas mettre au hazard ce qu'ils attendoient du tems, ne faiſoient que ſe defendre au lieu d'attaquer ; les Romains ne comprirent les raiſons de cette conduite qu'après que la chaleur exceſſive qui étoit renfermée entre ces montagnes, la laſſitude, les bleſſures, & la ſoif, les eurent entierement abatus. Ils connurent alors, mais trop tard, qu'ils ne pouvoient plus ni ſe retirer, ni combattre, & qu'ils alloient ou mourir de la mort la plus cruelle, ou devenir la proye de leurs ennemis. Dans cette extrémité où la rage même, & le deſeſpoir étoient un ſecours inutile, Antonin plus touché de leurs maux que des ſiens, couroit par tous les rangs, & tâchoit en vain de relever leurs eſperances par des ſacrifices auſquels ils ne croyoient plus. Leurs ennemis ſe diſpoſoient à les attaquer aprés que le Soleil auroit achevé d'épuiſer leurs forces. N'attendant donc plus rien ni de leur courage, ni de la fortune, ni de leurs Dieux, ils ſe regardoient comme des victimes prêtes à être immolées : on n'entendoit de tous côtez que cris, & que gemiſſemens, & on voyoit par tout des marques de la deſolation la plus horrible, lors que tout

d'un coup des nuées venant à s'épandre, & à s'épaiſſir, couvrirent d'abord le Soleil, & verſerent enſuite dans leur camp une pluye tres-abondante. Ces pauvres gens qui reſſembloient plûtôt à des ſpectres qu'à des hommes, & qui n'avoient pas la force de ſe ſoûtenir, ranimez par la vuë de ces eaux, qu'ils n'avoient pas attenduës, & croyant qu'elles tomboient plus abondamment dans les lieux où ils n'étoient pas, couroient occuper la place que leurs compagnons avoient quittée, & tous avec une égale avidité preſentoient en même tems au Ciel leur bouche, leurs caſques, & leurs boucliers.

Pendant qu'ils ne penſoient tous qu'à ſe deſalterer, & que leur camp étoit en deſordre, les Barbares ne voulant pas laiſſer échaper une occaſion ſi favorable les attaquerent de tous côtez. Les Romains combattoient ſans ceſſer de boire, la plûpart même avaloient le ſang qui couloit de leurs bleſſures, & qui ſe mêloit avec l'eau dont ils avoient fait proviſion.

Le ſecours que le Ciel venoit de leur envoyer alloit leur être inutile, & rien ne pouvoit plus les defendre de la fureur de leur ennemis : mais par un bonheur encore plus ſurprenant que celuy qui leur étoit déja arrivé, des mêmes nuages qui faiſoient tomber ſur les Romains une pluye ſi bien-faiſante, on vit ſortir

tir contre les Barbares une grêle épouvantable accompagnée de tonneres & de feux. Pendant que les premiers se rafraîchissoient, & se desalteroient tranquillement, les autres étoient consumez par un feu que rien ne pouvoit éteindre. On raporte que quand ce même feu tomboit par hazard sur les Romains, il étoit sans effet, au lieu que la pluye qui venoit à tomber sur les Barbares augmentoit leur feu, de maniere qu'ils cherchoient de l'eau au milieu des eaux, on ajoûte même que la plûpart se faisoient de larges blessures pour tâcher d'éteindre avec leur sang le feu qui les devoroit, & que beaucoup d'autres alloient se rendre aux Romains avec leurs femmes & leurs enfans, pour avoir part à cette merveilleuse pluye, qui ne devenoit salutaire qu'en leur faveur. Pendant qu'Antonin recevoit favorablement ceux qui se rendoient à luy, ses Soldats encore plus irritez de l'affront qu'ils avoient receu, que du souvenir du danger qu'ils venoient d'échaper, taillerent en pieces tout ce qui osa leur resister, mirent le reste en fuite, & firent beaucoup de prisonniers.

On parla diversement de cette delivrance; les uns dirent que l'empereur avoit employé, en cette occasion un Magicien d'Egypte nommé Arnuphis, qu'il avoit avec luy, & qui attira cet orage par ses enchantemens. Car quel moyen que parmi tant de Payens en-

entêtez de leurs ſuperſtitions & de leurs folies, il ne s'en trouvât pas un grand nombre qui vouluſſent faire honneur de ce miracle à leur Religion & à leurs Dieux? Mais ce ſentiment eſt aſſez combattu, par ce que Marc Antonin nous apprend luy-même dans ſon premier Livre, *qu'il n'avoit aucun commerce avec les Charlatans & les Enchanteurs, & qu'il ne croyoit rien de tout ce qu'on dit des conjurations des demons & de tous les autres ſortileges de cette nature.*

Les autres prévenus favorablement pour l'Empereur comme témoins de ſa pieté & de ſa vertu, attribuerent ce ſecours à ſes ſeules prieres. On rapporte même qu'il dit, en levant les mains au Ciel: *Seigneur, qui donnez la vie, j'implore vôtre ſecours, & je leve vers vous ces mains qui n'ont jamais verſé le ſang de perſonne.*

Ce ſoin que les Payens eurent de s'attribuer toute la gloire d'un évenement ſi extraordinaire & ſi merveilleux ſert au moins à en prouver la verité: mais cette verité eſt d'ailleurs confirmée par tous les monumens qui peuvent conſerver le plus ſurement à la poſterité la memoire des actions des hommes. Sans craindre donc le reproche, ou d'eſtre trop credules, ou de vouloir appuyer la Religion Chrêtienne ſur l'erreur & ſur le menſonge, fondemens qu'elle n'a jamais connus, nous dirons qu'on ne peut avoir aucune rai-

raiſon ſolide pour rejetter le témoignage de ceux qui ont écrit dans ce même tems, que le Capitaine des Gardes ayant averti l'Empereur que Dieu ne refuſoit rien aux Chrêtiens, qu'il y en avoit un grand nombre dans la Legion de Melitene, Ville de Capadoce, & qu'il devoit eſſayer ſi leurs prieres ne luy procureroient pas la délivrance qu'il n'attendoit plus d'ailleurs, l'Empereur les fit aſſembler, & qu'ils invoquerent tous en même temps avec ſuccés le ſeul veritable Dieu à qui les foudres & les vents obeïſſent, & qui avoit délivré leurs peres d'une infinité de dangers auſſi preſſans.

Antonin écrivit ſur cela au Senat en faveur des Chrêtiens, & luy ordonna de punir de mort ceux qui les accuſeroient; preuve tres-convainquante que c'étoit à leurs ſeules prieres qu'il croyoit devoir le ſecours que le Ciel venoit de luy envoyer. Tertullien & d'autres Auteurs parlent de cette Lettre, mais elle ruinoit trop ouvertement les prétentions des Payens, pour n'avoir pas été ſupprimée. C'eſt uniquement à cet eſprit d'erreur & de menſonge qu'il faut imputer la perte d'une Lettre ſi glorieuſe aux Chrêtiens. Celle qu'on trouve dans les Ouvrages de * ſaint Juſtin Martyr eſt viſiblement ſuppoſée, long-temps avant Euſebe la veritable.

* L'Empereur n'écrivoit Senat qu'en Latin.

table Lettre d'Antonin ne ſubſiſtoit plus.

Ceux qui ont écrit que cette meſme Legion de Melitene fut appellée à cauſe de ce miracle la Legion fulminante; ſe ſont fort trompez. Cette Legion fulminante avoit été creée par Auguſte, & on luy avoit donné ce nom à cauſe de la foudre qu'elle portoit ſur ſes boucleurs.

* L'armée Romaine donna alors pour la ſeptiéme fois le titre d'*Imperator* à Antonin, qui contre ſa coûtume le receut, ſans attendre qu'il luy fût décerné par le Senat; d'Imperatrice Fauſtine fut auſſi honorée du titre de † *Mére des Armées.*

La nuit même d'une ſi heureuſe journée Antonin retira ſes troupes d'un lieu ſi deſavantageux, & ſe ſaiſit des meilleurs poſtes où il ſe fortifia. Il donna enſuite quelques jours à rafraîchir ſon armée, & aprés avoir eu par ſes coureurs des nouvelles ſeures de la marche & de la contenance des ennemis, il tint conſeil, & ſe mit à les pourſuivre. Il les trouva campez au delà d'une riviere, entre des Villages qui fermoient leur Camp. Ses troupes paſſerent la riviere malgré la reſiſtance des frondeurs & des gens de trait, & chargerent vivement les Barbares, qui aprés avoir ſoûtenu le premier effort & perdu leurs meilleurs hommes, lâcherent le pied. Les Ro-

* *An. de J. C.* 174. † *Mater Caſtrorum.*

.omains en firent un meurtre épouvanta-
le, la campagne étoit ſemée de morts, &
. plus grande peine qu'eut l'Empereur en
ette occaſion, fut d'arrêter la fureur du Sol-
at, qui en ſe vangeant ſe délaſſoit de tou-
s ſes fatigues. On fit un grand nombre de
iſonniers, & on amena à Antonin des Rois
iargez de chaînes avec leurs femmes & leurs
ifans.

Aprés cette victoire l'Empereur mena ſon
mée vers le fleuve Granua, qui ſepare les
uades d'avec les Sarmates Jazygiens, les
us belliqueux de tous les Barbares, & ſe
it en état de le paſſer. Aprés ce fleuve il y
avoit encore un autre, & les Sarmates oc-
ipoient le terrein qui étoit entre deux. La
egion fulminante fut commandée la premie-
; elle paſſa ſur un pont de batteaux, renverſa
s Sarmates qui s'oppoſoient à ſon paſſage, &
ii furent la pluſpart ou noyez ou tuez, &
anta ſes Etendarts ſur le bord du ſecond
uve. Cependant l'armée acheva de paſſer,
Antonin aprés avoir fait un ſacrifice mar-
ia l'enceinte de ſon Camp entre les deux ri-
eres, & fit travailler aux retranchemens.
es Barbares étonnez luy envoyerent des Am-
aſſadeurs, mais leurs propoſitions n'ayant
is été trouvées juſtes. Antonin fit ſonner la
iarge, & mena ſes troupes au combat. La

Le-

Legion Fulminante paſſa encore la premiere le ſecond fleuve en preſence de l'Empereur, & fondit avec tant d'impetuoſité ſur la Cavalerie des Jazygiens, qu'elle la mit en déroute. On fit le dégât dans toute la campagne, & l'on ramena un grand butin d'hommes & de bétail. Les habitans de tous les lieux circonvoiſins envoyerent faire des ſoumiſſions à Antonin & luy demander la paix. Il receut tous leurs ôtages, & ſur l'avis qu'on luy donna que les principaux du Païs tenoient Conſeil, ſelon la coûtume de ces Barbares, dans les lieux écartez, il s'avança, & fit tant de diligence qu'il les ſurprit avant qu'ils pûſſent être avertis de ſa marche. Ces Barbares étonnez d'une venuë ſi inopinée & plus remplis d'admiration que de frayeur, ſe jetterent à ſes pieds. L'Empereur les envoya dans ſon Camp, & avec ſes meilleures troupes alla attaquer leur armée, qui étoit campée entre un marais couvert de roſeaux & une foreſt. Le combat fut opiniâtre, & les Romains ſe porterent en cette occaſion avec tant de fureur, qu'aprés avoir rompu les Sarmates, en avoir tué beaucoup, fait un grand nombre de priſonniers, & mis en feu toute la campagne, ils alloient encore chercher avec des flambeaux ceux qui étoient cachez dans les bois.

is & dans les marais. Antonin fit en cette
caſion une choſe qui luy doit faire encore
jourd'huy plus d'honneur que ſa victoire, il
a luy-même dans le bois, & dans les roſeaux
ur ſauver ces miſerables qu'il exhortoit à ve-
éprouver ſa clemence, en ſe rendant à luy.
Tous ces avantages ne mettoient pas fin à la
erre, il falloit une victoire plus complete
ur la terminer. Mais il étoit difficile de la
nporter ſur ces Barbares, qui ne combat-
nt jamais avec toutes leurs forces, ſe reſer-
ient toûjours des reſſources contre l'Enne-
. Antonin qui ſe voyoit déja dans la mau-
iſe ſaiſon, n'oublioit rien pour venir
omptement à bout de ces peuples : c'eſt
urquoy ſans s'arrêter aux Députez qu'on
y envoyoit de toutes parts, plûtôt pour l'a-
uſer, que pour ſe rendre, il tâchoit de pene-
r juſques dans les lieux où ils avoient aſſem-
leurs plus grandes forces, & retiré tous
rs biens. Cette entrepriſe étoit d'autant
us hazardeuſe, qu'il y avoit une longue mar-
e à faire, beaucoup de lieux difficiles à tra-
rſer, que ſes troupes étoient continuelle-
nt harcelées par les Barbares, & qu'on n'o-
t marcher que fort lentement de peur de
nner dans quelque embuſcade & de s'enga-
r mal à propos en un Pays inconnu. Mais
fin toutes ces difficultez furent heureuſe-
ment

ment ſurmontées ; Antonin arriva dans le lieu où les Sarmates s'étoient fortifiez entre le Danube qui étoit gelé & un grand bois. Et aprés avoir délibré de la maniere dont on devoit les attaquer dans un poſte ſi avantageux, il mit ſes troupes en bataille. Les Barbares rangerent auſſi les leurs. La charge ſonnée, les Romains lancent leurs javelots & fondent ſur les Ennemis, qui les reçoivent avec beaucoup de courage. Le combat fut long & cruel, les Romains honteux de trouver tant de reſiſtance redoublent leurs efforts, & preſſent ſi vivement la Cavalerie des Sarmates, qu'elle tourne enfin le dos & ſe jette ſur le Danube. L'Infanterie de l'Empereur s'y jetta en même-temps. La mêlée recommença beaucoup plus âpre qu'auparavant ; les Ennemis eſperant que les Romains qui n'étoient pas ſi accoûtumez qu'eux à combattre ſur la glace, & qui avoient beaucoup de peine à ſe ſoûtenir, ne pourroient tenir ferme, ſe rallierent, & tomberent ſur eux de tous côtez. En effet l'Infanterie d'Antonin fut ébranlée dés le premier choc, & elle étoit perduë entierement, ſi les Soldats ne s'étoient ſervis de leurs boucliers d'une maniere fort nouvelle : ils les mirent ſur la glace pour y appuyer un pied. Raffermis par ce moyen ils firent tête à leurs ennemis ; & pre-

prenant le frein de leurs chevaux, & ſe jettant avec fureur ſur leurs boucliers, & ſur leurs lances, ils les ſerroient de ſi prés, qu'ils les renverſoient de cheval. Car ces Barbares étant armez à la legere, ne pouvoient reſiſter aux Romains qui étoient peſamment armez. De tout ce grand nombre de Sarmates il n'en échapa qu'une petite partie qui ſe retira dans les forts des retranchemens, ou qui ſe ſauva dans la forêt. L'empereur ſans s'amuſer à pourſuivre les fuyards, fit attaquer ces forts; ils furent emportez malgré la vigoureuſe reſiſtance des ennemis qui les défendirent comme leur dernier azyle.

Aprés cette victoire, Antonin mit ſes troupes en quartier d'hiver, & ſe retira à Syrmium qui étoit le lieu le plus commode, & le plus voiſin. Pendant le ſejour qu'il y fit, l écouta les plaintes que Demoſtratus, & Praxagoras luy porterent de la part des Atheniens contre * Herode, & celles qu'Herode ıy fit contre ces Envoyez. Ceux-cy accuoient Herode de violence & de tyrannie, & ır l'étroite liaiſon qu'il avoit euë avec Verus, s vouloient le faire paſſer pour complice de prétenduë conſpiration que ce Prince avoit ite d'empoiſonner Antonin. Et Herode accu-

* C'étoit ce celebre Rheteur qui avoit été Precepteur Marc Antonin & de Verus.

accuſoit Demoſtratus, & Praxagoras d'avoir ſoûlevé contre luy le peuple. Les ennemis d'Herode étoient ſecretement appuyez par les Quintiliens qui commandoient en Grece, qui avoient beaucoup de credit, & qui ne cherchoient qu'une occaſion de ſe vanger de ce qu'Herode en parlant des honneurs dont Antonin les avoit comblez, & en faiſant alluſion à leur païs, car ils étoient originaires de la Troäde, avoit dit : *Ce Jupiter d'Homere n'eſt pas ſupportable d'aimer tant les Troyens.* Ce mot nuiſit beaucoup plus à ſon Auteur, qu'à ceux contre leſquels il l'avoit dit. La protection des Quintiliens ne fut pas inutile à Demoſtratus, & à Praxagoras.

L'Empereur & l'Imperatrice leur donnerent pluſieurs fois audience, & les traiterent avec tant de diſtinction, qu'Herode s'en aperçut, & ne douta plus qu'Antonin ne favoriſât les Atheniens par complaiſance pour Fauſtine, & pour une de ſes filles qui s'intereſſoient pour eux. Un matin donc, la jalouſie d'un côté, & de l'autre, la vive douleur qu'il ſentit d'un accident qui venoit de luy arriver, la foudre ayant tué deux belles eſclaves qui le ſervoient, & qu'il appelloit ſes filles, le troublerent ſi fort, que plein de rage il alla chez l'Empereur, s'emporta extremement, & luy dit avec inſolence : *Voilà*

Voilà les beaux fruits que je tire du commerce de Verus que vous avez envoyé chez moy. Appellez-vous rendre justice que de me sacrifier la passion d'une femme & d'un enfant? Le Capitaine des Gardes se mit en état de l'arrêter, ou de le tuer, mais Antonin l'en empêcha; & sans changer de visage, ni donner moindre marque d'émotion, il se tourna vers les Atheniens, & leur dit: *Vous n'avez pas à plaider vôtre cause, quoy qu'Herode ne soit presentement d'humeur à vous entendre.* Demostratus parla avec tant de force, qu'il arracha des larmes à l'Empereur, qui tourna toute sa colere contre les affranchis d'Herode, qu'il trouva les plus coupables, & qu'il punit pourtant selon sa coûtume, avec beaucoup de moderation. Il remit entierement la peine au pere de ces deux filles qui avoient été tuées de la foudre, & il dit qu'il étoit assez puni par la douleur que cette perte luy devoit causer.

Ceux qui ont écrit qu'Herode fut relegué en Epire, ont pris sans doute pour un exil le sejour qu'une longue maladie l'obligea de faire à Oricum à son retour de la Pannonie. En effet comment accorder cet exil avec une lettre qu'Herode écrivit quelques ans aprés à l'Empereur, & ou il se plaint de ce qu'il ne luy faisoit plus l'honneur de luy écrire, & luy demande *qu'étoit devenu le*

tems où dans un même jour il recevoit juſqu'à trois Courriers de ſa part. Comment l'accorder encore avec la réponſe d'Antonin qui l'appelle *ſon ami*, & qui aprés avoir dit un mot de ſes quartiers d'hiver, donné quelques larmes à la mort de ſa femme qu'il venoit de perdre, & parlé de ſa mauvaiſe ſanté, ajoûte: *Je ſouhaite de tout mon cœur que vous vous portiez bien, que vous ne doutiez pas de la continuation de ma bienveillance, & que vous n'ayez point dans l'eſprit que je vous aye fait injuſtice en faiſant punir quelques coupables, que j'ay même traittez plus favorablement qu'ils ne meritoient. Je vous prie de n'en être pas faché; & ſi je vous ay offenſé en quelque autre choſe, ou donné le moindre chagrin, demandez m'en raiſon dans le Temple de la grande Minerve à Athenes aux myſteres des initiations: car dans le plus fort même de la guerre, le plus grand de tous mes ſouhaits a été d'y être initié. Dieu veuille que vous en faſſiez la ceremonie.* On n'écrit pas de cette maniere à un homme qu'on a banni.

Le Printemps ne fut pas plûtôt venu, qu'Antonin qui ne vouloit pas donner aux Barbares le tems d'aſſembler de nouvelles forces, ſe mit en campagne pour les prevenir. Il paſſa le Danube, & battit pluſieurs fois les ennemis, qui perdant enfin toute eſperance de pouvoir reſiſter à un Chef qui joignoit la dili-

ligence & la vigilance au courage & à la
geſſe, luy envoyerent offrir des ôtages, &
y demander la paix. Il n'étoit plus occupé
l'à répondre à leurs Envoyez, & à recevoir
uſieurs Roys qui venoit eux-mêmes luy
ndre hommage. Celuy des Sarmates luy ren-
t ſeul cent mille priſonniers qu'il avoit fait
r les Romains, & luy donna huit mille
mmes de ſes troupes dont on envoya la meil-
ire partie contre les Anglois. L'Empereur
poſoit à ces peuples des conditions plus ou
oins dures, ſelon qu'ils avoient plus ou
oins de pente à la revolte, & ils étoient tous
état de ſubir ce qu'il luy plairoit d'or-
nner, de ſorte que les Terres des Mar-
mans, des Quades, & des Sarmates al-
ent devenir Provinces de l'Empire, ſi la
uvelle de la revolte de * Caſſius, qui s'é-
t fait déclarer Empereur en Syrie, ne fût
ivée dans ce tems-là. Cette nouvelle
prit l'Empereur, & releva le courage des
rbares, qui ſe prevalent de cette occaſion,
toûjours plus jaloux de leur liberté que de
ur parole, obligerent Antonin à leur re-
ttre la plus grande partie des charges qu'il
ur avoit impoſées, & à faire de nouveaux
itez de paix, bien moins avantageux
ur luy, que ceux qu'ils avoient jurez; &
ſt ſans doute par cette raiſon que contre

* *An. de J. C.* 165.

ſa coûtume il ne ſpecifia pas les conditions de cette paix dans la lettre qu'il écrivit au Senat pour luy rendre compte de ſa conduite.

Le deſſein de s'emparer de l'Empire ne pouvoit jamais être fait par un homme plus capable que Caſſius de le faire reüſſir. Car il avoît pour cela toutes les qualitez neceſſaires. Les victoires qu'il avoit remportées en Armenie, en Arabie, & en Egypte luy avoient acquis l'eſtime & l'amour des Soldats. Il avoit de l'audace & de la fermeté; il étoit patient dans les travaux & diſſolu dans les plaiſirs, prodigue de ſon bien, & avide de celuy des autres; il ſçavoit ſelon les occaſions être doux & ſevere; impie & religieux; & en fortifiant par le travail un naturel plein de fineſſes & de ruſes, il avoit acquis une adreſſe merveilleuſe à cacher les vices qui étoient en luy, & à faire paroître les vertus qui n'y étoient pas. C'étoit luy qui avoit rétabli la diſcipline dans les troupes, & il y étoit ſi ſevere & ſi exact, qu'il ne pardonnoit pas la moindre faute, & qu'il s'appelloit luy-même un ſecond Marius.

Il faiſoit mourir ſans quartier les ſoldats qui avoient pris quelque choſe par force dans les lieux où ils étoient en garniſon. Pendant qu'il commandoit l'armée en Allemagne, quelques Compagnies auxiliaires ayant ſurpris ſur les bords du Danube un corps de

e trois mille Sarmates fort en desordre, attaquerent, & le taillerent en pieces: mais Cassius au lieu de recompenser les Capitaines de ces Compagnies, les fit mettre tous n croix, en disant qu'ils ne devoient pas ombattre sans ordre: car que sçavoient ils ce n'étoit point là des embûches des ennemis, & s'ils n'exposoient pas les armes Romaines à recevoir un tres-grand affront. Cette cruauté excita une furieuse sedition ans les troupes. Cassius qui entendit le ruit des Soldats mutinez, sorti nud du lieu où s'exerçoit; & s'adressant aux plus hardis, eur dit d'un ton ferme, & avec un visage menaçant: *Tuez vôtre General, si vous l'osez, & à la licence ajoûtez le crime.* Cette hardiesse intimida les Soldats, qui ne craignent que quand ils ne sont pas craints, & fit perre courage aux ennemis, qui jugeant qu'une armée où l'on observoit une discipline si xacte & si rigoureuse, qu'on punissoit même les Vainqueurs, étoit invincible, ne cherherent plus qu'à faire la paix. Cassius fut encore le premier qui fit couper les mains ou les arets aux deserteurs, & qui défendit aux soldats de porter d'autres provisions que du lard, lu biscuit & du vinaigre. Il faisoit luy-même outes les semaines la revuë de ses soldats, visitoit leurs armes, & leurs habits, & leur faioit faire l'exercice: car il disoit *que c'étoit une*

honte de faire exercer des Athletes & des Gladiateurs, & de ne pas faire exercer des Soldats qui trouvent le travail bien plus ſupportable quand ils y ſont accoûtumez. Il leur défendoit ſur toutes choſes les ſuperfluitez & les délices ; & quand il en ſurprenoit quelqu'un en faute, il le faiſoit camper tout un hyver. Cette ſeverité pour la diſcipline avoit obligé Antonin de luy donner les legions qui s'étoient corrompuës en Syrie pendant le voyage de Verus. Voicy une Lettre que l'Empereur écrivit ſur cela à un de ſes Lieutenants.

*J'ay donné à Caſſius les Légions que les débauches de la Syrie, & de Daphné avoient entierement corrompuës, & que Ceſonius Vetilianus avoit trouvé comme noyées dans les bains chauds. Je croy que vous approuverez ma conduite, ſur tout connoiſſant vous-même Caſſius pour un homme de la ſeverité & de la diſcipline des anciens Caſſius. Car ce n'eſt que par là que les Soldats peuvent être gouvernez. Vous ſçavez ce Vers ſi celebre d'un bon * Poëte :* La diſcipline ancienne, & l'ancienne ſeverité ſont les ſeuls ſoûtiens de l'Empire. *Faites ſeulement que les convois ne manquent pas à mon armée ; & ſi je connois bien Caſſius, je vous réponds qu'ils ne ſeront pas perdus.*

La réponſe que ce Lieutenant fit à l'Empereur ſert encore à faire connoître les mœurs, &

* Ennius ;

& la reputation de Caſſius : la voicy.

Vous avez très bien fait de donner les Legions de Syrie à Caſſius : car rien n'eſt plus neceſſaire à des Soldats corrompus par les delices des Grecs, qu'un General un peu ſevere, il leur aura bien-tôt retranché leurs bains chauds, & arraché les eſſences & les fleurs dont ils ſe parfument. Les vivres pour l'armée ſont prêts, rien ne manque ſous un bon Capitaine : car on ne demande & on ne dépenſe que peu.

Ce Caſſius avec ſes mœurs ſeveres étoit pourtant Syrien, fils de cet Heliodore, qui à cauſe de ſa grande habileté dans la Rhetorique étoit parvenu à être Secretaire d'Adrien, & avoit été en ſuite Gouverneur d'Egypte.

Mais la fortune qui ne ſçauroit changer la naiſſance des hommes, leur donne d'ordinaire l'envie de la deguiſer. Caſſius ne ſe vit pas plûtôt dans quelque élevation, qu'il s'aviſa de ſe faire deſcendre de cet ancien Caſſius qui conjura contre Ceſar : car la conformité des noms fait ſouvent plus des deux tiers de la preuve. Aprés avoir fondé ſa genealogie ſur cette conformité, il voulut l'établir, & la confirmer, en imitant celuy dont il ſe diſoit deſcendu : comme luy il avoit une haine ſecrete contre le nom d'Empereur, & diſoit *qu'il n'y avoit rien de plus-inſuportable que ce nom qui ne pouvoit jamais être éteint : car celuy qui l'éteignoit le faiſoit toûjours re-*

vivre; & il ſe piquoit comme luy, de vouloir rétablir l'ancienne Republique: *Que les Dieux favoriſent ſeulement le bon parti*, diſoit il d'ordinaire, *les Caſſius rendront encore à la République toute ſon autorité.* Cette haine fortifiée par une ambition demeſurée, & flatée par quelques predictions de Devins, qui ne manquent jamais dans ces rencontres, avoit penſé éclater dés le tems même d'Antonin le Pieux; Caſſius, quoy qu'alors fort jeune, avoit conſpiré contre luy: mais Heliodore, homme plein de ſageſſe, & de gravité, étoufa cette conſpiration dés ſa naiſſance, eſperant que ſon fils deviendroit plus ſage, & ſe corrigeroit avec le tems; Caſſius pendant la vie de ſon pere fit ſemblant d'avoir profité de ſes avis, mais cette contrainte ne fit qu'irriter ſa paſſion qui devint enfin ſi forte, qu'il ne pouvoit preſque plus la cacher. L'Empereur Verus fut le premier qui s'en aperçut dans ſon voyage de Syrie, & ravi d'avoir trouvé cette occaſion de perdre un homme, qui par ſes grands exploits avoit excité ſa jalouſie; il en écrivit en ces termes à Antonin.

Caſſius aſpire à la Royauté, comme cela m'a paru, & comme cela avoit déja paru ſous le regne de mon Ayeul vôtre pere. Je vous prie donc de le faire obſerver, tout ce que nous faiſons luy déplaît, & il amaſſe de grandes richeſſes: il ſe moque ouvertement de l'amour que nous

avons

vons pour l'étude, & nous apelle, vous, une vieille hiloſophie ridée, & moy, un petit débauché. oyez donc ce que vous avez à faire, je n'ay aucune haine contre luy : mais prenez bien garde que ous & vos enfans ne vous trouviez mal un jour avoir ſouffert dans vos armées un homme que s Soldats écoutent volontiers, & qu'ils voyent vec plaiſir.

Antonin imputa ce ſoubçon à la jalouſie e Verus, ou à quelque haine particuliere, : luy répondit.

J'ai lû vôtre Lettre qui eſt plus digne d'un omme ſoubçonneux & timide que d'un Empeeur, & qui fait tort à nôtre regne : ſi les Dieux nt reſolu de donner l'Empire à Caſſius, il n'eſt as en nôtre pouvoir de l'empêcher ; vous ſçavez mot de vôtre ayeul Adrien : Perſonne n'a mais tué ſon ſucceſſeur ; *& ſi c'eſt contre l'orre des Dieux qu'il aſpire à la Royauté, il ſe perra luy-même, ſans que nous devenions cruels. joûtez à cela, qu'il n'eſt pas aiſé de faire le rocez à un homme que perſonne n'accuſe, & qui, omme vous dites, eſt ſi aimé des Soldats. D'ailurs dans les crimes de leze-Majeſté, le Public roit preſque toûjours, qu'on fait injuſtice à ceuxnêmes qui en ſont viſiblement convaincus. Avecous oublié ce qu'Adrien diſoit ſur cela :* Il n'y rien de plus malheureux que la condition les Princes : on ne croit jamais qu'on ait conſpiré contre eux, que quand on les voit aſſaſſinez. *Domitien eſt le premier qui a dit ce*

beau mot, mais j'ai mieux aimé vous le citer d'Adrien, parce que les mots des Tyrans n'ont pas tant de poids & d'autorité que ceux des bons Princes. Que Caſſius ait donc ſes mœurs & ſes manieres, ſur tout puiſqu'il eſt grand Capitaine, ſevere, vaillant & neceſſaire à l'Etat. Car pour ce que vous inſinuez dans vôtre Lettre, que ſa mort peut ſeule mettre mes enfans en ſureté, que mes enfans periſſent, ſi Caſſius merite plus qu'eux d'être aimé, & s'il eſt plus expedient pour la Republique que Caſſius vive que les enfans d'Antonin.

L'évenement ſeul fit connoître à l'Empereur que Verus avoit bien jugé des deſſeins de Caſſius, & qu'il l'avoit mieux connu que luy : mais il eſt ordinaire à la vertu de juger toûjours favorablement des autres.

L'amour que les Peuples ayoient pour Antonin rendoit bien difficile l'execution des deſſeins de Caſſius ; & quelque appuyé qu'il fût des peuples d'Egypte & de Syrie, il n'en ſeroit jamais venu à bout, s'il ne s'étoit ſervi de la fauſſe nouvelle qui courut de la mort d'Antonin. On a prétendu même qu'il avoit ſuppoſé cette nouvelle, & que Fauſtine voyant ſon mary vieux & caſſé par les maladies, & par les fatigues, & ſon fils Commode trop jeune pour lui ſucceder, & craignant elle même de tomber du Trône, étoit d'intelligence avec luy, & par un trait de politique fort extraordinaire, avoit

avoit reveillé ſon ambition en luy offrant ſon lit avec l'Empire qu'elle prétendoit conſerver par ce moyen à ſes enfans. Mais il n'y a pas d'apparence que Fauſtine eût pris de ſi fauſſes meſures, & il ne faut que le caractere ſeul de Caſſius pour la juſtifier. Quoy qu'il en ſoit il publia la nouvelle de cette mort avec toutes les marques d'une affliction tres-ſincere, & il y ajoûta que l'armée de Pannonie ayant trouvé Commode trop jeune pour être Empereur, l'avoit nommé en ſa place. Il n'en fallut pas davantage pour ſe faire confirmer ce titre; & aprés avoir diſpoſé des principales Charges de l'armée qu'il donna à ſes amis, il ſongea à s'aſſurer de tout ce qui pouvoit luy faire tête, & ſoûmit en peu de tems tout le Pays depuis la Syrie juſqu'au mont Taurus. En même tems il écrivit à ſon fils qui étoit * Gouverneur d'Alexandrie cette Lettre qui étoit comme une eſpece de manifeſte: *Il n'y a rien de plus miſerable qu'un Etat qui nourrit dans ſon ſein ces ſortes de gens, que toutes les richeſſes du monde ne pourroient aſſouvir. Marc Antonin eſt aſſurement un tresbon homme, mais pour un vain titre de clemence il ſouffre ceux dont il n'approuve pas luy-même la vie. Où eſt ce Caſſius dont nous portons inutilement le nom? Où eſt Caton le Cenſeur? Où eſt la diſcipline de nos*

* Ou à ſon gendre Druncianus.

Ancêtres? Elle eſt morte avec ces grands hommes; & aujourd'huy on ne la cherche même plus. Antonin s'amuſe à philoſopher; il recherche quelle eſt la nature des elemens, & celle de l'ame, il parle tout le jour de ce qui eſt honnête & juſte, & n'a aucun ſoin de la Republique. Vous voyez donc que pour luy faire reprendre ſon ancienne forme, il faut neceſſairement emploier le fer & le feu: Quoy je ſouffrirois ces Gouverneurs de Province, s'il faut appeller Gouverneurs & Proconſuls des gens qui croyent que le Senat & Antonin ne leur ont donné les Provinces qu'afin qu'ils s'y enrichiſſent, & qu'ils y vivent dans les plaiſirs. Vous avez ouy dire que le Capitaine des Gardes de nôtre Philoſophe n'étoit qu'un miſerable la veille de ſon élevation à cette dignité, & que tout d'un coup il eſt devenu fort riche. D'où penſez-vous que viennent ces richeſſes ſi ce n'eſt des entrailles de la republique, & des biens des particuliers? Mais à la bonne heure qu'ils ſoient ſi opulents, le Treſor public s'enrichira de leurs depouilles. Que les Dieux favoriſent ſeulement le bon parti, les Caſſius rendront encore à la Republique toute ſon autorité.

Martius Verus Lieutenant General qui, comme je l'ay déja dit, avoit eu beaucoup de part aux Victoires que Caſſius avoit remportées en Armenie, & qui commandoit alors en Cappadoce, dépêcha des Couriers à Antonin. Ce Prince craignant que Caſſius ne trouvât moyen de ſe ſaiſir de Commode, ou de s'en dé-

faire, écrivit d'abord ſecretement à Rome pour le faire venir, & tâchoit cependant de cacher cette nouvelle à ſes troupes : mais dés qu'il ſçût qu'elle étoit divulguée, que le camp en étoit émû, & que les Soldats faiſoient des aſſemblées, il les fit appeller, & leur parla en ces termes. *Mes Compagnons, je ne viens icy ni pour me fâcher ni pour me plaindre : car que ſert-il de ſe fâcher, contre la Providence qui diſpoſe de tout comme il luy plait ? Peut-être que les plaintes pourroient être plus permiſes quand on ſouffre injuſtement comme je fais. En effet n'eſt-il pas bien fâcheux d'être inceſſamment jetté comme par des tempêtes, dans de nouvelles guerres ? Et bien horrible de ſe voir engagé à une guerre civile ? Mais n'eſt-il pas encore & plus fâcheux, & plus horrible de voir qu'il n'y a plus de fidelité parmi les hommes, & qu'un de ceux que je croyois le plus dans mes interêts c'eſt ſoûlevé contre moy ſans que je luy aye jamais fait la moindre injuſtice, & que j'aye manqué en quoy que ce ſoit à ſon égard ? Où eſt deſormais la vertu qui pourra être en ſureté ? où eſt l'amitié qu'on trouvera fidelle ? La bonne foy n'eſt elle pas morte, & que peut-on eſperer des hommes aprés cela ? Si ce danger ne regardoit que moy-ſeul, je ne m'en mettrois pas fort en peine, car je ne ſuis pas immortel ; mais comme c'eſt une revolte publique, nous ſommes tous menacez également. Je voudrois bien que*

Caſſius voulût venir icy, & que nous vuidaſſions tous nos differends devant vous, ou devant le Senat dans les formes ordinaires de la juſtice. Car ſans combat de tout mon cœur je luy cederois l'Empire, ſi on jugeoit que ce fût une choſe utile à l'Etat. Ce n'eſt que pour l'Etat que je ſupporte tant de travaux depuis ſi long-tems, & que je m'expoſe à tant de fatigues. Ce n'eſt que pour luy que je vis depuis ſi long-tems éloigné d'Italie, vieux & infirme comme je ſuis, & que je ne prends ni un ſeul repas ſans chagrin, ni un ſeul moment de ſommeil tranquille. Mais Caſſius ne conſentiroit jamais à cette propoſition: car comment ſe fieroit-il à moy aprés ſa noire perfidie? Cependant mes Compagnons, prenez courage, les Ciliciens, les Syriens, les Egyptiens, & les Juifs n'ont jamais été, & ne ſeront jamais ſi vaillants que vous, quand ils ſeroient autant au deſſus de vous en nombre, qu'ils ſont preſentement au deſſous; Caſſius luy-même, tout grand Capitaine qu'il eſt, & aprés toutes les grandes actions qu'il a faites, ne doit être compté pour rien: car que peut faire un aigle qui ne mene au combat, que des colombes, & un lion qui ne mene que des biches? D'ailleurs ce n'eſt pas Caſſius qui a vaincu les Arabes & les Parthes, c'eſt vous. Et quelque reputation qu'il ait acquiſe dans cette guerre, n'avez-vous pas Martius Verus qui ne luy cede en rien, & qui a

autant

autant ou plus contribué que luy à toutes nos victoires? Mais à l'heure qu'il eſt Caſſius a peut-être appris que je ſuis en vie, & s'eſt repenti de ſa temerité: car s'il ne m'avoit crû mort, il n'auroit jamais fait cette entrepriſe. Et quand il y perſiſteroit encore, des qu'il apprendra que nous marchons contre luy, la crainte & la honte lui feront également tomber les armes des mains. La ſeule choſe que j'appreheende mes compagnons, c'eſt que Caſſius n'ayant pas le front de ſoûtenir nôtre preſence, & de paroître à nos yeux, ne ſe tue luy-même, ou que quelqu'un ſçachant que nous allons le combattre, ne nous rende ce méchant office, & ne me raviſſe le prix le plus glorieux que je puiſſe attendre de ma victoire. Quel eſt donc ce prix? De pardonner à un ennemi; de témoigner de l'amitié à un homme qui a violé tous les droits de l'amitié, & de demeurer fidele à un perfide. Cela vous paroitra peut-être incroyable, mais vous ne devez pas laiſſer d'en être perſuadez: car enfin tout ce qu'il y a de bien n'a pas entierement quitté la terre, & il nous reſte encore quelques traces de l'ancienne vertu. Si les Dieux me font la grace de mettre une heureuſe fin à ces deſordres, j'aurai la ſatisfaction de vous faire voir ce qui vous paroît preſentement impoſſible, & je tirerai au moins ce bien de ce grand mal, c'eſt que je convaincrai les hommes de cette importante verité, qu'on peut faire un bon uſage, même des guerres civiles.

Il écrivit la même choſe au Senat, qui déclara Caſſius ennemi public, & confiſqua tous ſes biens au profit de la Ville, l'Empereur n'ayant pas voulu que ce fût au ſien. * Commode arriva cependant à l'armée; Antonin luy donna d'abord la puiſſance du Tribunat, & aprés avoir tout diſpoſé pour la marche des troupes, il alla en Italie pour prendre l'Imperatrice, & ſes autres enfans, qu'il vouloit mener à ce voyage. Etant arrivé au mont d'Albe, il écrivit ce billet à Fauſtine.

Verus m'écrivoit la verité, quand il me donnoit avis que Caſſius vouloit uſurper l'Empire. Je croy que vous avez oüi parler de ce que les Devins luy ont predit. Venez donc au mont d'Albe où je vous attens, afin que ſous le bon plaiſir des Dieux nous parlions de nos affaires, & ne craignez rien.

Fauſtine luy fit cette réponſe: *J'irai demain au Mont d'Albe, comme vous me l'ordonnez: cependant je vous exhorte, ſi vous aimez vos enfans, à exterminer tous ces rebelles; c'eſt une méchante coûtume à laiſſer prendre aux Capitaines & aux Soldats, qui vous oppriment enfin immanquablement, ſi vous ne les prevenez.*

Fauſtine n'ayant pû partir pour aller au Mont d'Albe, Antonin luy écrivit de ſe rendre à Formies où il devoit s'embarquer, mais la maladie de leur fille aînée l'ayant retenuë à Rome: elle lui écrivit cette Lettre.

Dans

* *An. de J. C.* 175.

Dans la revolte de Celſus l'Imperatrice Fauſtine ma mere exhortoit Antonin nôtre pere à avoir, premierement de la pieté pour les ſiens, & enſuite pour les étrangers : car un Empereur ne peut pas ſe dire pieux, quand il n'a pas ſoin de ſa femme, & de ſes enfans. Vous voyez l'age & l'état de nôtre fils Commode, nôtre Gendre Pompejanus eſt vieux & étranger. Voyez donc ce que vous avez à faire de Caſſius, & de ſes complices. N'épargnez point des traitres qui ne vous ont point épargné & qui n'auroient épargné ni moi, ni nos enfans, s'ils étoient venu à bout de leur entrepriſe. Je vous ſuivrai inceſſamment. La maladie de Fadille m'a empêché d'aller à Formies, mais ſi je ne puis vous y aller trouver, j'eſpere de vous joindre à Capouë ; le bon air de cette ville nous remettra moy & mes enfans. Je vous prie d'envoyer à Formies vôtre Medecin Soteridas : car je n'ay aucune confiance en Soſitheus qui ne ſçait pas traiter un enfant.

Calphurnius m'a rendu toutes vos lettres bien cachetées : j'y ferai réponſe, ſi mon départ eſt retardé, & je vous enverrai nôtre fidele Cœcilius, qui aura ordre de vous apprendre de bouche tout ce que la femme de Caſſius, ſes enfans, & ſon gendre diſent de vous, & que je ne puis écrire.

Caſſius qui étoit trop habile pour ne pas ſçavoir que les grands crimes veulent être executez promptement, travailloit, à attirer la Grece dans ſon partir pour s'ouvrir plus ſurement

ment

ment le chemin d'Italie. Prevoyant donc que le credit, & l'eloquence d'Herode luy ſeroient utiles à ce deſſein, il n'oublioit rien pour le gagner, & pour reveiller dans ſon eſprit tout le reſſentiment qu'il croyoit, qu'il avoit eu contre Antonin. Mais Herode ſans écouter ſes propoſitions, & ſans achever de lire ſes lettres, luy fit cette réponſe & la ſeule qu'il meritoit.

* Herode à Caſſius: *Tu es fou.* Caſſius ne fut pas plus heureux ailleurs, il ne pût ébranler aucune ville conſiderable, ni attirer à ſon parti que des hommes perdus de debtes, & de vices. Ce mauvais ſuccez commença à le décrediter parmi ſes Soldats, & enfin aprés avoir plûtoſt ſongé qu'il étoit Empereur, que l'avoir été effectivement, il fut tué trois mois & ſix jours aprés ſa revolte. On porta ſa tête à l'Empereur, & elle luy fut preſentée dans le tems qu'il paſſoit à Formies, comme on peut le voir par la réponſe qu'il fit à la lettre que Fauſtine luy avoit écrite aprés qu'elle eût reçu la nouvelle de la mort de Caſſius. *On ne peut témoigner, ma chere Fauſtine, plus de tendreſſe & de pieté que vous en faites paroître pour moy, & pour nos enfans. J'ai lû & relû à Formies la lettre par laquelle vous m'exhortez à punir les complices de Caſſius. Mais pour moy j'ay reſolu de pardonner à ſes enfans,*

* Cette réponſe étoit en un ſeul mot μαίνῃ.

*enfans, à ſa femme, & à ſon gendre; & je vais écrire au Senat, afin que leur proſcription ne ſoit pas trop dure, ni leur punition trop ſevere. Car il n'y a rien qui rende ſi recommandable un Empereur Romain, que la clemence. C'eſt elle qui a élevé Ceſar & Auguſte au rang des Dieux, & qui a fait meriter le nom de Pieux à nôtre pere. Enfin ſi cette guerre avoit pû ſe terminer ſelon mes ſouhaits, Caſſius même n'auroit pas été tué. Soyez donc en repos. * Les Dieux prennent ſoin de moy, & ma pieté leur eſt agreable. J'ai nommé nôtre gendre Pompejanus Conſul pour l'année prochaine.*

Cette clemence étoit admirée des uns, & condamnée des autres. Un de ces derniers ayant pris la liberté de demander à Antonin ce qu'il penſoit qu'eût fait Caſſius s'il eût vaincu, il luy fit cette réponſe: *Nous n'avons pas ſi mal ſervi les Dieux, & nous n'avons pas vécu de maniere, que nous ayons dû craindre que Caſſius nous vainquit.*

Il compta enſuite les Princes qui avoient été chaſſez ou défaits par des rebelles, ou tuez par leurs ſujets, & montra qu'ils s'étoient attiré leur malheur par leurs cruautez, ou par leure mauvaiſe conduite. *En effet,* dit-il, *Neron, & Caligula ont été les ſeuls Auteurs de leur infortune; Othon & Vitellius n'ont pas eu le courage de regner; & Galba s'eſt perdu par ſon avarice. Il ajoûta, qu'on ne*

* C'eſt un vers d'Horace.

trouve-

trouveroit preſque pas de bon Prince qui eût eu un pareil ſort, & cita pour exemples *Auguſte*, *Trajan*, *Adrien*, *& Antonin le Pieux*, qui avoient triomphé de leurs ennemis domeſtiques, dont la plûpart avoient été tuez contre les ordres du vainqueur, ou à ſon inſçu. Il ſeroit à ſouhaiter que cette maxime fut vraye: mais on n'a que trop éprouvé dans les ſiecles ſuivans, qu'elle ne l'eſt pas toûjours. Antonin écrivit enſuite au Senat, & voicy ce qui nous reſte de ſa lettre; *En faveur donc de ma victoire, vous avez donné à mon gendre Pompejanus vôtre agrément pour le Conſulat. Il y a déja long-temps que ſon âge auroit dû être honoré de cette dignité, s'il ne s'étoit preſenté des hommes d'un tres grand merite, envers leſquels il étoit juſte que la Republique s'aquitât de ce qu'elle leur devoit. Pour ce qui regarde la revolte de Caſſius, je vous prie, & je vous conjure de vous départir de vôtre ſeverité ordinaire, & de ne pas faire ce tort à ma pieté, & à ma clemence, ou plûtôt à la vôtre, de condamner perſonne à la mort. Qu'aucun Senateur ne ſoit puni, qu'on ne verſe le ſang d'aucun homme noble: Rappellez les exilez, & que les proſcripts joüiſſent de leurs biens. Plût à Dieu pouvoir auſſi retirer du tombeau ceux qui ſont morts? Car je n'approuve nullement la vangeance qu'un Empereur prend de ſes injures particulieres: elle paroît toûjours trop grande, quelque juſte qu'elle ſoit. C'eſt pourquoi vous pardonnerez aux*

enfans

enfans de Caſſius, à ſa femme, & à ſon gendre. Mais, que dis-je, vous pardonnerez? Eh, ils n'ont rien fait: qu'ils vivent donc en repos, & qu'ils ſentent qu'ils vivent ſous le regne de Marc Antonin. Qu'on leur rende le bien de leur famille, qu'ils ayant leur or, leur argent & leurs meubles, qu'ils ſoient riches ſans crainte, & dans un entiere liberté; & que par tout où ils iront, ils y portent des marques de ma pieté, & de la vôtre. Ce n'eſt pas une grande clemence que de pardonner aux enfans, & aux femmes des proſcripts, je vous prie de faire davantage pour l'amour de moy; delivrez de la mort, de la proſcription, de la crainte, de la haine, de l'infamie; en un mot mettez à couvert de toutes ſortes d'injures tous les complices qui ſont du Corps des Senateurs, & des Chevaliers, & donnez cela à mon regne afin que dans le crime de leze-Majeſté on approuve, ou du moins que l'on excuſe la mort de ceux qui ont été tuez dans le deſordre de la guerre.

La lecture de cette lettre fut ſuivie de mille acclamations, & de mille benedictions. Cependant l'Empereur aprés avoir fait enterrer la tête de Caſſius, & témoigné la douleur qu'il avoit de ſa mort, continua ſon voyage pour achever d'appaiſer cette revolte, & de faire rentrer dans leur devoir les peuples, & l'armée d'Orient. Il commença par l'Egypte, & pardonna à toutes les Villes qui avoient pris le parti de Caſſius, il laiſſa même

me à Alexandrie une de ſes filles pour gage de ſon amitié.

En arrivant à Peluſium il trouva qu'on y celebroit à l'honneur de Serapis des fêtes où l'on accouroit de tous les côtez de l'Egypte, & qui donnoient lieu à mille débauches, & à mille excez; ſans craindre donc le murmure des peuples qui ne ſouffrent pas volontiers qu'on touche à leur Religion, il abolit ces fêtes, & ordonna que les ſacrifices du Dieu ſeroient faits en particulier par les Prêtres, ſans que le peuple y pût aſſiſter. Par tout où il paſſoit, il alloit dans les Temples, dans les écoles, & dans tous les lieux publics, & inſtruiſoit les peuples, en s'entretenant familierement avec eux, & en leur expliquant les plus grandes difficultez de la Philoſophie, de ſorte qu'il laiſſa par tout des marques de ſa ſageſſe.

La premiere choſe qu'il fit en Syrie, ce fut de brûler toutes les lettres qui avoient été trouvées dans le cabinet de Caſſius, afin de n'être pas forcé malgré luy de haïr quelqu'un. D'autres pretendent que Martius Verus, que l'Empereur avoit envoyé devant luy en Syrie, dont il luy avoit donné le Gouvernement pour le recompenſer de ſa fidelité, les avoit déja brûlées de ſa propre autorité, diſant que cela ſeroit agreable à l'Empereur; mais que s'il avoit

avoit le malheur de luy déplaire, il ne ſeroit pas fâché de mourir pour ſauver la vie à tant de gens. Cet exemple de l'amour du prochain eſt bien rare dans un Payen, mais je ne ſçai s'il n'eſt pas auſſi rare dans un Courtiſan.

Sur la fin de cette année, Antonin fut proclamé *Imperator* pour la huitiéme fois, car les medailles joignent ce VIII. titre avec la XXIX. année de ſa puiſſance Tribunitienne.

Fauſtine mourut dans ce voyage au pied du mont Taurus, Antonin fut ſenſiblement touché de ſa mort; & le Senat croyant qu'elle l'auroit aigri contre les complices de la revolte, & qu'il ne pouvoit recevoir de plus grande conſolation que de les voir immoler à ſa douleur, augmenta ſa ſeverité par complaiſance, & par flaterie, vices qui ſouvent ne regnent pas moins dans les compagnies les plus illuſtres, que dans le cœur des particuliers. Mais l'Empereur averti de cette diſpoſition du Senat, luy écrivit une ſeconde fois pour l'aſſûrer que cette ſeverité ne feroit qu'irriter ſa douleur, il les pria de ne faire mourir perſonne, & finit ſa lettre par ces paroles: *Si je ne puis obtenir de vous la vie de tous les complices, vous me ferez ſouhaiter la mort.*

Afin qu'il n'arrivât plus de ſemblables revol-

* *An. de J. C. 176.*

voltes, il ordonna qu'à l'avenir perſonne ne commanderoit dans la Province où il ſeroit né.

De tous les enfans de Caſſius, l'aîné appellé Mecianus Gouverneur d'Alexandrie fut tué dans ſon gouvernement le même jour que ſon pere le fut en Syrie. Heliodore fut ſeul envoyé dans une Iſle, les autres furent ſimplement bannis, & on leur laiſſa leur bien. Sa fille Alexandra & ſon mari Druncianus eurent la liberté de ſe retirer où ils voudroient, ou de demeurer à Rome. Antonin leur conſerva tous leurs privileges, & eut toûjours tant d'égards pour eux que dans un grand procez qu'ils eurent devant le Senat, il défendit à leurs parties de leur reprocher ni directement, ni indirectement les malheurs de leur famille, & qu'il en fit condamner à l'amande pour y avoir manqué.

Cependant le Senat qui vid, qu'il ne pouvoit faire ſa cour au Prince par ſes cruautez; tâcha de la faire en inventant de nouveaux honneurs pour Fauſtine. Il ne ſe contenta pas de luy élever un temple: il luy fit faire une ſtatuë d'or, & ordonna que toutes les fois que l'Empereur iroit au theatre, on placeroit cette ſtatuë dans le lieu d'où l'Imperatrice avoit accoûtumé de voir les jeux, & que les principales Dames Romaines ſeroient autour de ſon ſiege. Mais voici une

eſpece

eſpece de flaterie bien plus nouvelle, il décerna à Antonin & à Fauſtine des ſtatuës d'argent, les fit placer dans le Temple de Venus, & leur érigea un autel, où il ordonna que toutes les filles de Rome iroient faire des ſacrifices le jour de leurs nôces avec leurs fiancez.

Antonin remercia le Senat de tous ces honneurs, & de ſon côté, à l'exemple d'Antonin le Pieux, il fonda une ſocieté de filles, qu'il fit élever à ſes dépens, & qu'il appella Fauſtinienes, & bâtit un Temple à ſa femme dans le Bourg où elle étoit morte. Ce Temple eut en ſuite un ſort digne de la Divinité qui y préſidoit: car il fut conſacré à l'Empereur Heliogabale qui étoit le veritable Dieu de l'impurité.

Aprés avoir rétabli de calme dans l'Orient, Antonin reprit le chemin de Rome. Il fit quelque ſejour à Smyrne; & comme tout le monde l'étoit allé ſalüer, il ſe ſouvint un ſoir qu'il n'avoit pas vû Ariſtide, & craignit de l'avoir negligé: car c'étoit une de ſes principales maximes de diſtinguer, & d'honorer toûjours la vertu, & de traiter chacun ſelon ſon merite. Il témoigna ſon inquietude à ſes Courtiſans, & ſur tout aux Quintiliens, qui étoient Gouverneurs de la Grece. Ils l'aſſûrerent qu'Ariſtide n'étoit

pas venu, car ils n'auroient pas manqué de le démêler dans la foule; & de le luy presenter. En effet ils le luy amenerent le lendemain. Dès qu'Antonin le vid, *Aristide*, luy dit-il, *d'où vient que vous avez tant tardé à nous venir voir? Je travaillois*, répondit Aristide, *& vous sçavez mieux que personne, que quand on travaille, l'esprit ne peut souffrir que rien vienne interrompre sa meditation.* L'Empereur charmé de ce caractere simple, & naturel, luy dit: *Quand vous entendrons-nous donc? Vous n'avez*, repliqua Aristide avec la même liberté, *qu'à me donner aujourd'huy un sujet, & vous m'entendrez demain: car nous ne sommes pas de ceux qui hazardent leurs discours, mais de ceux qui les travaillent: je vous demande seulement la permission de faire entrer tous mes amis. Je le veux*, dit l'Empereur. *Mais à condition*, ajoûta Aristide, *qu'ils battront des mains tant qu'il leur plaira, qu'ils applaudiront, & qu'ils crieront comme si vous n'étiez pas present. Oh pour cela*, repartit l'Empereur en souriant, *c'est ce qui dépendra de vous, vous en serez le maître.* Aristide prononça le lendemain l'éloge de la ville de Smyrne avec beaucoup de succés, nous avons encore cette Oraison parmi ses ouvrages.

De Smyrne l'Empereur alla à Athenes, où il

il fut initié ſelon ſes ſouhaits aux grands myſteres de Ceres, qui étoit la plus ſolennelle, & la plus religieuſe de toutes les devotions des Payens. Car pour y être admis, il falloit avoir toûjours mené une vie tres innocente; & n'avoir pas le moindre crime à ſe reprocher. C'étoit même la coûtume de s'y preparer par un examen general qu'on faiſoit devant un Prêtre commis pour juger de l'état de ceux qui ſe preſentoient.

Il fit beaucoup d'honneurs aux Atheniens, & établit dans leur ville des Profeſſeurs de toutes ſortes de Sciences avec de gros appointemens; leur fit à tous des preſens magnifiques, & leur accorda beaucoup de privileges, & d'immunités. En repaſſant la mer, il eſſuya une horrible tempeſte où il penſa perir. Dés qu'il fut à Brindes, il quitta l'habit de guerre, & le fit quitter à tous ſes ſoldats qui ſous ſon regne ne furent jamais vûs qu'en robe dans l'Italie.

* Il fut reçu à Rome avec toutes les marques de joye. Et d'abord, parce qu'il avoit été prés de huit ans abſent, il diſtribua à tout le peuple huit pieces d'or par tête; leur remit tout ce qu'ils devoient au Treſor public & particulier depuis ſoixante ans, fit brûler au milieu de la place tous leurs billets, donna à ſon fils Commode la robe virile, le fit

* *An. de J. C.* 177.

Prince de la jeuneſſe, l'aſſocia à l'Empire, triompha avec luy, le nomma Conſul pour l'année ſuivante, & pour honorer ſon Conſulat ſuivit à pied ſon char aux jeux du Cirque. Il ſe retira en ſuite pour quelque tems à Lavinium entre les bras de la Philoſophie, qu'il appelloit *ſa mere*, en l'oppoſant à la Cour qu'il nommoit *ſa maratre*. Il avoit toûjours dans la bouche ce mot de Platon : *que les peuples ſeroient heureux, ſi les Philoſophes étoient Rois, ou ſi les Rois étoient Philoſophes*. Cependant comme il ſçavoit bien qu'un peuple victorieux & paiſible, ne peut ſe paſſer de ſpectacles, & que la prudence veut même qu'on l'amuſe par des jeux innocens, pour le délaſſer de ſon travail ; & pour l'empêcher de penſer à des nouveautés qui ſont toûjours funeſtes à la Republique, il lui en donna de magnifiques, quoyque naturellement il prit luy-même peu de part à ces divertiſſemens

* Pendant que Rome joüiſſoit de la preſence de ſon Empereur & des delices de la prix que ſes travaux luy avoient procurée, Smyrne fut ruinée par le feu, & par un tremblement de terre, qui accabla ſous les ruines de ſes édifices la plus grande partie de ſes habitans. Ariſtide écrivit ſur cela de luy-même à l'Empereur une lettre ſi touchante,

* *An. de J. C.* 177.

chante, qu'il ne pût s'empêcher de pleurer en la liſant, & ſur l'heure même il donna ſes ordres, établit les fonds néceſſaires, & commit un Senateur pour faire rebâtir cette ville, de maniere qu'elle n'eût aucun ſujet de regretter ſon ancienne magnificence. Les habitans de Smyrne pleins de reconnoiſſance pour Ariſtide, luy érigerent une ſtatuë de bronze au milieu de la grande place. Choſe aſſez ſinguliere, & qui ſeule peut marquer un ſiecle heureux, l'honneur qui étoit dû à la ſeule liberalité du Prince, fut rendu tout entier à l'éloquence de l'Orateur. Antonin recompenſa en cette occaſion la fidelité de Smyrne, & les ſervices qu'elle avoit rendus. Car dans la revolte des Parthes, Atidius Cornelianus qui commandoit en Syrie ayant été chaſſé & bleſſé, & ſes troûpes pillées & miſes en fuite, Smyrne les recueillit, enterra Cornelianus qui mourut de ſes bleſſures, & le peuple ſe piqua à l'envi de bien traiter les Soldats, & leur donna à tous des habits, des armes, & de l'argent, comme Venuſe avoit fait autrefois à ceux qui s'étoient ſauvez de la defaite de Cannes. Ce que l'Empereur fit pour Smyrne, il l'avoit déja fait en Italie, & ailleurs pour pluſieurs autres villes qui avoient eu le même ſort, comme Carthage, Epheſe, & Nicomedie.

Les dépenſes de ſes ſpectacles, les preſens qu'il fit au peuple, les ſommes immenſes qu'il donna pour faire rebâtir les villes ruinées par les tremblemens de terre, & par le feu, & les remiſes qu'il fit au peuple des impôts dans ſes neceſſités les plus preſſantes, ſuffiſent pour détruire le reproche qu'on luy a fait de n'être pas liberal. Il étoit veritablement fort économe, & à l'exemple de ſon pere Antonin le Pieux, il menageoit avec beaucoup de ſoin ſes finances; mais lorſqu'il s'agiſſoit de la gloire de l'Etat, ou du ſoulagement des peuples, il pouſſoit ſes largeſſes juſqu'à la prodigalité, perſuadé que ce ſont les ſeules occaſions où il eſt permis aux Princes d'être prodigues, & que l'avarice eſt alors un mal tres-dangereux. Il avoit même accoutumé de dire que les ſujets qui voient un Prince liberal en public, & menager dans ſon domeſtique, payent les Charges avec plus de joye, perce qu'ils ſont convaincus que ſes richeſſes ſont la ſource de leur abondance, & de leur felicité. Le peu de juſtice qu'on rendoit ſur cela à Antonin ne doit pas ſurprendre: les largeſſes mal entenduës des Princes ſont les ſeules que le peuple honore du beau nom de liberalité, celles que reglent la raiſon & la prudence paſſent pour avarice dans ſon eſprit: car il n'a jamais con-

connu la difference qu'il y a entre donner & perdre, & il ne juge des dons que par ſon avidité. Il eſt certain que Rome n'avoit jamais eu un Prince ſi bien-faiſant, qu'Antonin, auſſi fut il le premier qui bâtit un Temple à la Déeſſe qui preſide aux bienfaits, & qui étoit peut-être la ſeule vertu à qui les Romains n'avoient point encore rendu de culte. Mais il n'appartenoit d'introduire ce culte nouveau qu'à celuy qui en ſçavoit ſi parfaitement toutes les ceremonies & tous les uſages, & qui les pratiquoit ſans aucune interruption. Les medailles marquent qu'il reçut ſur la fin de cette année pour la neuviéme fois le titre d'*Imperator*, qu'elles joignent avec la XXXI. année de ſa puiſſance Tribunitienne.

Fabia, dont il a déja été parlé, qui avoit été la maîtreſſe de Verus, quoy qu'elle fût ſa ſœur, & qui n'avoit pas moins d'ambition que d'impudence, tâchoit de tirer de ſes appas mourants un dernier ſervice, & n'oublioit rien pour obliger Antonin à l'épouſer. L'Empereur qui la connoiſſoit mieux qu'il n'avoit connu Fauſtine, & qui d'ailleurs ne ſongeoit en aucune maniere à ſe remarier, reſiſta toûjours à ſes ſollicitations. On a écrit que pour ne pas donner un maratre à ſes enfans il prit une concubine. Il n'eſt pas toûjours bien ſûr de vouloir refuter ce qu'on dit des hommes, ſous

pretexte que cela eſt contraire à leurs diſcours car il n'y a pas toûjours une harmonie parfaite entre leurs paroles & leurs actions. Mais comme la vie d'Antonin répond parfaitement par tout à ſes maximes, on peut ſûrement douter de cette particularité; & il ne faut d'autre marque de ſa fauſſeté que le remerciment admirable qu'il fait aux Dieux dans ſon premier Livre, de n'avoir pas été élevé plus long-temps auprés de la concubine de ſon Ayeul. Comment auroit-il voulu donner à ſes enfans un exemple qu'il remercie les Dieux de n'avoir pas eu long-tems dans la maiſon où il fut élevé.

La paix dont on joüiſſoit alors ne dura pas deux ans. Les Scythes & les peuples du Nort reprirent les armes, & attaquerent les Lieutenans de l'Empereur qui n'étoient pas en état de faire une longue reſiſtence. Cela obligea Antonin à ſe preparer au départ: il alla donc au Senat, & pour la premiere fois luy demanda l'argent du treſor public.

Cet argent étoit en ſon pouvoir, s'il avoit voulu ſe ſervir de ſon autorité; mais il diſoit que les Empereurs n'avoient rien à eux en propre, non pas même le Palais où ils habitoient, qui appartenoit, ce ſont ces termes, au Senat, & au peuple. Il maria enſuite ſon fils à *Criſpine, fille de Brutius Valens homme.

* *An. de J. C.* 178.

me Conſulaire, & aprés avoir fait les nôces ſans aucun faſte, & comme un ſimple particulier, il alla dans le Temple de Bellone, & y fit la ceremonie du Javelot. Cette ceremonie étoit fort ancienne ; & on ne la faiſoit, que lors qu'on alloit porter la guerre au de-là de la Mer dans des pays des fort éloignez. L'Empereur entroit dans le Temple, prenoit le javelot ſanglant qui y étoit gardé, & le lançoit par deſſus la colonne qui étoit vis-à vis dans le Cirque Flaminien.

Les Romains voyant l'Empereur vieux & caſſé, prêt à partir pour s'aller encore expoſer à tous les dangers d'une nouvelle guerre, & craignant en même tems de ſe voir privez de ce Prince & de la Sageſſe qui ſembloit ne reſpirer que par luy, s'aſſemblerent devant le Palais pour le prier de ne les quitter qu'aprés leur avoir donné des preceptes pour leur conduite, afin que ſi les Dieux le retiroient, ils puſſent avec ce ſecours continuer de marcher dans le chemin de la vertu où il les avoit fait entrer par ſon exemple. Antonin touché de ces bonnes diſpoſitions paſſa trois jours entiers à leur expliquer les plus grandes difficultés de la morale, & à leur donner des maximes courtes pour regler toutes leurs actions.

Il partit en ſuite avec Commode au

commencement d'Août, & donna le commandement de l'Armée à Paternus. Les Scythes perdirent la meilleure partie de leurs troupes dans le premier combat, qui fut ſi opiniâtre, qu'il dura depuis le matin juſqu'au ſoir. L'armée proclama alors pour la dixiéme fois Antonin *Imperator.*

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on eût un détail exact de ces dernieres campagnes qui furent ſi glorieuſes à ce Prince, mais comme il ne nous reſte aucun Auteur qui en ait écrit, il faut ſe contenter de ſçavoir que cette guerre ne fut pas moins difficile que les premieres; que le Roy des Scythes fit trancher la tête à pluſieurs de ſes Officiers ſuſpects d'avoir quelque intelligence avec les Romains; qu'Antonin donna pluſieurs combats tres-ſanglants où la victoire fut toûjours dûë à ſa prudence, & aux grands exemples de valeur qu'il donna à ſes troupes; qu'il fut toûjours à leur tête dans les lieux les plus expoſez; qu'il bâtit des Forts, où il mit de bonnes garniſons pour tenir le Païs en bride, & que dans le tems qu'il alloit ouvrir la troiſiéme campagne au commencement de Mars il fut attaqué à Vienne * d'une maladie qui l'emporta en peu de jours. On prétend que ſes Medecins avancerent ſa mort pour faire leur cour

* En Autriche. D'autres diſent à Syrmium.

cour à Commode : ſi cela eſt vrai, comme Dion l'aſſure, Antonin avoit plus de raiſon qu'il ne penſoit de ſe dire à luy-même, comme il faiſoit ſouvent. *Combien de choſes avons-nous qui font deſirer nôtre mort à une infinité de gens ? Ceux que j'ai le plus aimez ſont ceux qui veulent que je meure, eſperant que ma mort leur procurera peut-être quelque ſoulagement.* Et il ne manqua pas de pratiquer en cette occaſion le precepte qu'il ſe donnoit en même tems : *Ne ſors pourtant pas de la vie en leur voulant du mal, mais au contraire ſelon ta bonne coûtume, témoigne leur tous les ſentimens d'amitié, de douceur, & de bienveillance :* car le même Dion rapporte qu'il eut un tres grand ſoin de cacher la cauſe de ſa mort, qu'il recommanda ſon fils à l'armée ; & que quand le Tribun vint à l'ordre, il le luy renvoya en diſant : *Allez au ſoleil levant.* Mais la grande jeuneſſe de Commode qui n'avoit encore donné aucune marque d'un naturel ſi vicieux, rend cette particularité peu vray-ſemblable, & elle eſt manifeſtement contredite par Herodien qui fait voir que ce Prince ne ſe corrompit qu'aprés la mort d'Antonin. La haine qu'il s'attira bien-tôt par ſes cruautez, fit ſans doute qu'on luy imputa volontiers un parricide, afin qu'il n'y eût point de crime, dont il ne ſe fût noirci, les peuples

croyant toûjours facilement que les Princes ont fait tout ce que leurs dernieres actions font voir qu'ils ont été capables de faire. La maladie d'Antonin fut bien-tôt deſeſperée. Dans cette extremité qui eſt ordinairement l'écueil de la fermeté de tous les hommes, ce ſage Empereur fit connoître que les veritez dont il avoit toûjours fait profeſſion, étoient ſi profondement gravées dans ſon cœur, que rien n'étoit capable de les effacer. Mais ſi d'un côté ſa ſoûmiſſion aux ordres de la Providence luy faiſoit recevoir la mort agreablement, de l'autre l'amour qu'il avoit pour ſes peuples, rempliſſoit ſon cœur d'amertume, & de crainte. A meſure que ſa derniere heure approchoit, il ſentoit augmenter ſes inquietudes, & le jour qui preceda celuy de ſa mort, il le paſſa dans une continuelle agitation. Les exemples de tous les Princes qui étant montez fort jeunes ſur le Trône n'avoient pas eu la force de reſiſter à leurs vices, à leur fortune, & à leurs flateurs; luy repaſſoient inceſſamment dans l'eſprit. La vie de Neron & celle de Domitien augmentoient encore ſon trouble, & il craignoit que ſon fils ne pouvant ſe ſoûtenir dans un pas ſi gliſſant, n'oubliât la bonne éducation qu'il luy avoit donnée, & que laiſſant perdre toutes les ſemences de vertu qu'on avoit cultivées avec tant de ſoin, il ne ſe plongeât dans toutes ſortes de débauches,

& ne devint enfin le Tyran de ſes peuples, au lieu d'en être le pere & le protecteur. D'un autre côté il voyoit ſes conquêtes du Nord mal affermies, des peuples enclins à la revolte, & des ennemis qui avoient encore les armes à la main, & qui étoient alors d'autant plus à craindre, qu'ils avoient été ſouvent vaincus. Il apprehendoit donc avec beaucoup de raiſon que ſa mort ne reünît tous ces peuples, & ne les portât à profiter de la jeuneſſe, & du peu d'experience de ſon fils, pour effacer la honte de leurs défaites. Combattu par toutes ces penſées, flotant entre la crainte & l'eſperance, & l'ame accablée de ſoins, il commanda qu'on fît entrer ſes amis & ſes principaux Officiers. Quand il les vit autour de ſon lit, il fit approcher Commode; & ramaſſant le peu qui luy reſtoit de force, il ſe mit en ſon ſéant, & leur parla en ces termes.

La douleur que vous temoignez de me voir en l'état où je ſuis, ne me ſurprend point. La compaſſion eſt naturelle aux hommes, & les maux qu'ils voyent eux-mêmes, l'augmentent toûjours. Mais je ſuis perſuadé que ces larmes que je vois couler partent pour moy d'une autre ſource; & les ſentimens que j'ay pour vous, me font raiſonnablement attendre de vôtre part une amitié reciproque. Voicy le tems favorable qui va nous donner lieu, à moy de connoître ſi j'ay bien placé l'eſtime & la conſideration que j'ay toûjours eu

pour vous, & à vous de me temoigner vôtre reconnoiſſance, en faiſant voir que vous n'avez pas oublié les bienfaits que vous avez reçus de moy. Vous voyez devant vos yeux mon fils que vous avez élevé vous-mêmes, & qui venant d'entrer dans l'âge de l'adoleſcence comme dans une mer orageuſe, a beſoin de ſages Gouverneurs, de peur qu'emporté par ſes paſſions, comme par des vents impetueux, il n'aille ſe jetter dans les vices. Au lieu donc d'un pere qu'il va perdre, faites qu'il en retrouve pluſieurs en vous; ayez ſoin de ſa jeuneſſe; donnez-luy les conſeils dont il a beſoin; repreſentez luy que ni toutes les richeſſes du monde ne ſont ſuffiſantes pour remplir le luxe des Tyrans; ni les Gardes qui veillent autour de leurs Palais ne ſont capables de les défendre contre la haine des peuples. Faites luy remarquer qu'on ne voit de regnes longs & tranquilles, que des Princes, qui au lieu d'exciter la haine par leurs cruautés, & par leurs violences, ont au contraire par leur douceur fait naître l'amour dans le cœur de leurs Sujets. Dites luy ſans ceſſe que ce ne ſont jamais ceux qui ſervent par contrainte, mais ceux qui obeiſſent volontairement qui demeurent fideles dans toutes ſortes d'épreuves, & qui ne peuvent en aucune rencontre étre ſoubçonnez ni de flaterie, ni de diſſimulation. Qu'il ſçache que voilà les ſeuls qui ne tombent jamais dans la deſobeiſſance, à moins qu'ils n'y ſoient forcez par les mauvais traitemens. Mais en même tems ne vous

laſſez

laſſez point de luy remettre devant les yeux combien il eſt difficile & neceſſaire dans un pouvoir abſolu de moderer ſes deſirs, & de leur donner des bornes. Si vous l'inſtruiſez de ces verités, ſi vous le faites inceſſamment reſſouvenir de ce qu'il vient d'entendre, avec la ſatisfaction de former un bon Empereur pour vous, & pour tout l'Empire, vous aurez la conſolation de rendre à ma memoire le plus grand de tous les ſervises, puiſque vous l'immortaliſerez par ce moyen.

En diſant ces dernieres paroles, il fut ſurpris d'une foibleſſe qui luy ôta l'uſage de la voix, il tomba ſur ſon lit, & mourut le lendemain, laiſſant un regret infini à ceux de ſon ſiecle, & un ſouvenir éternel de ſa vertu à la poſterité. Dés que la nouvelle de ſa mort fut publique, ce fut une affliction generale dans l'armée, & dans toute l'Italie. Jamais on n'avoit vû un ſi grand deüil, & jamais Rome n'avoit été dans une conſternation pareille. Il ſembloit que la gloire, que la felicité de l'Empire, que tout fût mort avec Antonin : les uns l'appelloient leur pere, les autres leur freres; ceux-cy leur vaillant Capitaine, ceux-là leur bon Empereur, leur Prince prudent, ſage, & le modele de toutes les vertus, & ce qui eſt tres-rare, parmi tant de milliers d'hommes qui luy donnoient tous des loüanges differentes, il n'y en avoit pas un ſeul qui ne dit la verité. Le Senat & le peuple l'adorerent

avant

avant même que ſes funerailles fuſſent achevées ; & comme ſi ç'eût été peu de choſe que de luy élever une ſtatuë d'or dans la chambre * Julienne, & de luy décerner tous les honneurs divins, on déclara ſacrileges ceux qui n'auroient pas dans leur maiſon, ſelon leur fortune, ou un portrait, ou une ſtatuë d'Antonin.

Ainſi mourut à cinquante neuf ans preſque accomplis le meilleur & le plus grand Empereur que Rome eût jamais eu. Il regna neuf ans avec ſon frere, & dix ans tout ſeul. Et le plus grand bonheur de ſa vie fut de mourir avant que d'avoir connu les méchantes inclinations de ſon fils qui fut un monſtre en toute ſorte de vices.

* Lieu où le Senat s'aſſembloit.

FIN.

RE-

REFLEXIONS MORALES DE L'EMPEREUR MARC ANTONIN.

LIVRE PREMIER.

I. J'Ai appris de mon ayeul Verus, à avoir de la douceur & de la complaisance. II. La

REMARQUES SUR LE PREMIER LIVRE.

Reflexions de l'Empereur Marc Antonin.] On a expliqué en vingt manieres le Titre de ce Livre, mais il me paroît qu'elles sont toutes mauvaises. Le Grec dit, *Douze Livres de l'Empereur Marc Antonin*

nin à ſoy même, Τὰ εἰς ἑαυτὸν, ce qui ne peut jamais ſignifier ici ni de *ſoy-même*, ni *pour ſon uſage*. Ce ſage Empereur a voulu marquer par ce titre ; que ces douze livres ne ſont qu'un recuëil de reflexions qu'il faiſoit en ſe parlant à luy-même, en s'adreſſant à luy. En effet Antonin ne parle jamais qu'à luy dans tout l'ouvrage, & cette maniere de s'entretenir ſoy-même eſt la plus courte, ou, pour mieux dire, la ſeule voye pour ſe corriger de ſes defauts & pour guérir ſon ame de tous les vices qui la corrompent. On ne ſauroit donner une idée plus juſte de cette methode d'Antonin qu'en la comparant à ce qu'Horace dit qu'il faiſoit luy même en ſe ſervant de ſa raiſon.

Neque enim cum lectulus aut me
Porticus excepit, deſum mihi. Rectius hoc eſt:
Hoc faciens vivam melius: ſic dulcis amicis
Occurram; hoc quidam non belle. Numquid ego illi
Imprudens olim faciam ſimile? hæc ego mecum
Compreſſis agito labris.

Car quand je ſuis dans mon lit, ou que je me promene ſous les portiques, je mets à profit tout ce temps là; Cela eſt mieux fait, dis-je en moy-même; en ſuivant cette maxime je vivray plus heureux; je me rendray par là plus agreable à mes amis; un certain homme ne s'eſt pas bien trouvé d'avoir fait cecy; ſerois-je aſſez malheureux pour commettre jamais une telle faute; Voila les reflexions que je fais en moy-même; & c'eſt preciſement auſſi ce que faiſoit Marc Antonin. Le peu de loiſir que luy pouvoit laiſſer le ſoin d'un grand Empire, eſtoit employé à ces ſortes de converſations ; qu'il écrivoit ſur le champ, afin de s'en mieux ſouvenir, & afin qu'elles ſerviſſent de témoin contre luy-même, s'il luy arrivoit jamais de violer quelqu'un des engagemens qu'il y avoit pris.

I. *J'ay appris de mon ayeul Verus.*] C'eſt d'Annius Verus, qui fut trois fois Conſul, Gouverneur de Rome,

II. La reputation que mon pere a laiſſée aprés luy, & la memoire que l'on a conſervée de ſes actions, m'ont enſeigné à être modeſte, & à n'avoir rien d'effeminé.

III. Ma mere m'a formé à la pieté, elle m'a enſeigné à eſtre liberal, & non ſeulement à ne faire jamais de mal à perſonne, mais à n'en avoir

me, & mis au rang des Senateurs par les Cenſeurs Tite & Veſpaſien. Antonin ayant perdu ſon pere fort jeune fut élevé dans la maiſon de cet Annius Verus ſon ayeul. Mais une choſe qui me paroît bien remarquable, c'eſt qu'un Empereur d'une nobleſſe ſi ancienne ne parle pourtant ici que de ſon pere, de ſon ayeul & de ſon bisayeul, & laiſſe là les autres ancêtres dont la plûpart des hommes ſont ſi entêtez.

II. *La reputation que mon pere a laiſſée aprés lui, & la memoire que l'on a conſervée de ſes actions.*] Il étoit fort jeune quand ſon pere Annius Verus mourut, & il pouvoit à peine ſe ſouvenir de l'avoir vû. Mais la memoire de ſa vertu avoit été pour lui un flambeau qui l'avoit toûjours éclairé. Cet Annius Verus reçoit ici de ſon fils un honneur que peu d'enfans peuvent rendre à leurs peres: car peu de peres vivent de maniere qu'aprés leur mort leur vertu puiſſe ſervir de guide à leurs enfans. Il n'y a pourtant rien de plus glorieux à un pere, que d'aſſurer ainſi l'éducation de ſes enfans, quoi qu'il luy arrive. On peut aprés ſa mort lui appliquer ce mot de l'Eccleſiaſtique : *Mortuus eſt pater eorum, & quaſi non eſt mortuus. Leur pere eſt mort, & il eſt comme n'étant point mort.*

III. *Ma mere m'a formé à la pieté.*] Il ne donne pas cette loüange à ſa mere pour en exclure ſon pere & ſon ayeul. Mais comme ordinairement les meres commencent l'éducation de leurs enfans, c'eſt à elles auſſi à jetter d'abord dans leur cœur & à faire germer cette heu-

reu-

voir pas même la penſée. De plus elle m'a accoûtumé à la frugalité, & à fuir le luxe des riches.

IV. Mon bis-ayeul m'a enſeigné à n'aller point aux Ecoles publiques, à voir chez moy les

reuſe ſemence qui eſt la ſource de toutes les autres vertus. La mere d'Antonin étoit Domitia Calvilla Lucilla, fille de Calviſius Tullus qui fut deux fois Conſul.

De plus elle m'a accoûtumé à la frugalité, & à fuir le luxe des riches.] Cette loüange me paroît auſſi grande, ou, ſi je l'oſe dire, plus grande même que la premiere. Il n'y a preſque point de Dames de qualité qui n'élevent leurs enfans à la pieté. Quand elles ne le feroient pas par raiſon, elles le feroient par bienſeance & par coutume: mais il n'y en a pas une qui les accoutume à la frugalité & à fuir le luxe. Elles font preſque toutes comme la femme de Strepſia dedans Ariſtophane, qui diſoit à ſon fils en le careſſant: *Mon fils, quand tu ſeras grand, il faut que tu faſſes des courſes de chevaux, & que vêtu d'or & de pourpre tu entres triomphant dans la ville, comme ton oncle Megaclés.*

IV. *Mon bis-ayeul.*] Il eſt queſtion de ſavoir de quel bis-ayeul il parle; ſi c'eſt du paternel ou du maternel. On s'eſt declaré pour le premier, mais ſans aucun fondement. Le premier Annius Verus biſayeul d'Antonin étoit mort long-temps avant que cet Empereur fût en âge de pouvoir rien apprendre de lui. Il parle aſſurément de ſon biſayeul maternel Catilius Severus, qui l'avoit adopté, & dont il porta le nom.

M'a enſeigné à ne point aller aux écoles publiques.] Quelques critiques pretendent qu'il faut lire dans le texte tout le contraire, *m'a enſeigné à aller aux écoles publiques*, & ils fondent cette correction ſur ce que Capitolin dit de Marc Antonin: *frequentavit & declamatorum ſcholas publicas:* il alloit entendre les Declamateurs dans

les plus habiles Maîtres, & à connoître, qu'en ces sortes de choses on ne sauroit jamais trop dépenser.

V. J'ai l'obligation à mon Gouverneur, de

dans leurs Ecoles. Mais pour moi, je croi que l'on s'est trompé. Tous les jeunes gens de cette qualité, & de plus grands Seigneurs encore, alloient aux écoles publiques; & il me paroîtroit extraordinaire que cet Empereur eût voulu loüer Catilius Severus de l'avoir porté à faire une chose que tout le monde faisoit comme lui. Il n'y a pas d'apparence. Catilius Severus, qui estoit un homme fort sage & d'une grande austerité de mœurs, ne voulut pas que son petit-fils allât aux Ecoles publiques, parce qu'il estoit persuadé qu'elles corrompoient plus le cœur, qu'elles ne formoient l'esprit, & contre la coutume de ce temps il voulut qu'il fût élevé chez lui, & qu'on n'épargnât rien pour avoir les plus habiles Maîtres. Capitolin n'a parlé sans doute que de ce qu'Antonin faisoit quelquefois estant Empereur, & Antonin parle ici de ce qu'il faisoit estant écolier & simple fils de Preteur. Et ce qui me confirme dans cette pensée, est ce que rapporte Philostrate, qu'un Philosophe appellé Lucius voyant Marc Antonin, qui étoit déja Empereur, aller chez Sextus, s'écria en levant les mains au ciel: *O Dieu! l'Empereur des Romains déja vieux, avec le porte-feuille sous son bras, s'en va à l'école comme les enfans!*

Et à connoître qu'en ces sortes de choses on ne sauroit trop dépenser.] Il seroit à souhaiter que la plûpart des peres vouluſſent profiter de ce precepte: car il n'y a point de dépense à laquelle ils ayent tant de regret, qu'à celle qu'ils font pour l'éducation de leurs enfans, quoi que ce soit le seul bien qu'ils soient surs de leur laisser, & le seul que leurs enfans ne puissent jamais perdre.

V. J'ay l'obligation à mon Gouverneur.] Je croi avoir

lû

de ne pas favoriſer plus un parti que l'autre dans les courſes de chariots, ni dans les combats des Gladiateurs, d'être patient dans les travaux, d'avoir beſoin de peu, de ſavoir travailler de mes mains, de ne me meſler point des affaires des autres, & de ne donner nul accés aux délateurs.

VI. Diognetus m'a appris à ne m'amuſer point à des choſes vaines & frivoles, à ne point ajoûter foy aux Charlatans & aux Enchanteurs & à ne rien croire de tout ce qu'on dit des con-

lû quelque part le nom de ce Gouverneur; & ſi je ne me trompe, il s'appelloit *Charilaüs.* Mais je ſay bon gré à Marc Antonin de ne l'avoir pas nommé. Il l'a traité comme ſon pere & comme ſon ayeul. En effet il n'eſtoit pas moins connu. Il n'en uſe pas ainſi à l'égard de ſes Maîtres, parce qu'il en avoit pluſieurs.

De ne pas favoriſer plus un parti que l'autre, &c.] Le Grec dit, *de n'être partiſan du vert ni du bleu, ni du Thrace, ni du pourſuivant.* Dans les courſes de chariots il y avoit d'ordinaire quatre factions, qui étoient diſtinguées par les couleurs. La blanche, la rouge, la verte & la bleuë, & il y avoit de differentes ſortes de Gladiateurs, les Thraces, les Mirmillons, les Samnites & les Pourſuivans, *ſecutores, &c.*

De ſavoir travailler de mes mains.] On trouve aujourd'hui ces ſortes d'occupations indignes des Princes. En Grece & à Rome les plus grands hommes ont pourtant ſçu travailler de leurs mains; & Homere n'a pas crû que ce fût une choſe indigne de ſes Heros. Mais chaque temps a ſes manieres.

VI. *A ne rien croire de tout ce que l'on dit des conjurations des demons.*] Il ſemble que Marc Antonin ait envelopé

conjurations des Demons, & de tous les autres ſortileges de cette nature. Il m'a fait voir que je ne devois point nourrir de cailles, ni être attaché à ces ſortes de divertiſſemens & de ſuperſtitions. J'ai appris de lui à ſoufrir qu'on parle de moy avec une entiere liberté, & à m'appliquer entierement à la philoſophie. C'eſt luy qui eſt cauſe que j'ay eu pour Maîtres, premierement Bacchius, enſuite Tandaſis, & aprés cela Mecianus; que je me ſuis ac-

velopé les exorciſmes des Chrêtiens dans les ſuperſtitions payennes, que Diognetus lui avoit appris à ne pas croire. Mais comment accorder cette incredulité avec l'hiſtoire que Baronius rapporte de Lucille fille de cet Empereur, laquelle eſtant tourmentée par un demon dans le voyage qu'elle fit pour aller trouver Verus en Syrie, en fut délivrée par l'Eveſque de Hierapolis, qui reçut de l'Empereur une aumône de trois mille boiſſeaux de bled par an, par nourrir les pauvres de ſon Egliſe?

Et de tous les autres ſortileges de cette nature.] C'eſt à dire de tous les ſecrets de la magie, dont Lucien a ſu ſi bien ſe moquer dans ſon Dialogue de l'Incredule ou du Menteur.

Il m'a fait voir que je ne devois point nourrir de cailles.] Les Romains nourriſſoient des cailles, pour les faire combatre enſemble, & pour juger de l'avenir par le ſuccés de ces combats. Ils avoient pris des Grecs cette ſuperſtition. On peut voir Pollux dans le Chapitre VII. du Livre IX.

Bacchius, Tandaſis & Mecianus.] Les deux premiers noms ſont inconnus. On a voulu en ſubſtituer d'autres en leur place, & peut-être ſans raiſon. Pour Mecianus, c'eſt ſans doute L. Voluſius Mecianus, cet habile Juriſconſulte, qui enſeigna le Droit à Antonin.

Que

accoûtumé à écrire des Dialogues dés mon enfance, à n'avoir pour me coucher qu'un petit bois de lit couvert d'une peau, & à imiter en tout la maniere des Philoſophes Grecs.

VII. Ruſticus m'a fait voir que j'avois beſoin de corriger mes mœurs, & d'en prendre ſoin, que je devois éviter l'orgueil des Sophiſtes: ne point écrire ſur les ſciences: ne point

Que je me ſuis accoutumé à écrire des Dialogues dés mon enfance.] Il regarde cela comme une grande obligation qu'il avoit à Diognetus, parce que ces ſortes d'ouvrages ſont plus ſimples & plus familiers que les autres, & qu'ils accoutument à être plus naturel. C'eſt ce qui donna lieu à Caſſius d'appeller cet Empereur *le Dialogiſte.*

A n'avoir pour me coucher qu'un petit bois de lit couvert d'une peau.] Caſaubon pretend qu'Antonin parle ici de certains petits lits de repos où l'on travailloit. Mais ce ne ſeroit pas là une grande auſterité. Il parle aſſurément d'un lit à ſe coucher.

VII. *Ruſticus m'a fait voir que j'avois beſoin de corriger mes mœurs.*] Voila une belle leçon, & qu'on peut encore donner aux plus ſages & aux plus parfaits, comme Ruſticus la donnoit à Antonin. Ceux qui croyent n'avoir plus beſoin de corriger leurs mœurs, ſont dangereuſement malades.

Que je devois éviter l'orgueil des Sophiſtes.] Les Sophiſtes eſtoient en ce temps-là pour la Philoſophie ce que les heretiques, les faux Docteurs & les hypocrites ſont aujourd'hui pour la Religion. Par une fauſſe apparence de ſcience, ils trompoient les ſimples. C'eſt contre cette eſpece de faux Philoſophes que Socrate combat ſi ſouvent dans Platon.

Ne point écrire ſur les ſciences.] Ces ſortes d'ouvrages ſur

point faire de harangues pour le plaiſir : ne pas chercher à faire admirer au Peuple ma patience & l'auſterité de ma vie : n'étudier ni la rhetorique, ni la poëtique, & ne pas m'attacher à l'élegance du diſcours : N'eſtre point en robe dans ma maiſon, & ne rien faire qui ſentît

ſur les ſciences ne peuvent pas manquer de déplaire à un homme qui cherche la verité, car par là il s'en éloigne, au lieu de s'en approcher. Il eſt au de-là du but. Il s'agit de faire, & non pas d'écrire.

Ne point faire de harangues pour le plaiſir.] C'eſt ainſi que j'explique προτρεπτικὰ λογάρια des discours faits ſur des ſujets feints, pour s'exercer & pour faire admirer ſon éloquence. Les Latins ont appellé ces diſcours *ſuaſorias* & *hortatorias orationes.*

Ne pas chercher à faire admirer au peuple ma patience & l'auſterité de ma vie.] Les Philoſophes Payens croyoient auſſi bien que les Chrêtiens, qu'il falloit mortifier le corps pour dompter ſes deſirs & les reduire ſous le joug de la raiſon. C'eſt pourquoi ils pratiquoient de fort grandes auſterités, jeûnoient & veilloient beaucoup ; ſouffroient le chaud & le froid ; & il y en avoit qui pendant les plus violentes chaleurs ; dans la ſoif la plus ardente, ſe contentoient de mettre un peu d'eau dans leur bouche, & la rejettoient en même temps. Les veritables Philoſophes pratiquoient tout cela ſans aucun faſte & pour eux ſeulement, au lieu que les autres n'avoient en veuë que l'admiration du peuple.

N'eſtre point en robe dans ma maiſon.] C'étoit une marque d'orgueïl que de porter chez ſoi la robe qu'on portoit en public. Voilà pourquoy les gens ſages étoient chez eux un ſimple tunique ; & quand il faiſoit froid, ils prenoient le manteau. Antonin le Pieux en uſoit ainſi ſelon la remarque de Capitolin. Sur quoi Ca-

ſentît le faſte : Ecrire mes lettres d'un ſtile ſimple, & tel que celuy de la lettre qu'il écrivit à ma mere, lorſqu'il étoit à Sinueſſe : Eſtre toûjours prêt à pardonner à ceux qui m'auroient offencé, & à les recevoir toutes les fois qu'ils voudroient revenir à moy : Lire avec application, ne pas me contenter d'entendre ſuperficielement les choſes, & ne pas croire facilement les grands parleurs. Enfin je lui ai l'obligation de m'avoir fait connoître les Commentaires d'Epictete, dont il me fit preſent.

VIII. J'ai appris d'Apollonius à eſtre libre &

ſaubon s'étonne de ce qu'Antonin a mieux aimé tenir de Ruſticus ce qu'il pouvoit avoir de ſon pere. La ſeule réponſe qu'on peut faire, c'eſt que Marc Antonin avoit apris cela de Ruſticus avant que d'avoir pû profiter de l'exemple d'Antonin le Pieux.

Ecrire mes Lettres d'un ſtile ſimple, & tel que celui de la lettre.] Cette ſimplicité de ſtile rendoit les Lettres d'Antonin admirables, comme on peut en juger par celles que l'on a rapportées dans ſa vie. Auſſi Philoſtrate dit que ceux qui lui paroiſſoient avoir le mieux réüſſi dans le genre epiſtolaire parmi les Philoſophes, c'étoit Tyaneus & Dion, parmi les grands Capitaines Brutus, & parmi les Empereurs Antonin, dans les Lettres duquel, outre la ſimplicité & la juſteſſe des termes, on remarque la conſtance & la fermeté de ſes mœurs.

Les Commentaires d'Epictete, dont il me fit preſent.] C'eſt ce qui me perſuade qu'Epictete étoit mort avant le regne de Marc Antonin; & je croy qu'on pourroit le prouver d'ailleurs.

VIII. *J'ay apris d'Apollonius.*] C'eſt le Philoſophe

& ferme dans mes deſſeins, à ne ſuivre jamais que la raiſon, même dans la plus petite choſe, à être toûjours égal dans les douleurs les plus aiguës, dans la perte des enfans, & dans les longues maladies. J'ai connu par ſon exemple qu'on peut être en même tems ſevere & doux, il m'a fait voir qu'il ne faut avoir ni chagrin ni emportement, quand on enſeigne les autres, & que la moindre de toutes les vertus, c'eſt la ſcience, & la facilité que l'on a à la communiquer. Enfin j'ai appris de lui, de quelle maniere il faut recevoir les bienfaits de ſes amis, ſans ingratitude, & ſans baſſeſſe.

IX. Sextus m'a enſeigné par ſon exemple, à être doux, à gouverner ma maiſon en bon pere de famille, à avoir une gravité ſimple, ſans affectation, à vivre conformément à la na-

phe Apollonius de Chalcis, qu'Antonin le Pieux fit venir d'Athenes pour être Precepteur de nôtre Empereur, & ſur lequel Demonax dit ce bon mot, quand il le vid partir avec ſes diſciples : *Voila Jaſon & ſes Argonautes*, pour lui reprocher qu'il alloit à la Cour pour s'y enrichir, comme Jaſon alloit à Colchos pour la toiſon d'or.

IX. *Sextus m'a enſeigné à être doux.*] C'eſt le Philoſophe Sextus, petit fils de Plutarque. On vouloit que ce fût Sextus Empiricus Pyrrhonien, dont on a encore les Diſſertations contre les autres ſectes de Philoſophes. Mais il étoit mort quelque tems auparavant & ce qui eſt dit enſuite ne lui convient point du tout.

A vivre conformement à la nature.] Antonin ap-

nature, à tâcher de deviner & de prevenir les ſouhaits & les beſoins de mes amis, à ſoufrir les ignorans & les preſomptueux qui parlent ſans penſer à ce qu'ils diſent, & à m'accommoder à la portée de tout le monde : ce qu'il pratiquoit ſi heureuſement, que quoy-qu'il eût dans le commerce plus de douceur & de complaiſance que les flateurs mêmes, il ne laiſſoit pas de conſerver l'autorité, & de s'attirer le reſpect qui lui étoit deu. Perſonne n'a jamais été plus propre que lui à trouver & à ranger methodiquement les preceptes neceſſaires pour la conduite de la vie; il n'a jamais donné la moindre marque de colere, ni d'aucune autre paſſion: cependant au milieu de cette eſpece d'inſenſibilité qu'il avoit contractée, il ne laiſſoit pas d'être capable d'une veritable amitié. Il joüiſſoit d'une fort grande reputation ſans la moindre vanité, & il poſſedoit une ſcience univerſelle, ſans aucune oſtentation.

X. J'ai

pelle vivre conformement à la nature, être tellement ſoumis aux ordres de Dieu, qu'on ne penſe & ne faſſe jamais rien qui ne lui ſoit agreable, & qui ne ſoit conforme aux regles qu'il nous preſcrit.

Perſonne n'a jamais été plus propre que lui à trouver & à ranger methodiquement les preceptes pour la conduite de la vie.] C'étoit l'occupation des premiers Philoſophes, qui ne voulant travailler qu'à reformer les mœurs, s'appliquoient entierement à mettre en ordre

des

X. J'ai appris d'Alexandre le Grammairien, à ne dire point d'injures dans la dispute, & à ne reprocher, ni un barbarisme, ni un solecisme, ni aucune autre faute contre la langue; mais à proposer adroitement la question comme elle doit être proposée, en faisant semblant de répondre, ou d'appuyer ce qu'on a dit, ou de vouloir aider à rechercher la verité de la chose, sans se mettre en peine des mots, ou enfin par quelque autre maniere d'avertissement indirect, mais qui n'ait rien de rude.

XI. Fronton m'a fait connoître que les Rois

des maximes coutes, qui étoient comme un abregé de la sagesse. Tels étoient les ouvrages de Solon, de Pythagore, de Phocilide & de Theognis.

X. *Alexandre le Grammairien.*] Il étoit de Cotyaie ville de Phrygie. C'étoit un homme d'un savoir infini & d'un grand merite. Il avoit fait d'excellens Commentaires sur Homere. Aristide fit son oraison funebre, où il est tres-bien loüé. Mais la loüange que lui donne ici Antonin, est au-dessus de tout.

XI. *Fronton m'a fait connoître, &c.*] C'est Cornelius Fronto, Orateur Latin.

Que les Rois sont environnez d'envieux, de fourbes & d'hypocrites.] Le Grec en cet endroit peut aussi signifier, *que les Tyrans sont pleins d'envie, de fraude & d'hypocrisie.* Si c'est-là le veritable sens, Marc Antonin a voulu marquer ici cette maxime de Fronton, pour s'en souvenir toûjours, & pour s'empêcher de tomber dans un état qui l'exposeroit a être devoré par tous ces monstres inséparables de l'injustice. Mais l'autre sens m'a paru d'un plus grand usage.

Rois ſont environnez d'envieux, de fourbes & d'hypocrites, & que ceux qu'on appelle les Nobles, ſont ſans affection.

XII. Alexandre le Platonicien m'a appris qu'on ne doit jamais ſans la derniere neceſſité, dire ni écrire à perſonne, je n'ay pas le tems de faire telle ou telle choſe, ni alleguer les affaires dont on eſt accablé, pour s'empêcher de rendre à tout le monde tous les bons offices que le lien de la ſocieté exige de nous.

XIII. Ca-

XII. *Alexandre le Platonicien.*] C'étoit ſans doute Alexandre de Seleucie, qui fut deputé de ſon pais auprés d'Antonin le Pieux, & que Marc Antonin fit enſuite ſon Secretaire pour les lettres Grecques. Philoſtrate a écrit ſa vie. C'étoit un homme éloquent: mais il étoit ſur tout recommandable par ſon abondance & par la facilité qu'il avoit à s'exprimer. Car lors qu'il avoit prononcé quelque diſcours, il le rediſoit ſur le champ en d'autres termes. Herode le Sophiſte pour une ſeule louange qu'il en avoit receuë, lui donna un jour dix valets, dix chevaux, dix échanſons, dix Secretaires, qui avoient l'art d'écrire par abbreviation, vingt talens d'or, beaucoup d'argent, & deux jeunes enfans du bourg de Cotytte.

Qu'on ne doit jamais ſans la derniere neceſſité dire ni écrire à perſonne: Je n'ay pas le tems de faire telle ou telle choſe.] Ce precepte eſt divin. On ſeroit trop heureux qu'il n'y eût qu'un veritable accablement d'affaires qui empêchât les hommes de rendre à leur prochain ce qu'ils luy doivent. Mais il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des gens qui dans un fort grand loiſir & au milieu d'une ennuyeuſe oiſiveté, pour ſe diſpenſer de rendre le plus leger ſervice, ſuppoſent des embarras qu'ils n'ont

XIII. Catulus m'a appris, que nous ne devons jamais mépriſer les plaintes de nos amis, quelques injuſtes qu'elles puiſſent être, mais au contraire qu'il faut tacher par toutes ſortes de voyes, de guerir leurs ſoubçons, & de regagner leur confiance; qu'il faut toûjours dire du bien de ſes precepteurs, comme faiſoient Domitius & Athenodotus, & aimer veritablement ſes enfans.

XIV. Je dois aux enſeignemens de mon frere Seve-

n'ont point, & joignent à l'inhumanité un honteux menſonge.

XIII. *Catulus.*] Cinna Catulus, Philoſophe Stoïcien.

Comme faiſoient Domitius & Athenodotus.] Ces noms me ſont inconnus. Il y a de l'apparence que s'étoient deux hommes qui s'étoient rendus fort celebres par la reconnoiſſance qu'ils avoient toujours temoignée à leurs precepteurs.

Et aimer veritablement ſes enfans.] Cela dit plus qu'on ne penſe. Tel croit aimer ſes enfans, qui ne les aime pas veritablement, & qui n'aime que luy-même. Cet amour veritable dont parle Marc Antonin, eſt bien rare, & elle engage à bien des choſes, que l'on neglige aujourd'huy plus que jamais.

XIV. *Je dois aux enſeignemens de mon frere Severus.*] Les critiques ont crû qu'il falloit lire icy, *de mon frere Verus.* Mais ce Verus étoit trop jeune pour avoir pû enſeigner toutes ces belles choſes à Antonin. D'ailleurs il eſt parlé de luy dans l'article XVII. Je croy donc qu'Antonin parle icy de Claudius Severus Philoſophe Peripateticien, qu'il appelle apparemment ſon frere, à cauſe de la tendreſſe qu'il avoit pour luy. Peut-être

Severus, l'amour que j'ai pour mes parens, pour la verité & pour la juſtice. C'eſt lui qui m'a fait connoître Thraſea, Helvidius, Caton, Dion & Brutus, & qui m'a donné l'envie de gouverner mon Etat avec des Loix toûjours égales pour tout le monde, & de regner de maniére

même que du côté de ſa mere il avoit quelque parent qui portoit le nom de ſon Biſayeul, qui ſe nommoit *Catilius Severus.* Quoy qu'il en ſoit, il eſt conſtant que Verus n'a nulle part à cecy.

C'eſt luy qui m'a fait connoître Thraſea, Helvidius.] C'étoit Severus qui luy avoit fait lire l'hiſtoire de Thraſea Petus & de ſon gendre Helvidius, dont Neron fit mourir le premier, & exila l'autre, comme Tacite le raconte dans le XVI Livre de ſes Annales.

Caton, Dion & Brutus.] dont on lit les vies dans Plutarque. Nous avons encore aujourd'huy une lettre que Platon écrivoit à ce Dion.

De gouverner mon Etat avec des loix toûjours égales pour tout le monde.] Il eſt impoſſible que la juſtice ſubſiſte ſans cette égalité de loix. Auſſi ſont-elles deſcenduës du ciel, & il ne dépend pas des hommes de les changer à leur fantaiſie, & de leur faire approuver ou pardonner dans une occaſion ce qu'elles condamnent dans une autre. Sophocle a fort bien dit, que *dans les loix il y a un Dieu puiſſant qui triomphe de l'injuſtice des hommes, & qui ne vieillit jamais.*

Et de regner de maniere que mes Sujets ayent une entiere liberté.] Antonin n'eſt pas le premier qui ait ſu allier la Royauté avec la liberté des Sujets. Avant luy Nerva avoit été loüé d'avoir fait ce delicieux mélange: *Quòd reſolim diſſociabiles miſcuerit, principatum & libertatem*; & Trajan d'avoir augmenté cette facilité de l'Empire. Car je ne veux pas gâter ce beau mot de Tacite, *Imperii facilitatem*, en le traduiſant.

A

niére que mes Sujets ayent une entiere liberté. C'eſt de lui que j'ai appris à avoir pour la philoſophie un fidele attachement, ſans que rien m'en puiſſe jamais détourner; à être bienfaiſant & liberal, à avoir toûjours de l'eſperance, à ne ſoubçonner jamais que mes amis puiſſent manquer d'amitié pour moi, à ne leur cacher en aucune rencontre le ſujet qu'ils pourroient me donner de me plaindre d'eux, & à faire en ſorte qu'ils n'ayent jamais la moindre peine à deviner mes ſentimens ſur ce qui m'eſt agreable ou deſagreable. Enfin c'eſt luy qui m'a appris par ſon exemple, à être ſincere & naturel.

XV. Maximus m'a fait voir qu'il faut être le maître de ſoy-même, & ne ſe laiſſer jamais emporter à ſes paſſions; conſerver du courage dans les maladies & dans tous les accidens de la vie les plus fâcheux; Avoir les mœurs aiſées & mêlées de douceur & de gravité; expe-

A ne ſoupçonner jamais que mes amis puiſſent manquer d'amitié pour moy.] Ce principe eſt fort beau & fort bon, mais cet Empereur le pouſſoit peut-être trop loin, & c'eſt ſans doute ce qui l'empêchoit de voir les deportemens de Fauſtine.

XV. *Maximus.*] Claudius Maximus Philoſophe Stoïcien, qui étoit mort quand Antonin écrivit cecy, comme cela paroît par la ſuite & par le troiſiéme livre, où il dit: Secunda a enterré ſon mari Maximus.

pedier ſes affaires ſans ſe plaindre & ſans être chagrin. Il étoit d'une probité ſi reconnuë, que quoy qu'il dît, on étoit perſuadé que c'étoit ſes veritables ſentimens; & quoy qu'il fît, que c'étoit ſans aucun mauvais deſſein Il n'admiroit jamais rien, il n'étoit ſurpris ni étonné de rien; il agiſſoit ſans precipitation & ſans lenteur; on ne voyoit jamais ſur ſon viſage aucune marque d'irreſolution, d'abatement, de chagrin, de colere ou de defiance. Il aimoit à faire du bien & à pardonner; il haïſſoit le menſonge, & il avoit un naturel ſi heureux, & un eſprit ſi droit & ſi juſte, qu'on voyoit bien que ces rares qualités étoient plûtôt en luy des preſens de la nature, que des fruits de l'étude & du travail. Jamais il n'a donné lieu de ſoubçonner qu'il mépriſât quelqu'un, ou qu'il s'eſtimât plus que les autres. Enfin il aimoit la raillerie, mais c'étoit une raillerie qui n'avoit rien ni de bas ni de piquant.

XVI. La

Expedier ſes affaires ſans ſe plaindre & ſans être chagrin.] Cette maxime eſt excellente pour tout le monde, mais ſur tout pour les Princes & pour ceux qui ſont à la tête des affaires.

Il n'admiroit jamais rien.] Et par conſequent il étoit ſans deſir & ſans crainte. On peut voir la VI Epitre du I. Livre d'Horace, & ce qui a été remarqué ſur cette heureuſe *admiration*.

XVI. La vie de mon Pere a toujours été pour moy une leçon continuelle de clemence & de fermeté inébranlable dans les deſſeins formez aprés une meure déliberation. Il étoit inſenſible à la vaine gloire qui accompagne ce qu'on appelle ordinairement les honneurs: Il aimoit le travail aſſidu: Il étoit toûjours prêt à écouter favorablement ceux qui avoient à propoſer quelque choſe qui pouvoit être utile à l'Etat: aucune conſideration ne pouvoit l'empêcher de traiter chacun ſelon ſon merite & ſelon les qualités qu'il reconnoiſſoit en luy. Il ſavoit uſer à propos de ſeverité & d'indulgence; il avoit renoncé de bonne heure à l'amour: Il étoit modeſte, civil & honnête: Il laiſſoit à ſes amis la liberté de manger, ou de ne

XVI. *La vie de mon pere.*] Il parle d'Antonin le Pieux, qui étoit ſon pere adoptif. Ce Chapitre eſt parfaitement beau, & donne une grande idée de ce Prince. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il fût plus lu.

Il laiſſoit à ſes amis la liberté de manger ou de ne point manger avec lui.] Ces paroles ont beſoin de commentaire pour être entenduës en ce temps où les manieres de la Cour ſont ſi differentes de celles de ces temps-là. Parmi les plus grandes marques de hauteur & de mépris que les Princes pouvoient donner, on comptoit celle de manger ſeul, qui paroiſſoit inſupportable. Mais l'autre extremité où ils tomberent enſuite, le fut encore plus: car en faiſant l'honneur à ceux qu'ils aimoient de les recevoir à leur table, ils leur en firent un devoir & une neceſſité: de ſorte qu'ils n'oſoient manquer à un ſeul repas ſans permiſſion, ni même demander cette permiſſion;

ne point manger avec lui ; il n'exigeoit point d'eux qu'ils l'accompagnaſſent dans ſes voyages ; & ceux que la neceſſité de leurs affaires avoient empêché de le ſuivre, le retrouvoient toûjours le même pour eux à ſon retour. Dans les conſeils il recherchoit avec un tres grand ſoin & une patience infinie ce qu'il falloit faire, & jamais pour avoir plûtôt fini, il ne ſe contentoit des premiers expediens qu'on lui propoſoit. Il avoit une amitié toûjours égale pour ſes amis, dont il ne ſe laſſoit jamais, & dont il n'étoit jamais entêté. En quelque état qu'il ſe trouvât il étoit toûjours content, & paroiſſoit toûjours guay. Il

de peur de déplaire. Antonin le Pieux fut un des premiers, qui connoiſſant qu'il n'y avoit rien de plus inhumain que de convertir cet honneur en ſervitude, délivra ſes Courtiſans & ſes amis d'un joug qui ne pouvoit être que fort peſant. Marc Antonin ſuivit ſon exemple. Il recevoit ſes amis à ſa table quand ils vouloient y aller, & que leurs affaires le leur permettoient.

Il n'exigeoit point d'eux qu'ils l'accompagnaſſent dans ſes voyages.] Marc Antonin imita ſi bien cette indulgence, qu'il diſpenſa Galien ſon meilleur medecin de le ſuivre à une de ſes expeditions contre les Marcomans, & qu'il lui accorda la priere qu'il lui fit de le laiſſer à Rome, comme Julien nous l'apprend luy-même dans un de ſes Traités.

Il avoit une amitié toûjours égale pour ſes amis, dont il ne ſe laſſoit jamais & dont il n'étoit jamais entêté.] Antonin remarque cela comme une choſe fort extraordinaire. En effet il n'y a rien de plus rare que de trou-

ver

Il prevoyoit de loin ce qui pouvoit arriver, & dans les choſes de la plus petite conſequence il donnoit les ordres neceſſaires ſans aucune oſtentation. Il s'oppoſoit de tout ſon pouvoir aux acclamations du peuple & à toutes les autres marques de flaterie. Il conſervoit avec ſoin ſes revenus qui ſont les nerfs de l'Empire, & il moderoit autant qu'il luy eſtoit poſſible ſes dépenſes ordinaires, ſans ſe mettre en peine des plaintes & des reproches que cette exactitude luy attiroit. Il n'étoit point ſuperſtitieux dans le culte qu'il rendoit aux Dieux, & ne tâchoit point de gagner la faveur du peuple par des preſens, par des flateries & par des douceurs. Mais il étoit moderé en tout, tousjours ferme, tousjours égal, & auſſi attaché

ver des hommes qui ne ſoient pas ou entêtez ou enuyez de leurs amis.

Il conſervoit avec ſoin ſes revenus, & il moderoit autant qu'il lui étoit poſſible ſes dépenſes] Une marque certaine que la liberalité & la magnificence ne ſont pas des vertus proprement Royales, c'eſt qu'elles s'ajuſtent parfaitement avec la tyrannie. Quelle gloire donc pour des Souverains, que de paroître avec éclat par des dépenſes exceſſives? il n'y a rien de plus digne d'un grand Prince, que de regler ſes dépenſes domeſtiques, perſuadé qu'elles n'ajoutent rien à ſa grandeur; & de bien ménager ſes revenus, dont il doit eſtre un diſpenſateur ſage & prudent, qui veut pouvoir toujours fournir aux beſoins de ſon Eſtat, ſans fomenter par des largeſſes mal entenduës les vices de ſon peuple.

On

taché à toutes les bienſeances, qu'ennemi declaré de toutes les nouveautés. Pour les commodités de la vie, qu'une grande fortune ne manque jamais de donner, il en joüiſſoit avec beaucoup de liberté & ſans aucun faſte, mais avec la même ſimplicité dont il ſavoit en joüir, il ſavoit auſſi s'en paſſer. Il s'eſt toûjours conduit de maniere que perſonne n'a jamais pû dire de luy qu'il fût un Sophiſte, un diſeur de bons mots, un homme qui ſentît l'école, au contraire il a toujours paſſé pour un homme ſage, conſommé dans les affaires, entierement éloigné des baſſeſſes & de la

On n'a jamais pû dire qu'il fuſt un Sophiſte, un diſeur de bons mots, un homme qui ſentît l'Ecole.] Ces trois defauts ſont fort ordinaires à ceux qui ont eu une méchante éducation, & qui ſont tombez entre les mains du méchans maîtres. Les Princes n'y ſont pas ſujets aujourd'huy, parce qu'ils ne s'appliquent point au Sciences. Le mot grec que j'ay traduit un diſeur de bons mots, ſignifie proprement un flateur, un adulateur, qui fait le plaiſant & qui réjoüit les autres, *vernula, ſcurra.*

[redacted] *un homme ſage, conſommé dans les affaires, entierement éloigné des baſſeſſes de la flaterie.*] Ces trois caracteres ſont directement oppoſez aux trois defauts dont il vient de parler. L'homme ſage eſt oppoſé au Sophiſte; l'homme éloigné des baſſeſſes de la flaterie eſt oppoſé au diſeur de bons mots, c'eſt à dire au bouffon & à l'adulateur; & l'homme conſommé dans les affaires l'eſt à l'homme qui ſent l'Ecole, & qui eſt accoutumé à parler ſans deſſein, ſans ſujet & ſans raiſon.

Il

la flaterie: & tres capable non ſeulement de ſe conduire, mais auſſi de conduire les autres. Il honoroit veritables Philoſophes, & ſupportoit ceux qui ne l'étoient pas. Il étoit d'un commerce aiſé, & agreable, & d'une converſation enjoüée & plaiſante, mais qui ne fatiguoit jamais. Comme un homme qui n'eſtoit point attaché à la vie; il avoit un ſoin mediocre de ſa perſonne, ſans rechercher la bonne grace, & ſans la mépriſer; & ce qu'il avoit de plus en vûë, c'eſtoit de ſe mettre en eſtat de n'avoir beſoin que rarement ni de Medecins ni de toutes leurs drogues. Il cedoit ſans envie à ceux qui excelloient ou en éloquence, ou dans la connoiſſance de l'Hiſtoire, de la Morale & des Loix, ou de quelqu'autre ſcience que ce peut eſtre, & leur accordoit ſa protection, afin qu'ils peuſſent acquerir la gloire qu'ils devoient attendre. En toutes choſes il ſuivoit exactement les coûtumes de nos peres, & n'affectoit point de faire pa-

Il honoroit les veritables Philoſophes, & ſupportoit ceux qui ne l'eſtoient pas.] La derniere diſpoſition eſt un effet & une ſuite de la premiere. Car un homme ne peut honorer les veritables Philoſophes, s'il ne les connoît, & il ne peut les connoître ſans ſavoir cette maxime tres-importante, que nul n'eſt privé de la verité que malgré lui. Or tout homme qui eſt privé de quelque bien malgré luy, merite bien plus nôtre compaſſion & nos ſoins, que noſtre mépris & noſtre haine.

paroître que ſon but eſtoit de les imiter. Il n'étoit ni impatient ni inquiet, & il ne ſe laſſoit jamais ni d'eſtre dans un même lieu, ni de travailler long-temps à une même affaire. Dés que les violens maux de teſte, auſquels il étoit fort ſujet, eſtoient paſſez, il reprenoit tout auſſi toſt & avec une nouvelle vigueur ſes occupations ordinaires. Il avoit peu de ſecrets, & ceux qu'il avoit regardoient toûjours l'Eſtat. Il faiſoit paroiſtre beaucoup de prudence & de moderation dans les ſpectacles qu'il donnoit, dans tous les ouvrages publics, & dans les largeſſes qu'il faiſoit au peuple; & en toutes choſes il regardoit plûtôt à ce qu'il falloit faire, qu'à la gloire qui luy en pouvoit revenir. Il ne ſe mettoit jamais dans le bain à une heure induë; il n'aimoit pas à bâtir

Il ne ſe mettoit jamais dans le bain à une heure induë.] Dans ce ſeul trait il y a deux loüanges conſiderables. La premiere regarde la temperance. Car il y avoit des gens ſi déreglés; qu'ils ſe jettoient dans le bain avant & aprés le repas. On peut voir ce qui a été remarqué ſur ce paſſage de la VI. Epître du I. Livre d'Horace:

——— *crudi tumidique lavamur*;

& la ſeconde regarde la bonté qu'Antonin avoit pour ſes domeſtiques & ſes Courtiſans: car en prenant toûjours le bain à la même heure, ou plutôt à l'heure deſtinée pour le bain, qui eſtoit la huitiéme ou la neufviéme heure, c'eſt à dire à deux ou trois heures aprés midy, il ſuivoit leur commodité, & ne les obligeoit pas à rien déranger dans leur façon de vivre ordinaire.

Il n'aimoit pas à bâtir.] Antonin veut donner par la une

bâtir ; il n'étoit ni delicat pour ſa bouche, ni difficile pour ſes habits, ni ſoigneux d'avoir de beaux eſclaves. Les robes qu'il partoit ordinairement à ſa maiſon de Lorium, étoient faites dans le village prochain. A Lanuvium il n'avoit le plus ſouvent qu'une tunique, & quand il prenoit un manteau pour aller à Tuſculum, il ſe croyoit obligé d'en faire des excuſes. Voila quelles étoient ſes manieres. Il n'avoit rien de rude, rien d'indecent

une grande loüange à ſon pere. Cependant je ne ſai ſi c'eſt plûtôt un defaut qu'une vertu dans un Prince d'aimer les bâtimens. S'il en eſt des Princes comme des particuliers, qui ſe détruiſent en conſtruiſant, pour me ſervir de ce mot de Lucullus, c'eſt un defaut ſans contredit : mais ſi cela n'eſt point, & que même un Prince qui bâtit, répande par là ſes richeſſes dans tout ſon état & les diſtribuë à une infinité de gens qui n'y auroient aucune part ſans leur travail, c'eſt une vertu. Cependant je remarquerai qu'icy Antonin parle des bâtimens que les Princes font pour leur uſage, & non pas de ceux qu'ils font pour le public. Car ces derniers ont toûjours eſté loüez de tout le monde. Antonin le Pieux ne bâtit qu'un palais à Lorium où il avoit eſté élevé : mais il fit pluſieurs édifices publics à Rome & ailleurs.

Ni delicat pour ſa bouche.] L'expreſſion Grecque eſt remarquable : *Il n'eſtoit ni inventif pour le manger, &c.* C'eſt à dire qu'il n'emploioit ni ſon temps ni ſon eſprit à inventer de nouveaux ragouts. Antonin ſe moque par là de certains Princes qui uniquement occupez du ſoin de leur table, ne travailloient qu'à y raffiner & à devenir plus habiles en ſauces que leurs Officiers mêmes.

XVII.

decent, rien d'outré, enfin rien qui paſſât les bornes d'une juſte moderation. Et tout ce qu'il faiſoit, c'étoit avec tant de ſuite, tant d'ordre, tant de fermeté, & il y avoit un ſi grand raport entre toutes ſes actions, qu'il ſembloit toûjours qu'il avoit eu du temps pour s'y preparer. On pourroit lui appliquer ce qu'on a dit de Socrate, qu'il ſavoit également ſe paſſer & joüir des choſes dont la plûpart des hommes ne peuvent, ni ſe paſſer ſans foibleſſe, ni joüir ſans emportement; & il n'y a pas de plus grande marque d'une ame forte & invincible, que de pouvoir ſe poſſeder dans l'un & dans l'autre de ces deux eſtats. Il fit paroitre encore une conſtance merveilleuſe dans la maladie de Maximus.

XVII. Je dois remercier les Dieux de m'avoir donné de bons ayeux, un bon pere, une bonne mere, une bonne ſœur, de bons precepteurs, de bons domeſtiques, de bons amis, & tout ce qu'on peut ſouhaitter de bon;

XVII. *Je dois remercier Dieu.*] Ce Chapitre eſt tres-remarquable. Voila Antonin perſuadé que tout le bien que les hommes peuvent faire vient de Dieu, & qu'ils ne peuvent rien par eux-mêmes.

Une bonne ſœur.] Annia Cornificia qui fut mariée à Quadratus.

Et tout ce qu'on peut ſouhaiter de bon.] Antonin parle ainſi, parce qu'il n'y a rien de plus ordinaires aux hommes que de demander à Dieu des choſes qui leur ſont mauvaiſes. Auſſi Socrate n'approuvoit rien tant que cette

bon; de m'avoir fait la grace de ne rien faire qui ait pû les desobliger, quoy que je me sois trouvé quelquefois en de certaines dispositions où quelque chose de semblable auroit bien pû m'échaper, si l'occasion s'en fut presentée; mais par un bienfait tout particulier des Dieux, il ne s'est jamais offert aucune de ces occasions qui auroient pû me faire tomber dans ce malheur.

Je leur ay encore l'obligation de ce qui je n'ay pas été élevé plus long tems auprés de la concubine de mon ayeul, & de ce que j'ay preservé ma jeunesse de toutes sortes de taches. C'est par un effet de leur bonté que j'ay eu pour pere un Prince qui seul auroit pû me guerir

cette priere des Lacedemoniens: *Grand Dieu, donnez nous les choses qui nous sont bonnes, quoique nous ne vous les demandions pas, & refusez-nous celles qui nous sont mauvaises, quoique nous vous les demandions.*

De ce que je n'ay pas été élevé plus long-temps auprés de la concubine de mon ayeul.] Il y a là une honnêteté & une bienseance merveilleuses. Antonin remercie les Dieux de ce qu'il n'a pas été long-temps auprés de la concubine de son ayeul, parce que les mauvais exemples domestiques sont pernicieux aux enfans. Dés leurs plus tendres années on ne leur doit rien faire voir que de sage & de saint. Quoique le concubinage fût permis ou souffert, il étoit pourtant honteux dés le temps même de Numa, qui par cette raison défendit aux concubines de toucher à l'autel de Junon, & ordonna à celles qui en approcheroient immoler tout échevelées une brebis pour reparer cette profanation.

Qu'il

rir de toute ſorte d'orgueil, & me faire connoître qu'un Empereur peut vivre de maniere, qu'il n'aura beſoin ni de gardes, ni d'habits d'or & de pourpre, ni d'avoir la nuit dans ſon palais, de ces flambeaux ſoutenus par des ſtatuës, ni de toutes les autres choſes qui marquent le faſte; mais qu'il peut être habillé ſimplement, & vivre en tout comme un par-

Qu'il autre beſoin ni de gardes ni d'habits d'or & de pourpre.] La veritable grandeur des Princes ne conſiſte ni dans leurs gardes ni dans toute la pompe qui les environne & qui les ſuit. Eſlevez au-deſſus des autres hommes, ils ne peuvent croître qu'en ſe rabaiſſant, & ils ne ſont jamais ſi ſurs de leur grandeur, que quand ils la quittent.

Ni d'avoir la nuit dans ſon Palais de ces flambeaux ſoutenus par des ſtatuës.] Antonin parle icy des ſtatues qui étoient dans les palais des Princes & des grands Seigneurs, & qui ſoutenoient de grands flambeaux pour éclairer pendant le nuit. Cette ſorte de magnificence eſtoit fort ancienne: car Homere en parle dans le VII. de l'Odyſſée en décrivant le palais d'Alcinoüs : *Il y avoit ſur de magnifiques piédeſtaux de jeunes enfans d'or, qui tenoient dans leurs mains des flambeaux pour éclairer pendant la nuit ceux qui eſtoient à table.* C'eſt paſſage que Lucrece a traduit dans ces beaux vers du I. Livre:

Si non aurea ſunt juvenum ſimulacra per ades,
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut ſuppeditentur.

Mais qu'il peut eſtre habillé ſimplement, & vivre en tout comme un particulier, &c.] Car c'eſt ce qu'Antonin

particulier, ſans pourtant manquer ni de vigueur ni de courage pour ſe faire obéïr dans les choſes où le bien de l'Eſtat demande qu'il ſe ſerve de ſon pouvoir : Que j'ay eu un frere dont les grandes qualités & les bonnes mœurs pou-

tonin le Pieux pratiquoit parfaitement. Capitolin dit de luy : *Imperatorium faſtigium ad ſummam civilitatem deduxit. Nec omnino quidquam de vita privata qualitate mutavit.* *Il civiliſa*, s'il faut ainſi dire, la *majeſté de l'Empire, & mena toujours la vie d'un ſimple particulier, ſans y rien changer.* Cependant jamais Empereur n'eut plus de majeſté ni plus d'autorité auprés des étrangers mêmes : ſans troupes & ſans places fortes, il donnoit ſes ordres aux Rois, & les Rois luy obéïſſoient.

Que j'ay eu un frere.] Il parle de Lucius Verus ſon frere d'adoption, & avec qui il avoit partagé l'Empire. Il louë les bonnes mœurs de ce frere & la complaiſance qu'il avoit pour luy, parce qu'en effet Verus ſe contrefit les premiers années, luy témoigna beaucoup de tendreſſe, & luy rendit tous les reſpects qu'il auroit pû attendre, je ne dis pas d'un Prince, mais d'un ſujet. Il parut auſſi aſſez attaché à la Philoſophie. Antonin diſſimula toujours les débauches où il tomba dans la ſuite, ou les imputa à ſa jeuneſſe, & voulut même les excuſer. Il ne faut donc pas s'étonner qu'aprés ſa mort il ait voulu couvrir des fautes qu'il avoit ſi bien cachées durant ſa vie. Capitolin lui donne ſur cela cette belle loüange : *Tanta autem ſanctitatis fuit Marcus, ut Veri vitia & celaverit & defenderit, quum ei vehementiſſimè diſplicerent.* *La ſainteté d'Antonin eſtoit ſi grande, qu'il tacha toûjours les vices de ſon frere, & les excuſa, quoi qu'ils lui déplufſent extrémement.* Mais dira-t-on la ſincerité & la pieté ne ſont-elles pas un peu bleſſées dans ce remerciement qu'il fait aux Dieux, point du tout,

pouvoient me donner une noble émulation, & qui ne manquoit pour moi ni de reſpect ni de tendreſſe, & des enfans de corps & d'eſprit bien fait. Je dois encore rendre graces aux Dieux de n'avoir pas permis que j'aye fait un plus grand progrés dans la rhetorique, dans la poëtique, & dans toutes les autres ſciences de cette nature, qui m'auroient peut eſtre retenu par leurs charmes ſi j'y avois mieux réüſſi;

tout. Quand les hommes, & ſur tout les hommes ſimples comme Antonin, viennent à perdre un homme avec qu'ils ont vêcu, qu'ils ont aimé, & dont ils ſont mécontents, tout leur reſſentiment & toute la haine qu'ils avoient pour luy, s'enferment dans le même tombeau, & leur premiere tendreſſe ſe réveille, & ſe renouvelle. Cela eſt naturel & il y a peu de gens qui ne puiſſent l'avoir éprouvé.

Des enfans de corps & d'eſprit bien-fait.] Antonin avoit eu de Fauſtine trois fils, Commode, Verus & Antonin. Et trois, ou ſelon d'autres, quatre filles, Lucille & Fadilla. On ignore le nom des deux dernieres. Tous ces enfans étoient fort beaux & fort bien-faits. Lucille eſtoit comme ſa mere un prodige de beauté, & Commode eſtoit le plus beau Prince du monde. Antonin ignoroit alors les deſordres de ſa fille, & ſon fils ne ſe corrompit qu'aprés ſa mort.

De n'avoir pas permis que j'aye fait un plus grand progrés dans la Rhetorique & dans la poëtique.] Les Stoïciens mépriſoient toutes ces Sciences, & les regardoient comme des choſes vaines qui ne ſont que pour l'oſtentation, & qui éloignent les hommes du chemin qu'ils doivent ſuivre, & qui mene à Dieu. Dans leurs principes, comme dans les noſtres, il n'y a qu'une choſe neceſſaire, & qui nous doive occuper.

De

réüſſi ; De ce que j'ay élevé de bonne heure ceux qui ont eu ſoin de mon éducation aux dignités & aux emplois qu'ils m'ont paru ſouhaiter ; & de ce que ſous pretexte qu'ils eſtoient jeunes, je ne les ay pas renvoyez en les flatant de l'eſperance que je les avancerois dans un autre tems. Enfin de ce que j'ay connu Apollonius, Ruſticus, & Maximus. C'eſt par une grace toute particuliere de ces mêmes Dieux que je me ſuis ſouvent appliqué à connoiſtre veritablement qu'elle eſt la vie la plus conforme à la nature ; de ſorte qu'il n'a pas tenu à eux, à leurs inſpirations, ni à leurs conſeils que je ne l'aye ſuivie, & ſi je ne puis encore vivre ſelon ces regles, c'eſt ma faute ; cela vient de ce que je n'ai pas obeï à leurs advertiſſemens, ou plûtôt, ſi je l'oſe dire, à leurs

De ſorte qu'il n'a pas tenu à eux, à leurs inſpirations, ni à leurs conſeils.] Antonin reconnoît icy que Dieu agit inceſſamment en nous ou par des mouvemens ſecrets ou par des conſeils qu'il nous donne : de ſorte que quand nous faiſons le mal, nous réfuſons ſes lumieres & rejettons ſon ſecours.

De ce que je n'ay pas obeï à leurs ordres & à leurs preceptes.] Ce paſſage eſt beau, & Antonin marque par là qu'il ſentoit bien ce que Dieu fait pour les hommes, Dieu ne ſe contente pas de les avertir ; de ſimples avertiſſemens ne ſatisferoient par ſa tendreſſe. Ils marqueroient une ſorte d'indifference que Dieu n'a point, il nous donne des ordres & des preceptes, & c'eſt ainſi que les peres en uſent envers leurs enfans.

Qu'un

leurs ordres, & à leurs preceptes : Qu'un corps auſſi foible & auſſi valetudinaire que le mien a pu reſiſter à toutes les fatigues que j'ay eſſuyées : Que je n'ay point eu de commerce criminel avec Benedicte ni avec Theodotus, & que j'ay été gueri de bonne heure de toutes les amours qui avoient ſurpris mon cœur : Qu'ayant eſté ſouvent en colere contre Ruſticus, je n'ay rien fait dont je puſſe me repentir dans la ſuite : Que ma mere ayant à mourir fort jeune, a pourtant paſſé les dernieres années avec moy : Que toutes les fois que j'ay voulu aſſiſter quelque pauvre, ou d'autres gens

Qu'un corps auſſi foible & auſſi valetudinaire que le mien.] Dans ſa jeuneſſe il eſtoit aſſez robuſte, car il combatoit armé & tuoit à la chaſſe les plus grands ſangliers. Mais ſon application aux affaires & à l'étude, ſon auſterité & ſes abſtinences le rendirent ſi infirme, qu'il n'eut pas un moment de ſanté pendant ſon regne. Auſſi l'Empereur Julien le repreſente dans ſes Ceſars les yeux enfoncez, les jouës tirées & le corps auſſi luiſant & auſſi tranſparent que l'air le plus pur.

Avec Benedicte & avec Theodotus.] Ces deux perſonnes ſont également inconnuës. C'étoit apparemment de ces perſonnes corrompues, dont les Cours des Empereurs eſtoient ordinairement pleines.

Qu'ayant eſté ſouvent en colere contre Ruſticus, je n'ay rien fait] Antonin reconnoît que ce n'eſt que par le ſecours de Dieu qu'il s'eſt moderé dans ſa colere. Ce qui merite d'eſtre remarqué, & il l'en remercie comme d'un fort grand bonheur. En effet la colere eſt de toutes les paſſions celle qui precipite les Princes dans les malheurs les plus terribles.

Qu

gens qui avoient beſoin de mon ſecours, on ne m'a jamais répondu que je n'avois point de fonds pour le faire: Que je ne ſuis jamais tombé dans la neceſſité de recevoir ce même ſecours des autres: Que j'ay une femme ſi douce & ſi complaiſante, pleine de tendreſſe pour

Que je ne ſuis jamais tombé dans la neceſſité de recevoir ce même ſecours des autres.] Antonin ne ſe contente pas de reconnoître que c'eſt par un bien-fait de Dieu qu'il a toujours eu dequoy aſſiſter les pauvres, il ajoûte que c'eſt par une grace particuliere qu'il n'eſt pas tombé dans la même néceſſité. Car il étoit convaincu que la pauvreté & les richeſſes ſont également des dons de Dieu, qui les diſtribuë comme il luy plaît & à qu'il luy plaît.

Que j'ay une femme ſi douce & ſi complaiſante, pleine de tendreſſe pour moy, & d'une merveilleuſe ſimplicité de mœurs.] Antonin ne connut jamais les dereglemens de ſa femme; & cela ne doit pas paroître bien ſurprenant ſi l'on conſidere d'un côté la ſimplicité d'Antonin, & de l'autre l'eſprit de Fauſtine, qui n'avoit pas moins d'adreſſe que de beauté, & qui avoit pris l'Empereur par toutes les demonſtrations exterieures d'une tendreſſe qui paroiſſoit d'autant plus grande, qu'elle étoit fauſſe. La moitié moins auroit ſuffi pour tromper un homme beaucoup plus défiant & plus ſoubçonneux qu'Antonin. Si aprés cela on s'opiniâtre à s'étonner de cette ignorance, j'y conſens, perſuadée que tel s'en étonne qui eſt encore dans le même cas. Car tout eſt plein de ces exemples, & il n'y a rien dont les femmes ſoient plus capables, que de cette diſſimulation. On pourroit dire qu'Antonin ne s'excuſe pas ſur cette ignorance dans les Ceſars de l'Empereur Julien; car il ne pouſſe le reproche qu'on luy fait d'avoir trop aimé

pour moy, & d'une merveilleuſe ſimplicité de mœurs: Que j'ay trouvé des Precepteurs habiles pour mes enfans. Une grande marque encore du ſoin des Dieux pour moy; c'eſt que dans mes ſonges, ils m'ont enſeigné des remedes pour mes maux, & particulierement pour

une débauchée, que par cette maxime d'Achille dans le IX. Livre de l'Iliade: *Tout homme de bien & de bon ſens aime ſa femme, & en a ſoin*, par l'exemple de ſes predeceſſeurs, qui avoient fait les mêmes honneurs à leurs femmes, quoy qu'elles n'euſſent pas été plus ſages. Mais apparemment que Julien a été bien-aiſe de donner ce tout à la défenſe d'Antonin, afin de trouver moyen d'enveloper dans cette ſatyre la femme d'Adrien, celle de Veſpaſien, & celle d'Auguſte même.

Que j'ay trouvé des precepteurs habiles pour mes enfans.] Herodien n'a pas oublié de marquer au commencement de ſon hiſtoire, que le principal ſoin d'Antonin fut de chercher par tout les plus ſçavans hommes, pour les mettre auprés de ſes enfans: Il donna à Commode Oneſicritus, Antiſtius Capella, Attejus Sanctus pour precepteurs, & pour gouverneur Pitholaüs.

C'eſt que dans mes ſonges, ils m'ont enſeigné des remedes pour mes maux.] Rien n'eſt plus commun dans les Anciens que les remedes indiquez aux malades dans leurs ſonges; & cela étoit ſi generalement reçu dans l'Antiquité, qu'on alloit coucher dans les temples, croyant que les Dieux ſe communiquoient là plus volontiers, & reveloient aux malades pendant leur ſommeil les choſes qui pouvoient operer leur guériſon. Et c'eſt le reproche qu'Eſaïe fait aux Payens: *In ſepulcris & ſpecubus dormiunt propter ſomnia. Ils couchent dans les tombeaux & dans les cavernes de leurs Idoles, pour avoir des ſonges.* Mais je ne m'arrêterois pas beaucoup aux

pour mes vertiges & pour mon crachement de ſang, comme cela m'arriva à Gayette & à Criſſe : Qu'ayant une trés-grande paſſion pour la philoſophie, je ne ſuis tombé entre les

aux coutumes des peuples toujours credules & ſuperſtitieux, ſi des gens tres-ſages & tres-dignes de foy n'avoient parlé de ce qui leur étoit arrivé dans leurs ſonges d'une maniere qui ne permet preſque pas d'en douter. Ariſtide témoigne qu'il a été tres-ſouvent guéri par des remedes qui luy avoient été revelez en ſonge. Syneſius aſſure que par le même ſecours il avoit évité de trés grands dangers. On ſait ce que Socrate dit de ſes ſonges. Mais, dit on, les ſonges ne ſont que des illuſions qui naiſſent des vapeurs de l'eſtomac, & l'Ecriture ſainte nous défend d'y croire. Cela eſt vray de la plûpart des ſonges, mais cela n'empêche pas qu'il n'y en ait de veritables, & nous n'en ſaurions douter. Ce ſont les ſonges que Dieu envoye comme il luy plaît & à qui il luy plaît. Auſſi l'Auteur de l'Eccleſiaſtique dit : *Niſi ab Altiſſimo fuerit emiſſa viſitatio, ne dederis in illis cor tuum ; multos enim errare fecerunt ſomnia, & exciderunt ſperantes in illis. Si les ſonges ne ſont envoyez de Dieu, n'y mets point ton cœur : car ils ont trompé une infinité de gens, & ceux qui s'y ſont attendus, ont été deçus dans leurs eſperances.* Homere avoit reconnu cette verité, quand il diſoit :

καὶ γὰρ τ' ὄναρ ἐκ Διός ἐστιν.

Il y a des ſonges qui viennent de Dieu.

Comme cela m'arriva à Gayette & à Chryſe.] Je ne doute pas que ce ne ſoit le veritable ſens de ce paſſage, que de ſçavans hommes ont voulu corriger de vingt façons, toutes indignes d'Antonin. Chryſe étoit une ville de la Troade, & ſous la protection d'Apollon. Il en eſt parlé dans Homere.

Je ne ſuis tombé entre les mains d'aucun Sophiſte.] Ce

les mains d'aucun Sophiſte, que je ne me ſuis point amuſé à lire leurs livres, ni à demêler les vaines ſubtilités de leurs raiſonnemens, ni à vouloir penetrer dans la connoiſſance des choſes celeſtes. Tous les avantages dont je viens de parler ne peuvent venir que des Dieux & de la fortune..

Cecy a été écrit dans le camp au pays des Quades ſur le bord du fleuve Granua.

RE-

bonheur eſt d'autant plus grand, qu'il y avoit beaucoup de Sophiſtes parmy les Stoïciens. Car la plûpart de ces Philoſophes en voulant toujours dire quelque choſe de nouveau, & contrarier les autres, tomboient le plus ſouvent dans des ſophiſmes & des abſurdités. On n'a qu'à lire les Traités que Plutarque a faits ſur cette matiere.

Ni à vouloir penetrer dans la connoiſſance des choſes celeſtes.] Car il n'y a rien de plus éloigné de la veritable Philoſophie, que cette connoiſſance, dont les hommes ſont tant les vains.

Que des dieux & de la Fortune.] La fortune n'eſt point icy cette Divinité aveugle dont tout le monde parle, & que perſonne ne connoît. C'eſt la deſtinée, le *fatum* des Stoïciens, c'eſt-à-dire la providence divine, qui ſelon ſes vuës éternelles a reglé chaque choſe, & luy a marqué ſon temps.

Cecy a été écrit dans le camp au pays des Quades.] Ce fut ſans doute dans une des dernieres expeditions d'Antonin aprés la mort de Verus. Cette ſubſcription & celle du livre ſuivant ſont bien remarquables: car elles nous apprennent le bon uſage que cet Empereur faiſoit de ſon temps dans ſes expeditions les plus difficiles, & en preſence même de l'ennemy.

RE-

REFLEXIONS MORALES DE L'EMPEREUR MARC ANTONIN.

LIVRE SECOND.

I. IL faut se dire le matin quand on se leve : Aujourd'huy j'aurai affaire à un importun, à un ingrat, à un brutal, à un fourbe, à un envieux, à un méchant homme. Tous ces vices ne viennent à ces gens là que de l'ignorance où ils sont du bien & du mal. Mais pour moy, qui aprés avoir examiné la nature de l'un & de l'autre, ay connu que le bien n'eſt autre choſe que ce qui eſt honnête, & le mal que ce qui eſt honteux, & qui aprés avoir ſoigneuſement reflechi ſur la nature de

ceux qui pechent, ai vû qu'ils ſont tous mes parens, non ſeulement par le ſang, mais par l'eſprit & par cette portion de la Divinité dont ils ſont participans, je ne ſaurois jamais ni être offenſé par aucun d'eux, car il n'eſt pas en leur pouvoir de me faire tomber dans aucun.

REMARQUES SUR LE LIVRE SECOND.

I. *Qu'ils ſont tous mes parens, non ſeulement par le ſang, mais par l'eſprit.*] Car tous les hommes étant formés d'une même terre, & toutes les ames venant de la même ſource, il s'enſuit de là neceſſairement qu'ils ſont tous parens & par le ſang & par l'eſprit, & plus encore par ce dernier, que par l'autre.

Par cette portion de la Divinité, dont ils ſont participans.] Les Stoïciens croioient que l'ame étoit une partie de la Divinité, comme ſi Dieu étoit un être diviſible, & qui eût des parties. Les Manichéens renouvellerent enſuite cette erreur, qui a été ſolidement refutée par les ſaints Peres, qui ont enſeigné que l'ame étoit une creature, & non pas une partie de Dieu: *Creaturam non partem Dei ab illo factam, non de illo*; & cette doctrine eſt ſi bien établie, que ce langage des Stoïciens ne peut plus être dangereux, & que nous pouvons même nous en ſervir ſelon nos principes, en faiſant entendre que nôtre ame eſt une portion de la Divinité, & une Divinité, par l'eſperance que nous avons qu'elle en ſera adoptée, comme dit ſaint Auguſtin: *In ejus genus adoptandam mirabili dignatione gratiæ, non pari dignitate naturæ.*

Car il n'eſt pas en leur pouvoir de me faire tomber en au-

cun vice: ni me fâcher contre un homme qui m'eſt ſi proche, un le haïr: car nous ſommes nez pour nous aider les uns les autres, comme les pieds, les mains, les paupieres, les dents. Il eſt donc contre la nature de ſe nuire les uns aux autres, & c'eſt nuire que d'avoir de la haine ou de l'averſion.

II. Tout ce que je ſuis, c'eſt un peu de chair, un peu d'eſprit, & une ame. Quitte donc les livres; ne te travaille plus tant; tu n'en as pas le loiſir: mais reconnoiſſant que tu commences déja à mourir, n'aye que du mépris pour cette chair qui n'eſt qu'un peu de ſang mêlé avec de la pouſſiere, des os, une peau & un tiſſu de veines, de nerfs & d'artéres. Conſidere enſuite ce que c'eſt que tes eſprits, un vent qui n'eſt pas toujours le même

aucun vice.] Il n'y a rien de plus vray que ce principe, ni qui s'accorde mieux avec ce que J. C. nous a enſeigné.

Et c'eſt nuire que d'avoir de la haine ou de l'averſion.] Cette conſequence eſt d'une verité conſtante. Ce n'eſt pas l'execution qui fait le mal, c'eſt la volonté. La Religion nous l'enſeigne. C'eſt pourquoy ſaint Jean dit que * *quiconque hait ſon frere, eſt homicide, & qu'il demeure dans la mort.*

II. *Quitte donc les livres, ne travaille plus tant, tu n'en as pas le loiſir.*] La plûpart des hommes font pour les livres & pour les ſciences ce que Marthe fait dans l'Evangile pour preparer tout ce qui luy paroiſſoit neceſſaire. Ils s'empreſſent & ſe troublent dans le ſoin

* *Epiſt.* 1. *c.* III.

me, & que l'on attire & rejette inceſſamment par la reſpiration. Il ne reſte que la troiſiéme partie, qui eſt l'ame. Fais donc ces reflexions: Tu es vieux; ne ſoufre plus qu'elle ſoit eſclave, ne ſoufre plus qu'elle ſoit emportée par des mouvemens contraires à ſa nature, comme une marionnette eſt remuée par des reſſorts étrangers. Ne ſoufre plus qu'elle ſe fâche de ce que les deſtinées luy ont envoyé, ni qu'elle veuille éviter ce qu'elles luy preparent.

III. Tout ce qui vient des Dieux, porte les marques de leur providence; ce que l'on impute même au hazard & à la fortune, ſe fait ou par la nature, ou par la liaiſon & l'enchaî-

de beaucoup de choſes: mais il n'y en a qu'une ſeule neceſſaire; & quand on la connoît, les livres ſont inutiles; & ce n'eſt pas tant un ſecours & une aide, qu'un obſtacle & qu'un embarras.

Comme une marionnette eſt remuée par des reſſorts étrangers.] Cette belle comparaiſon eſt priſe du premier livre des Loix de Platon; où un Athenien dit: *Les paſſions ſont dans nos corps ce que les petites cordes ſont dans les marionnettes. Elles nous remuent, & nous font faire des mouvemens tout contraires, ſelon qu'elles ſont oppoſées entre elles.*

III. *Se fait par la nature ou par la liaiſon & l'enchaînement des cauſes que la Providence regit.*] Antonin n'eſt pas de ceux qui oppoſent la nature à Dieu, & qui enſeignent qu'elle produit tout au hazard & par elle-même, ſans l'aide d'aucun eſprit intelligent qui la gouverne; en un mot, qu'elle eſt l'ouvriere, & non pas l'inſtru-

chaînement des cauſes que la Providence regit ; toutes choſes prennent de là leur cours. De plus il y a une neceſſité abſoluë que tu ne ſaurois changer, & il en revient une utilité pour tout l'Univers, dont tu fais partie. Or ce qui eſt utile au Tout, & qui contribuë à ſa conſervation, eſt en même temps utile à chacune de ſes parties, & l'Univers n'eſt pas moins

ſtrument dont Dieu ſe ſert. Cet Empereur reconnoît au contraire qu'elle obéit aux ordres du Souverain, & que dans tout ce qu'elle produit, elle ſuit les loix de la Providence. Ainſi cet *ou* du texte n'eſt pas une particule disjonctive, mais copulative. Elle explique la penſée d'Antonin, qui n'eſt point du tout de faire la nature indépendante, mais ſervante & ſoumiſe, telle que la veritable Religion nous la donne, en nous enſeignant que les cheveux de nôtre tête ſont comptez, & qu'il n'en tombe pas un que par la volonté de Dieu.

De plus il y a une neceſſité abſoluë que tu ne ſaurois changer.] Cette abſoluë neceſſité n'eſt point icy la fatale deſtinée, *fatum*. Car la fatale deſtinée n'eſt que le decret de la Providence. Ainſi Antonin ne diroit que ce qu'il a déja dit. Ce ſage Empereur ſe dit à luy même trois raiſons qui doivent le porter à ſouffrir tout ce qui lui arrive. La premiere, qu'il y a une Providence qui gouverne tout, & qui par conſequent a ſoin des hommes. La ſeconde, que c'eſt une neceſſité indiſpenſable de ſouffrir ce qu'elle a ordonné ; & qu'ainſi il n'y a que la patience à oppoſer à cette neceſſité abſoluë ; & la troiſiéme, que ce qui luy arrive, eſt utile à tout l'Univers, dont il eſt une petite partie. Ce n'eſt donc pas un mal. Tout cela eſt fort bon pour un Payen : mais aujourd'huy nous avons de plus fortes & de meilleures raiſons pour nous encourager à ſouffrir les maux de cette vie : car

moins conſervé & entretenu par les divers changemens des êtres compoſez, que par les changemens des élemens. Que cela te ſuffiſe; que ce ſoient là tes maximes & tes regles: mais défais-toy de cette ſoif inſatiable de livres, afin que tu ne ſortes pas de la vie en murmurant, mais avec une veritable joye, & en remerciant les Dieux de tout ton cœur.

IV. Souviens-toy depuis quel temps tu remets à faire ces reflexions, & combien de fois tu as refuſé de te ſervir des occaſions que les

ſans les deguiſer & ſans leur faire perdre leur nom, la Religion nous enſeigne que nous devons être bien-aiſes de ſouffrir, parce que nos ſouffrances ne peuvent jamais être comparées avec la gloire qu'elles produiront.

Que par les changemens des élemens.] Car les Philoſophes enſeignent que la terre ſe change en eau, l'eau en air, l'air en feu, &c. Voyez la remarque ſur le chapitre 48. du livre IV.

Mais défais-toy de cette ſoif inſatiable de livres, afin que tu ne ſortes pas de la vie en murmurant.] Ceux qui ſont ſi avides de ſcience, & qui en matiere de livres ne diſent jamais, *c'eſt aſſez*, ne peuvent preſque ſortir de la vie ſans murmure: car la mort les ſurprend toujours, & vient rompre quelque grand deſſein, & il arrive alors immanquablement ce que Salomon dit dans l'Eccleſiaſte: *In multa ſapientia multa fit indignatio: & qui addit ſcientiam, addit & laborem.*

IV. *Et combien de fois tu as refuſé de te ſervir des occaſions que les Dieux t'ont preſentées.*] Nous avons encore plus de ſujet qu'Antonin de nous faire ce reproche: car Dieu ne ſe laſſe point de nous preſenter les occaſions de

les Dieux t'ont preſentées. Il eſt pourtant déja tems de connoître de quel monde tu fais partie, & que tu es deſcendu de cet Eſprit qui gouverne l'Univers. Souviens-toy auſſi que le temps de ta vie eſt limité, & que ſi tu ne t'en ſers pour te rendre tranquille, il s'envolera, t'emportera avec luy, & ne reviendra jamais.

V. A toute heure applique-toy fortement, & comme homme & comme Romain, à faire avec gravité, avec douceur, avec liberté & avec juſtice tout ce que tu fais, & à éloigner toutes les autres penſées qui pourroient t'en détourner. Or le moyen le plus ſûr de les éloigner, c'eſt de faire chaque action comme ſi elle devoit être la derniere de ta vie, ſans temerité, ſans aucune revolte contre la raiſon

de nous repentir; il nous y exhorte ſans ceſſe & nous entendons tous les jours ſa voix, mais nous mépriſons les richeſſes de ſa patience, de ſa bonté & de ſa longue attente.

Il eſt pourtant déja temps de connoître de quel monde tu fais partie.] C'eſt-à-dire de connoître le rapport que la nature de ton corps avec celle de l'Univers: car cette connoiſſance te preparera à n'être ni ſurpris ni étonné de quoy que ce ſoit qui lui arrive.

Et que tu es deſcendu.] C'eſt-à-dire, ton ame eſt deſcenduë.

Et que ſi tu ne t'en ſers pour te rendre tranquille.] Pour acquerir cette tranquilité pure; qui conſiſte à n'obéïr à aucune paſſion, & à ne tomber dans aucun vice.

raiſon, ſans déguiſement, ſans amour propre, & avec un parfait acquieſcement aux ordres des Dieux. Tu vois le petit nombre de choſes qu'on a à pratiquer pour mener une vie heureuſe & divine: car les Dieux ne demanderont rien davantage à celuy qui ſuivra ces regles.

VI. Tu te deshonores, mon ame, tu te deshonores: cependant tu n'auras pas toujours le tems de t'honorer toy-même: car la vie de chacun s'enfuit, & la tienne s'eſt preſque entierement écoulée pendant que tu negliges d'avoir du reſpect pour toy, & que tu fais conſiſter ta felicité dans les jugemens des autres.

VII. Pourquoy les choſes du dehors t'occuperoient-elles? Fais-toy du loiſir pour apprен-

V: *Tu vois le petit nombre de choſes qu'on a à pratiquer pour mener une vie heureuſe & divine.*] Cela paroiſſoit peu de choſe aux Stoïciens, qui avoient une grande idée des forces de la nature. Mais Antonin n'en jugeoit pas ainſi. Il reconnoiſſoit que les forces de la nature viennent de Dieu, & avec ce ſecours, qui ne manque jamais à ceux qui tâchent de faire le bien, il trouvoit tout facile.

VI. *Tu te deshonores mon ame.*] Cette expreſſion eſt priſe du cinquiéme livre des Loix de Platon, qui dit que perſonne n'honore ſon ame comme il faut. On peut voir ce qui eſt remarqué ſur le chap. XVI. de ce même livre.

VII. *Fais-toy du loiſir, pour apprendre quelque choſe de bon & d'honnête.*] Il dépend toujours de nous

prendre quelque choſe de bon & d'honnête, & ceſſe de courir çà & là comme ſi tu étois agité par un tourbillon. Il y a encore un autre abus à éviter : C'eſt que la plûpart des actions de ceux qui travaillent le plus en ce monde, ne ſont qu'une laborieuſe oiſiveté & des niaiſeries d'enfant, parce qu'ils n'ont pas un but certain, auquel ils dirigent toutes leurs penſées & tous leurs efforts.

VIII. Il

nous faire ce loiſir, & les affaires que nous allegueront ne ſeront pas une bonne excuſe.

Et ceſſe de courir ça & là comme ſi tu étois agité par un tourbillon.] Rien ne peint mieux la vie des hommes qui tracaſſent toujours dans le monde, & vont & viennent ſans ſavoir pourquoy, plus chargez de leur oiſiveté, que de leurs affaires. Ennius a bien dit ſur cette inquietude vagabonde :

Imus huc, hinc, illuc. Cum illuc ventum, ire illinc lubet.
Incertè errat animus, prater propter vita vivitur.

Nous allons là, de là nous allons ailleurs, & quand nous y ſommes, il nous tarde d'en partir. Nôtre eſprit erre ſans ſavoir où il va ni où il veut être, & la vie ſe paſſe ainſi ſans deſſein & ſans but.

Parce qu'ils n'ont pas un but certain.] Les Stoïciens, à l'exemple de Socrate, ſe ſont plus attachez que les autres Philoſophes à faire voir que le fondement de la vertu & de tous les devoirs de la vie civile conſiſte à avoir un but certain ; & ce but étoit pour eux l'utilité publique, à laquelle ils diſoient que le ſage devoit toujours viſer, comme Antonin s'en explique dans la ſuite.

VIII. Il arrive bien difficilement qu'on ſoit malheureux pour ne pas ſavoir ce qui ſe paſſe dans le cœur des autres : mais il eſt impoſſible qu'on ne le ſoit, ſi l'on ignore ce qui ſe paſſe dans ſon propre cœur.

IX. Il faut avoir toujours devant les yeux quelle eſt la nature de l'Univers, & quelle eſt la tienne ; quel rapport a celle-cy avec celle-là, & quelle partie de quel tout elle eſt, & ſe ſouvenir qu'il n'y a perſonne qui puiſſe t'empecher de dire & de faire des choſes convenables à cette nature, dont tu es une portion.

X. Theophraſte, dans la comparaiſon qu'il a faite des pêchés, autant qu'il eſt poſſible

VIII. *Mais il eſt impoſſible qu'on ne le ſoit, ſi on ignore ce qui ſe paſſe dans ſon propre cœur.*] On peut appliquer à cela ce vers d'Homere que Socrate avoit toujours dans la bouche :

* Ὅτι τοὶ ἐν μεγάροισι, κακὸν τ' ἀγαθόν τε τέτυκται.

C'eſt à dire dans le ſens de Socrate, que tout ce qui ſe fait de bien & de mal pour nous, ſe fait chez nous ; & il s'en ſervoit pour détourner les hommes de toutes les ſciences inutiles & de toutes les vaines curioſités, pour les porter à l'étude de la morale & au ſeul examen de leur propre cœur.

X. *Theophraſte dans la comparaiſon.*] Voila Antonin declaré contre l'égalité des pêchés que ceux de ſa ſecte avoient toujours ſoutenuë ſi opiniâtrement & avec tant

* IV. Od.

ble de les comparer en ſuivant les vuës generales, decide en grand Philoſophe, que ceux qui viennent de la concupiſcence, ſont plus grands que ceux qui viennent de la colere : car celuy que la colere fait agir, ſemble reſiſter à ſa raiſon malgré luy & avec une ſecrette douleur : mais celuy qui obéït à ſa concupiſcence, vaincu par la volupté, paroît plus intemperant & plus effeminé dans ſes fautes. C'eſt donc avec beaucoup de raiſon, & avec une verité qui fait honneur à la Philoſophie, qu'il a ajoûté que le crime qu'on fait avec plaiſir, eſt plus grand & plus puniſſable que celuy qu'on fait avec douleur & avec triſteſſe. En effet celuy qui eſt en colere, reſſemble beaucoup plus à un homme qui a reçu quelque offenſe, & que ſa douleur force à ſe venger ; au lieu que voluptueux ſe porte de ſon propre mouvement à l'injuſtice, pour aſſouvir ſa paſſion.

XI. Fais & penſe chaque choſe comme pouvant ſortir de la vie à chaque moment. S'il y a des Dieux, ce n'eſt pas une choſe bien fâcheuſe que de quitter le monde, car ils ne te feront aucun mal ; & s'il n'y en a point, ou qu'ils

tant d'injuſtice. Mais ce n'eſt pas la ſeule choſe où il s'eſt éloigné des ſentimens outrez des premiers Stoïciens.

XI. *Car ils ne te feront aucun mal.*] Comme les Stoïciens n'avoient aucune idée ni de peines ni de recompenſes

qu'ils ne se mêlent pas des affaires des hommes, qu'ay-je affaire de vivre dans un monde sans Providence & sans Dieux ? Mais il y a des Dieux ; & ils ont soin des hommes : & ils ont donné à chacun le pouvoir de s'empêcher de

penses éternelles aprés la mort, & que le plus grand caractere qu'ils reconnoissoient en Dieu, étoit une bonté infinie, ils étoient persuadez qu'aprés cette vie on n'avoit rien à craindre, & que c'étoit une chose entierement oppofée à la nature de Dieu, de faire du mal. La veritable Religion a tiré les hommes d'une securité si pernicieuse, en leur apprenant que nul ne pourra subsister devant la justice de Dieu, si Dieu ne luy fait misericorde.

Et ils ont donné à chacun le pouvoir de s'empêcher de tomber dans de veritables maux.] Car Antonin ne reconnoît pour veritable maux que les pechés & les vices, & quand il dit que Dieu a donné le pouvoir de s'empecher de tomber dans le vice, il s'éloigne encore du sentimens des autres Stoïciens, qui pretendoient que l'homme avoit par luy même cette force sans le secours de Dieu. Mais quoy que ce sentiment d'Antonin soit plus épuré que celuy des autres Philosophes de la même secte, il pourroit encore induire à l'erreur que les Pelagiens adopterent ensuite, si on ne l'expliquoit favorablement. Car il sembleroit que cet Empereur eût voulu dire, que Dieu ayant donné aux hommes le franc arbitre, ils peuvent éviter le mal & faire le bien par leur propre choix & par leur seule volonté, sans aucun nouveau secours. Ce qui est faux & impie ; & ce n'a pas été le sentiment d'Antonin, puis qu'il reconnoît ailleurs un nouveau secours à chaque moment & à chaque bonne action. Il a donc voulu dire que Dieu a donné à l'homme le pouvoir d'éviter le vice, & que ce pouvoir est entretenu & comme renouvellé à tous momens ;

&

de tomber dans de veritables maux ; & ſi dans toutes les autres choſes qui arrivent neceſſairement il y avoit auſſi des maux qui fuſſent de ce nombre, les Dieux y auroient pourvû, & nous auroient donné les moyens de les éviter : mais ce qui ne peut même rendre l'homme pire qu'il n'eſt, comment pourroit-il rendre la vie de l'homme plus malheûreuſe ? Car ſi la nature avoit ſoufert ce deſordre, ce ſeroit donc ou parce qu'elle l'auroit ignoré, ou parce que l'ayant connu, elle n'auroit pû ni le corriger, ni le prevenir. Or il eſt abſurde de penſer que la nature qui gouverne le monde, ait fait ou par ignorance, ou par impuiſſance une ſi lourde faute, que de permettre que les biens & les maux arrivent indifferemment & ſans di-

& cela eſt conforme aux verités que la Religion nous enſeigne.

Car ſi la nature avoit ſouffert ce deſordre.] La Nature eſt icy cet eſprit intelligent qui gouverne l'Univers ; c'eſt à dire Dieu.

Ou parce que l'ayant connu ; elle n'auroit pû le corriger, ni le prevenir.] Antonin écrit icy pour refuter certains Philoſophes qui ſoutenoient que la matiere étoit ſi foible & ſi corrompuë, que Dieu n'avoit pû la retablir. Ce ſentiment eſt impie, & les ſaints Peres l'ont combatu dans leurs écrits.

Or il eſt abſurde de penſer que la Nature.] Ce raiſonnement eſt tres-ſolide. Ou Dieu n'a pû empeſcher ce deſordre, ou il l'a ignoré. S'il l'a ignoré, il eſt aveugle ; ou ſi l'ayant connu il n'a pas voulu y remedier, il eſt envieux : & s'il ne l'a pû, il eſt impuiſſant. Or donne

diſtinction aux méchans & aux bons, la mort & la vie, l'honneur & le deshonneur, la douleur & le plaiſir, la pauvreté & les richeſſes. Toutes ces choſes n'étant par elles-mêmes ni honteuſes ni honnêtes, arrivent également aux bons & aux méchans. Elles ne peuvent donc être ni de veritables maux, ni de veritables biens.

XII. Il eſt d'une nature intelligente de penſer avec quelle viteſſe tout s'evanoüit : que l'Univers abſorbe bien-tôt tous les corps, & que le temps en éface incontinent la memoire: quels ſont tous les objets ſenſibles, & particulierement ceux qui nous attirent par la volupté ; ou qui nous rebutent par la douleur, & ceux auſquels l'orgueïl des hommes a attaché un éclat ſi generalement vanté : combien tous ces

donne peut dire ni l'un ni l'autre ſans un ſacrilege horrible & ſans une deteſtable impieté.

Elles ne peuvent donc être ni de veritables maux, ni de veritables biens.] Cette conſequence eſt ſure, & la Religion nous enſeigne cette verité, que les maux produiſent des biens infinis à ceux qui aiment Dieu, & que les biens ſont une ſource de maux pour ceux qui n'ont pas ſa crainte.

XII. *Il eſt d'une nature intelligente.*] Qu'il y a peu de ces natures intelligentes ! Si on pratiquoit ce qu'Antonin enſeigne dans ce chapitre, on ſe procureroit une veritable liberté.

Et ceux auſquels l'orgueil des hommes a attaché un éclat generalement vanté.] Comme les dignités, les emplois,

ces objets ſont vils, mépriſables, honteux, ſujets à la corruption & à la mort même. Elle doit penſer encore qui ſont ceux dont les opinions & les ſuffrages donnent la reputation & diſpenſent la gloire ; ce que c'eſt que la mort, & ſe ſouvenir que ſi l'on conſidere cette mort en la ſeparant dans ſon imagination des fauſſes idées qu'on y attache, on trouvera que ce n'eſt autre choſe qu'un ouvrage de la nature. Or de craindre un ouvrage de la nature, c'eſt être enfant ; & non ſeulement c'eſt un ouvrage de la nature, mais un ouvrage même qui luy eſt utile. Sur tout elle doit bien conſiderer de quelle maniere l'homme eſt uni à la Divinité, par quel endroit il en fait partie, & ce:

plois, les charges, la naiſſance & toutes les autres choſes dont les hommes ſont ſi entêtez.

Qui ſont ceux dont les opinions & les ſuffrages donnent la reputation & diſpenſent la gloire.] Rien ne ſeroit plus propre à corriger un ambitieux, que de penſer qui ſont ceux dont il brigue les ſuffrages : car il auroit honte de ſa baſſeſſe & de ſa lâcheté, de vouloir être eſtimé par des eſclaves qu'il n'eſtime point & qui ne ſauroient legitimement s'eſtimer eux-mêmes.

En la ſeparant dans ſon imagination des fauſſes idées qu'on y attache.] D'ordinaire les hommes ne craignent pas tant la mort, que l'appareil qui l'accompagne. Ils ſont tous comme ces malades foibles, qui craignent plus les operations de la chirurgie quand ils voyent deployer pluſieurs inſtrumens.

Mais un ouvrage même qui luy eſt utile.] Car le monde ne s'entretient que par ces changemens, & on peut dire

ce que deviendra cette partie, quand elle aura quité le corps.

XIII. Il n'y a rien de plus miserable qu'un homme qui veut tout connoître & tout embrasser, & qui non content de sonder les abysmes de la terre, veut encore par ses conjectures penetrer dans l'esprit des autres hommes, sans se souvenir qu'il luy doit suffire de connoître cette Divinité qu'il a au dedans de luy, & de luy rendre le culte qui luy est dû. Le culte qu'elle demande, consiste à la tenir libre de passion, à la garantir de la temerité, & à faire qu'elle ne soit jamais fâchée de ce que font les Dieux ou les hommes : car ce que font les Dieux, merite nos respects à cause de leur vertu ; & ce que font les hommes merite nôtre amour à cause de la parenté qui est entre nous. Il arrive quelquefois aussi qu'il merite en quelque maniere nôtre compassion à cause de l'ignorance où ils sont des biens & des

dire que nous ne vivons que par la mort, *mortibus vivimus*, comme disoit un ancien.

XIII. *Veut encore par ses conjectures penetrer dans l'esprit des autres hommes.*] Antonin ne parle pas icy de la fausse vanité de ceux qui pretendent connoître les hommes par la physionomie. Il parle de la curiosité qui est naturelle à tous, & qui fait que nous travaillons bien plus à deviner ce que les autres pensent, qu'à savoir ce que nous pensons.

Il arrive quelquefois aussi qu'il merite en quelque maniere nostre compassion.] Antonin met cette restriction, *en*

des maux : car cette ignorance eſt un aveuglement auſſi pitoyable que celui qui empêche de diſcerner le blanc & le noir.

XIV. Quand tu aurois à vivre trois mille ans, & trente mille encore par-deſſus, ſouviens-toy que l'on ne perd d'autre vie que celle que l'on a, & qu'on n'a que celle qu'on doit perdre. Il n'y a donc point de difference entre la plus longue & la plus courte vie : car le temps preſent eſt égal pour tout le monde, quoique celui qui eſt paſſé ne le ſoit pas. Or le temps

en quelque maniere, pour ne pas choquer trop ouvertement le dogme des Stoïciens, *que la compaſſion eſt un vice.* Nous verrons ailleurs ce qu'il en penſoit.

XIV. *Quand tu aurois à vivre trois mille ans.*] Ce raiſonnement d'Antonin eſt ſeur. Il eſt abſurde de dire qu'il y a un temps paſſé & un tems futur. C'eſt même une contradiction dans les termes. Il n'y a donc que le temps preſent, & par conſequent la vie eſt égale pour tout le monde. Mais, dit-on, un jeune homme qui meurt à vingt ans, perd plus que celuy qui meurt à quatre vingts, car il perd l'eſperance d'un avenir plus long. Plaiſante objection ! Comme ſi la vie ſe meſuroit par l'eſperance, c'eſt à dire, comme ſi on meſuroit une choſe qui eſt par une autre qui n'eſt point. D'ailleurs, peut-on faire la moindre comparaiſon des choſes qu'on eſpere en cette vie avec celles qu'on attend aprés la mort ? N'eſt-ce pas dans l'autre vie que ſubſiſtent veritablement les choſes que nous ne voions ici qu'en ſonge, & comme à travers d'épaiſſes tenebres, qui les déguiſent ou qui les cachent ? La mort ne peut donc que convertir en realités toutes nos eſperances, & c'eſt dequoy beaucoup de Philoſophes Païens ont été tres-perſuadez.

Quoy que celuy qui eſt paſſé, ne le ſoit pas.] Il ne l'eſt pas

temps qu'on perd en perdant la vie, n'eſt qu'un moment: car perſonne ne peut perdre ni le paſſé, ni l'avenir. En effet comment ſeroit-il poſſible d'ôter à quelqu'un ce qu'il n'a pas? Il faut donc ſe ſouvenir de ces deux points; l'un que de toute éternité toutes choſes ſont ſemblables, qu'elles ſont toujours un cercle, & qu'il n'y a point de difference entre voir les mêmes choſes pendant vingt ou trente ans, & les voir pendant un temps infini; & l'autre, que celuy qui vit le plus long-temps & celuy qui meurt fort jeune, font tous deux la même perte: car ils ne perdent que le temps preſent, qui eſt le ſeul dont ils joüiſſent; perſonne, comme je l'ai déja dit, ne pouvant jamais perdre ce qu'il n'a pas.

XV. Tout n'eſt qu'opinion. Cela eſt aſſez clai-

pas par le nombre, mais il l'eſt par l'exiſtence: car il ne peut pas y avoir de difference de ce côté-là entre les choſes qui ne ſont plus, ou qui ſont englouties dans un infini qui les rend égales. C'eſt pourquoy * ſaint Jerôme diſoit fort bien: *Entre celuy qui a vécu dix ans & celuy qui en a vécu mille, aprés qu'ils ſont morts tous deux, tout le temps paſſé eſt égal. La ſeule difference qu'il y a, c'eſt que le vieillard eſt plus chargé de pechés que le jeune.* Car les pechés ſubſiſtent independamment du temps.

XV. *Tout n'eſt qu'opinion.*] Antonin veut dire que nos ſens & nos lumieres nous trompent, & que nous ne ſommes émus & conduits que par l'opinion que nous avons des choſes, & nullement par les choſes mêmes. Ce qui eſt vray. Nous nous imaginons ſavoir, & nous ne ſavons rien, † ou nous ne ſavons pas comme il faut.

* *Epiſt.* 111. † 1 *Cor.* 8.

Mony-

clairement prouvé par ce que Monyme Philoſophe Cynique en écrit dans ſes Ouvrages. L'utilité de ce qu'il dit eſt aſſez ſenſible, ſi on n'en prend que ce qui eſt conforme à la verité.

XVI. L'ame de l'homme ſe deshonore en pluſieurs manieres dont voici les principales. Elle ſe deshonore, lors qu'elle devient, autant qu'il eſt en ſon pouvoir, comme une eſpece d'abces & d'enflûre dans le corps du mon-

Monyme Philoſophe Cynique.] Diſciple de Diogene & de Cratés.

Si on n'en prend que ce qui eſt conforme à la verité.] Ce ſage Empereur ajoûte cela, pour donner aux eſprits un antidote contre le poiſon répandu dans les Ouvrages de Monyme, qui pour faire douter les hommes des verités les plus conſtantes, rendoit ſa theſe ſi generale, qu'il y renfermoit les choſes ſpirituelles, & toute la Religion.

XVI. *L'ame de l'homme ſe deshonore en pluſieurs manieres.*] Antonin a eu en vuë le commencement du livre V. des Loix de Platon, qui dit que l'homme deshonore ſon ame, quand il s'occupe du ſoin d'amaſſer des richeſſes; quand il a pour elles de la complaiſance; qu'il ſe croit tout permis, & qu'il s'abandonne aux voluptés; quand au lieu de s'accuſer de ſes pechés, ils les rejette ſur les autres; quand il commet des actions qui doivent être ſuivies du repentir, quand il ne ſouffre pas courageuſement les travaux, les bleſſures, &c. quand il eſtime cette vie comme un grand bien; quand il prefere la beauté à la vertu, car c'eſt preferer la terre au ciel; quand il ne fuit pas de tout ſon pouvoir ce que la loy condamne, & ne recherche pas ce qu'elle approuve, &c.

Elle

monde: car d'être fâchée de ce qui arrive, c'eſt ſe retirer & ſe ſeparer de la nature univerſelle, qui comprend & enferme en elle-même toutes les natures de tous les êtres particuliers. Elle ſe deshonore quand elle a de l'averſion pour quelqu'un, & qu'elle va contre luy pour luy nuire, comme cela arrive dans la colere. Elle ſe deshonore, lors qu'elle ſe laiſſe vaincre par la volupté & par la douleur. Elle ſe deshonore, lors qu'elle uſe de diſſimulation, & que dans ſes paroles, ou dans ſes actions, elle employe la feinte ou le menſonge. Elle ſe deshonore, lors qu'elle ne raporte à aucun but ſes actions ni ſes mouvemens, mais qu'elle agit temerairement, ſans deſſein & ſans ſuite: car juſques aux moindres

Elle ſe deshonore lors qu'elle uſe de diſſimulation, & que dans ſes paroles ou dans ſes actions elle employe la feinte ou le menſonge.] Les Payens ont eu plus de reſpect pour la verité, que beaucoup de Chretiens, qui croyent qu'il eſt permis d'uſer de feinte, de diſſimulation & de menſonge. Ciceron dit dans le III. Livre des Offices: *Ex omni vita ſimulatio & diſſimulatio tollenda eſt. La feinte & la diſſimulation doivent être bannies de tout commerce. Et ratio igitur poſtulat, ne quid inſidioſe, ne quid ſimulatè, ne quid fallaciter. La raiſon veut donc qu'on n'employe jamais ni la fraude, ni la feinte, ni la ſurpriſe.* Entre tous les Payens, même les plus corrompus & les plus aveugles, on n'en trouvera pas un ſeul qui ſe ſoit aviſé de ſauver le menſonge & la mauvaiſe foy par le pernicieux ſecours des équivoques, & des reſtrictions.

Qui

dres choſes, tout doit être raporté à une fin; or la fin que tout homme raiſonnable doit ſe propoſer, c'eſt de ſuivre la raiſon & les loix de cet Univers, qui eſt la plus ancienne des Villes & des Republiques.

XVII. Tout le temps de la vie de l'homme n'eſt qu'un point; la matiere dont il eſt compoſé, n'eſt qu'un changement continuel; ſes ſens ſont emouſſés & incertains; ſon corps n'eſt qu'une corruption, l'eſprit qui l'anime qu'un vent ſubtil, ſa fortune qu'une nuit obſcure, & ſa reputation qu'un fantôme. Pour

Qui eſt la plus ancienne des Villes & des Republiques.] Cet endroit me fait ſouvenir d'un beau paſſage de Plutarque, qui dit en quelque endroit de ſes Morales, que Dieu qui a tout créé, qui eſt tout-puiſſant, ſouverainement juſte, & ouvrier tres-parfait, comme dit Pindare, a créé le monde comme une ville commune aux hommes & aux Dieux, afin qu'ils y habitent avec la juſtice & la vertu.

XVII. *Tout le temps de la vie de l'homme n'eſt qu'un point.*] On ne ſauroit trouver quelque part que ce ſoit un plus beau portrait de l'homme. Il eſt bien difficile de le bien lire & d'avoir encore de la vanité.

La matiere dont il eſt compoſé, n'eſt qu'un changement continuel.] C'eſt pourquoy Platon faiſoit cette admirable definition de l'homme par rapport au corps: *L'homme eſt ce qui n'eſt point.* Je ne ſai ſi tout le monde la goûtera: pour moy j'en ſuis charmée. Socrate & les Platoniciens avoient puiſé ce ſentiment dans la doctrine de Parmenide, qui avoit enſeigné, que dans la nature, ou dans l'Univers, il y a deux parties; l'une inconſtante, vagabonde, ſujette au changement, & qui ſans ceſſe eſt

Pour tout dire en un mot, ce qui eſt du corps, à la rapidité d'un fleuve; ce qui eſt de l'eſprit, eſt une fumée & un ſonge; la vie un combat perpetuel & un voyage dans une terre étrangere, enfin la reputation dont l'homme ſe flatte aprés ſa mort, n'eſt qu'un oubli. Qu'eſt ce donc qui peut le conduire heureuſement dans une route ſi difficile? C'eſt la Philoſophie ſeule. Cette Philoſophie conſiſte à conſerver ſon ame entiere & pure, toujours maîtreſſe de la volupté & de la douleur; à ne permettre jamais qu'elle faſſe rien temerairement,

autrement & autrement diſpoſée: c'eſt-à-dire la matiere, qu'il appelle par cette même raiſon, ſujette à l'opinion; & l'autre toujours durable, incorruptible, toujours ſemblable à ſoy-même, & exemte de toute ſorte de changement; en un mot, qui eſt toujours, & toujours une: & c'eſt la partie intelligente, c'eſt-à-dire Dieu; & cela s'accorde parfaitement avec le nom que Dieu prend dans l'Ecriture ſainte, * *Je ſuis celui qui ſuis*, parce qu'à luy ſeul appartient proprement l'être permanent, & que toutes les autres choſes changeant perpetuellement, & paſſant toujours d'un être à un autre, ſont & ne ſont pas.

Enfin la reputation dont l'homme ſe flatte aprés ſa mort, n'eſt qu'un oubli.] Car la plus grande reputation comparée à l'éternité, n'eſt qu'un moment & pas même un moment.

C'eſt la Philoſophie ſeule.] La Philoſophie proprement priſe n'eſt que la connoiſſance des choſes divines & humaines; la Religion.

Qu'elle

* *Exod.* 3. 14.

ment, qu'elle uſe de diſſimulation, ni qu'elle s'éloigne de la vérité, & à faire en ſorte qu'elle ſoit toujours ſuffiſante à elle-même, qu'elle n'ait jamais beſoin qu'un autre faſſe quelque choſe, ou qu'il ne la faſſe pas; de plus; qu'elle reçoive tout ce qui luy arrive comme venant du même lieu d'où elle eſt ſortie; qu'elle attende toujours la mort avec un eſprit tranquille, & comme ſachant bien que cette mort n'eſt autre choſe que la diſſolution des élemens dont chaque animal eſt compoſé. Car s'il n'arrive jamais rien de fâcheux aux élemens mêmes qui ſoufrent ces changemens con-

Qu'elle ſoit toujours ſuffiſante à elle-même.] Elle ne le peut ſans le ſecours de Dieu.

Qu'elle n'ait jamais beſoin qu'un autre faſſe quelque choſe, ou qu'il ne la faſſe pas.] Antonin voudroit rendre l'homme ſage trop indépendant, s'il parloit icy des choſes temporelles & des ſecours que les hommes ſe doivent les uns aux autres; auſſi n'eſt ce pas ſon ſens; il ne parle que de ce qui regarde le veritable bonheur, qui ne ſauroit jamais dépendre de l'action d'autruy.

Que cette mort n'eſt autre choſe que la diſſolution des élemens, dont chaque animal eſt compoſé.] C'étoit l'opinion des Platoniciens, qui l'avoient priſe d'Empedocle, que la naiſſance & la durée des corps n'étoient que l'union & l'aſſemblage des premiers principes, & la mort leur ſeparation; & qu'ainſi, comme rien ne naiſſoit, c'eſt-à-dire, qu'il n'y avoit pas de création nouvelle, rien ne periſſoit non plus; il n'y avoit ni procreation de rien, ni reduction à rien; & cela eſt vray pour la matiere depuis que le monde a été diré du neant.

continuels & qui ne font que paſſer toujours de l'un à l'autre, pourquoy apprehenderoit-on la diſſolution & le changement de tout le corps, puiſque ce changement & cette diſſolution ſont ſelon la nature. Or tout ce qui eſt ſelon la nature ne peut être un mal.

Cecy a été écrit à Carnunte.

REFLEXIONS MORALES DE L'EMPEREUR MARC ANTONIN.

LIVRE TROISIE'ME.

I. NOn ſeulement il faut penſer que nôtre vie ſe conſume chaque jour,& devient plus courte : mais encore il faut conſiderer que ſi on vit long temps,on n'eſt pas aſſuré de conſerver la

REMARQUES SUR LE TROISIE'ME LIVRE.

I. *NOn ſeulement il faut penſer que nôtre vie ſe conſume chaque jour.*] Antonin exhorte les hommes par les motifs les plus preſſans, à tout quiter, pour s'adonner entierement à l'étude de la ſageſſe

la même force d'eſprit & le jugement neceſſaire pour la contemplation & pour l'intelligence des choſes divines & humaines : car dés le moment qu'on tombe en enfance, on conſerve bien les facultés de tranſpirer, de ſe nourrir, d'imaginer, de deſirer, & toutes les autres de cette nature : mais de ſe ſervir de ſoy-même, de remplir ſes devoirs, d'examiner la verité de ſes préjugez & d'être en état de juger s'il eſt temps de quiter la vie, enfin tout ce qui demande une raiſon mâle & bien exercée, tout cela eſt déja éteint en nous. Il faut donc ſe hâter, non ſeulement parce qu'on approche tous les jours plus prés de la mort : mais

avant que l'âge vienne leur ôter, ou affoiblir leur raiſon.

Dés le moment qu'on tombe en enfance.] Cela eſt fondé ſur le proverbe qui ne ſe trouve que trop ſouvent veritable, *Vieillards deux fois enfans.*

Et d'être en état de juger s'il eſt tems de quitter la vie.] Les Stoïciens croyoient qu'il étoit d'un homme ſage, de quitter la vie dans les neceſſités preſſantes, ou lors qu'il ſe voyoit en état de ne pouvoir plus remplir ſes devoirs. Il eſt étonnant qu'Antonin n'ait pas reformé une opinion ſi injuſte & ſi contraire à la raiſon & à la nature même, ſur tout Socrate luy ayant appris que Dieu nous amis dans ce monde comme dans un poſte que nous ne devons jamais quitter ſans ſa permiſſion.

Il faut donc nous hâter.] Il veut dire qu'il faut ſe hâter de connoître & d'apprendre. Mais, dira-t'on, à quoy ſert-il d'apprendre quand on eſt ſi prés de la mort ? Cela ſert à ne pas la craindre, & à ſortir de la vie avec plus de tranquillité.

mais auſſi parce que la connoiſſance & l'intelligence des choſes nous abandonnent ſouvent avant que mourions.

II. Il faut conſiderer que les choſes qui arrivent fortuitement ou neceſſairement aux êtres que la nature produit, ont quelque choſe d'agreable & de charmant, comme ces parties du pain, qui dans le four s'entr'ouvrent & ſe ſeparent: car ces mêmes parties que la force du feu a ſeparées & déſunies contre le deſſein du boulanger, ne laiſſent pas de donner certaine grace au pain, & d'exciter à le manger. Tout de même les figues les plus mûres ſe rident & ſe fendent, & ce qui approche

II. *Il faut auſſi conſiderer que les choſes qui arrivent.*] Antonin combat icy le ſentiment de ces Athées, qui voyant dans la nature pluſieurs choſes qui leur paroiſſent ou difformes ou inutiles, ou même nuiſibles, pretendent tirer de là des conſequences ſeures, qu'il n'y a point de Dieu, ou que s'il y en a, il ne ſe mêle point de tout des affaires des hommes, & laiſſe aller le monde au hazard. Il leur apprend donc que ces mêmes choſes ne ſont rien moins que ce qu'ils pretendent, & qu'elles ont leurs graces & leurs beautés, en ce qu'elles ſont ou les ſuites ou les accompagnemens des êtres où elles ſe trouvent. Antonin n'a eu garde de tomber dans le ridicule des anciens Stoïciens, qui ſoutenoient qu'il n'y avoit rien d'inutile dans le monde, qu'une puce ſervoit à nous éveiller, & une ſouris à nous rendre ſoigneux, comme Chryſippe l'avoit écrit dans ſes livres.

Ou fortuitement ou neceſſairement.] Antonin n'admet point de hazard. Il appelle neceſſaires les choſes qui ſont

proche de la pourriture, donne de la beauté aux olives qui commencent à mûrir. Les épics qui baiſſent la tête, la ferocité du lion, l'écume du ſanglier, & pluſieurs autres choſes ſemblables, ſi on les regarde ſeparément, n'ont rien qui approche de la beauté: cependant parce qu'elles accompagnent les êtres que la nature produit, elles leur donnent de l'agrément, & plaiſent aux yeux. Par la même raiſon, ſi quelqu'un a l'eſprit aſſez fort & aſſez profond pour contempler & connoître toutes les choſes qui arrivent dans cet Univers, il n'en trouvera preſque pas une, non pas même de celles qui arrivent en conſequence & à la ſuite des autres, qui n'ait ſes graces particulieres, & qui ne ſerve à relever la beauté du Tout, dont elle fait partie. Ainſi il ne verra pas avec moins de plaiſir les bêtes feroces vivantes, qu'il les verroit dans les ouvrages des Statuaires & des Peintres.

Il

toujours les ſuites des autres; & *fortuites*, celles qui arrivent ou contre le deſſein de l'ouvrier, ou ſans aucune neceſſité apparente, quoy qu'elles viennent des cauſes que la providence conduit.

Si quelqu'un a l'eſprit aſſez fort & aſſez profond pour contempler & connoître.] En effet il n'y a que les eſprits profonds qui ſoient capables de parvenir à cette connoiſſance des cauſes & des effets des êtres que la nature produit.

Qu'il les verroit dans les ouvrages des Statuaires & des Peintres.] Ariſtote écrit dans le Chap. IV. de ſa Poëtique,

Il trouvera que les vieilles & les vieillards ont leur beauté, auſſi-bien que les jeunes gens, & il verra avec les mêmes yeux les uns & les autres. Enfin il découvrira dans une infinité de ſemblables ſujets des beautés qui ne ſont pas ſenſibles à tout le monde, mais ſeulement à ceux qui ſont accoutumez à la nature & à ſes ouvrages.

III. Hypocrate, aprés avoir guéri pluſieurs maladies, eſt mort luy-même de maladie. Ceux qui ont fait profeſſion de prédire la mort aux autres, ont enfin ſubi leur deſtinée, Alexandre, Pompée, Ceſar aprés avoir détruit de fond en comble tant de villes & défait tant de milliers d'hommes dans les combats, ſont enfin morts à leur tour. Heraclyte ayant ſi long-tems diſcouru ſur l'embraſement qui de-

que, que naturellement les hommes aiment ſi fort l'imitation, qu'ils voyent dans la peinture avec un tres grand plaiſir les objets qu'ils n'oſeroient regarder dans la nature. Antonin a égard icy à cette verité.

Il trouvera que les vielles & les vieillards ont leur beauté.] Antonin a reduit icy dans ſes juſtes bornes un ſentiment outré des Philoſophes de ſa ſecte, qui preferoient le loideur & la vieilleſſe à la jeuneſſe & à la beauté, & qui ſoûtenoient qu'il n'y avoit que cela d'aimable, & que l'amour qu'on avoit pour une laide perſonne, ceſſoit dés qu'elle devenoit belle. Ce paradoxe leur attiroit la raillerie des honnêtes gens, qui les comparoient à des moucherons qui fuyent le bon vin, & qui n'aiment que le vinaigre.

devoit consumer le monde, a fini par les eaux qui ont rempli ses entrailles, & il est mort tout couvert de fumier. Democrite est mort mangé des poux, & c'est une autre espece de vermine qui a fait mourir Socrate.

A quoy aboutissent tous ces discours? Tu t'es

III. *A fini par les eaux qui ont rempli ses entrailles, & est mort tout couvert de fumier.*] Heraclite étant hydropique demanda à ses Medecins s'ils ne pourroient pas convertir cette inondation en secheresse. Les Medecins luy ayant répondu qu'ils n'avoient aucun secret pour cela il se mit dans du fumier au Soleil, croyant que la chaleur de ce fumier dissiperoit l'eau dont il étoit plein. Ce remede ne réüssit pas, & il mourut dans le fumier. Antonin lui donne icy un ridicule qui est bien sensible. Ce Philosophe s'amuse à discourir de l'embrasement du monde, chose tres-éloignée, & qui ne le touche en rien, & il ne voit pas qu'il va perir par un deluge d'eaux, dont il sera luy-même la source.

Democrite est mort mangé des poux.] Antonin est le seul qui parle ainsi de la mort de Democrite. L'opinion commune est qu'il se fit mourir luy-même, voyant que la vieillesse lui affoiblissoit l'esprit.

C'est une autre espece de vermine qui a fait mourir Socrate.] Il parle des accusateurs de Socrate & du peuple qui le fit mourir. J'ai vû des gens du monde qui étoient choquez de cette expression, & qui la traitoient de turlupinade. C'est leur faute; rien n'est plus serieux. Comme les Philosophes ont comparé les Tyrans aux lions & aux tigres, ils ont aussi comparé le peuple aux animaux les plus dégoûtans & les plus vils: & il faut être accoutumé à leur langage.

A quoy aboutissent tous ces discours?] Tout ce qu'Antonin vient de dire sent l'homme qui craint la mort & qui tâche de se raffermir par des exemples. Or tous

t'es embarqué, tu as fait ta courſe, tu es abordé où tu devois aller, ſors du vaiſſeau. Si tu en ſors pour arriver à une autre vie, tu y trouveras des Dieux; & ſi tu es privé de tout ſentiment, tu ceſſeras d'être ſous le joug des douleurs & des voluptés, & de ſervir à un vaſe ſi fort au deſſous de ce que tu es: car icy ſans contredit la partie qui ſert eſt plus excellente, puiſque c'eſt l'eſprit, cette Divinité qui eſt au dedans de toy, au lieu que l'autre n'eſt que du ſang & de la pouſſiere.

IV. Ne conſume point le temps qui te reſte à vivre à penſer aux autres, quand cela n'eſt d'aucune utilité pour le public: car ces penſées te priveront d'une autre choſe qui t'eſt plus importante, je veux dire qu'ayant l'eſprit occupé de ce que celui-cy ou celui-là fait, pourquoy il le fait, de ce qu'il dit, de ce qu'il penſe, ou de ce qu'il veut entreprendre; toutes ces

tous ces exemples ſont inutiles & ne ſont rien à nôtre fait. Il n'eſt pas queſtion de ſavoir ce qui eſt arrivé aux autres. Il s'agit de connoître que la vie étant un voyage que les uns achevent plutôt, les autres plus tard, quand on eſt au port, il eſt ridicule de ſouhaiter d'être encor le joüet des vents & des tempêtes. Voila le ſens de cette demande, *à quoy aboutiſſent tous ces diſcours?*

IV. *Quand cela n'eſt d'aucune utilité pour le public.*] Car nous devons employer toutes nos penſées & tous nos talens à l'utilité publique, parce que ce ſont des dons de Dieu, * *& que*, comme dit ſaint Paul, *le S. Eſprit n'a été donné à chacun que pour ce qui eſt utile à tous.*

* 1 *Cor.* 12.

ces choſes te feront errer hors de toy-méme, & t'empêcheront d'être attentif à conduire & à obſerver ta propre raiſon. Il faut donc éviter toutes les penſées vaines & inutiles, ſur tout celles que la curioſité & la malice font naître. Tu dois auſſi t'accoûtumer à ne penſer aucune choſe, ſur quoy ſi quelqu'un te demandoit tout d'un coup ce que tu penſes; tu ne puſſes répondre avec liberté & ſur le champ: Je penſois cela & cela; afin que par là tu faſſes connoître que tu n'as rien dans le cœur qui ne ſoit pur, ſimple, bon, & qui ne convienne à un homme qui eſt né pour la ſocieté, qui rejette entierement les penſées de luxe & de volupté, qui mépriſe les vaines diſputes, l'envie, les ſoupçons & enfin tout ce que tu ne pourrois avoüer ſans honte. Un homme comme celuy-là, qui ne remet point de jour à autre à ſe rendre plus parfait, doit être regardé comme le prêtre & comme le mi-

Ta propre raiſon.] C'eſt-à-dire ton eſprit, ton ame, qui eſt ce que tu as de pur.

Tu dois auſſi t'accoutumer à ne penſer aucune choſe, ſur quoy ſi quelqu'un te demandoit, &c.] Ce precepte me paroit divin; il n'y a que les Saints qui puiſſent le mettre en pratique. Et à quel degré de ſainteté ne faut-il pas même être parvenu, pour pouvoir toujours dire tout ce que l'on penſe, ſans jamais rien dire dont on doive rougir?

Doit être regardé comme le prêtre & comme le miniſtre des Dieux, ſervant toujours la Divinité.] Cette pen-

miniſtre des Dieux, ſervant toûjours la Divinité qui eſt conſacrée au-dedans de luy comme dans un temple. C'eſt cette Divinité propice qu'il le rend indomptable à la volupté, invulnerable à la douleur, inſenſible aux injures & aux violences, & inacceſſible aux vices & à tous les deſirs déreglez. C'eſt elle qui le rend un vaillant athlete dans le plus grand de tous les combats qu'il faut ſoûtenir, pour ne ſe laiſſer vaincre par aucune de ſes paſſions; qui luy donne une juſtice, dont il eſt entierement penetré. C'eſt elle enfin qui luy fait recevoir avec plaiſir tout ce qui luy arrive par les ordres de la providence, & qui l'occupant tout entier, ne luy laiſſe le temps de penſer à ce que les autres penſent, diſent ou font, que dans des neceſſités preſſantes, & lors qu'il y va de l'interêt du public. Car il ne s'occupe qu'à faire les choſes qui ſont de luy, & il ne penſe qu'à celles qui luy ſont aſſignées par la nature univerſelle. Il tâche de perfe-

penſée eſt grande & noble, & les Chrêtiens en pourroient faire aujourd'huy un heureux uſage, s'ils vouloient ſe regarder comme les prêtres & les miniſtres du S. Eſprit qui habite dans leurs cœurs, luy rendre le culte qui luy eſt dû, & ne l'affliger jamais par aucun deſordre. Saint Pierre dit formellement que nous ſommes le temple ſpirituel & les * ſaints prêtres pour offrir des victimes ſpirituelles.

Il tâche de perfectionner la beauté de celles là, & il

* 1 *Pierre* 1,

fectionner la beauté de celles-là, & il eſt convaincu de la bonté de celles-cy. Car ce qui eſt deſtiné à chacun, luy eſt convenable & utile, & tend avec luy à la même fin. Il ſe ſouvient qu'il y a une étroite union & parenté entre tous les êtres raiſonnables, & qu'il eſt de la nature de l'homme d'avoir ſoin de tous les hommes. Il ne recherche pas l'eſtime de tout le monde indifferemment, mais ſeulement de ceux qui vivent conformement à la nature; & pour ceux qui vivent d'une autre maniere, il a toûjours devant les yeux quels ils ſont dans leur domeſtique, en public, le jour

eſt convaincu de la bonté de celles-cy.] On ne peut rien voir de plus parfait. Voila l'état où doit être un veritable Chretien, être convaincu que tout ce qui luy arrive, luy eſt bon, & travailler à faire que tout ce qui vient de luy, ſoit beau, c'eſt à dire, juſte & agreable à Dieu.

Il ne recherche pas l'eſtime de tout le monde indifferemment.] Socrate prouve dans le Criton, que ceux qui preferent l'eſtime du peuple à celle des Sages, corrompent cette partie d'eux mêmes, qui ne vit que par la juſtice, & que l'injuſtice ſeule détruit. Mais pour bien ſavoir celuy de qui nous devons rechercher l'eſtime; voicy une regle qui ne trompe point: Comme un athlete ne recherche pas l'approbation des ſpectateurs, mais celle de ſes juges; ainſi un veritable Chrêtien, dont toute la vie n'eſt qu'un combat, n'attend pas ſa louange des hommes, mais de Dieu.

Il a toujours devant les yeux quels ils ſont dans leur domeſtique, en public, le jour, la nuit.] Si on ſuivoit bien cette idée d'Antonin, & qu'on examinât de prés la

jour, la nuit, & dans quelles compagnies ils ſont confondus, & pour ainſi dire, embourbez. Enfin il ne fait aucun cas de plaire à des gens qui ne ſe plaiſent pas à eux-mêmes.

V. Ne fais rien malgré toy, rien que tu ne rapportes à l'utilité publique, rien que tu n'ayes auparavant bien examiné, & rien enfin par caprice ou par paſſion. N'embellis point tes penſées par la beauté & l'élegance du diſcours; évite de trop parler, & ne te mêle point de beaucoup d'affaires. Que le Dieu qui eſt au-dedans de toy, conduiſe & gouverne un homme mâle, un bon vieillard, un citoyen,

la vie de la plûpart des hommes, on rougiroit de leur eſtime, & on ſe conſoleroit aiſément de leur mepris.

Dans quelles compagnies ils ſont confondus, & pour ainſi dire, embourbez.] Antonin conſidere avec raiſon les méchantes compagnies comme des bourbiers, où la plûpart des hommes achevent de ſe corrompre.

Il ne fait aucun cas de plaire à des gens qui ne ſe plaiſent pas à eux-mêmes.] Je ſuis charmée de cette definition des foux & des vicieux: Ils ne ſauroient ſe plaire. On peut leur dire ce que Tireſias dit à Edipe dans Sophocle: *Les gens de vôtre naturel ſont inſupportables à eux-mêmes.* En effet, le vice eſt une corruption de l'ame & une ſedition inteſtine qui fait combattre le vicieux contre luy-même, le choque, le trouble, le travaille, ne luy laiſſe pas un ſeul moment de repos, & l'empêche de joüir même de ſes proſperités apparentes.

V. *N'embellis point tes penſées par la beauté & l'élegance du diſcours.*] Chryſippe avoit écrit dans le premier livre

toyen, un Romain & un Empereur, qui s'eſt luy-même mis en état, qu'il n'attend que le ſon de la trompette, pour ſortir de la vie ſans aucun retardement. N'ayes jamais recours au ſerment ni au témoignage d'autruy, pour confirmer tes paroles. Qu'il paroiſſe toujours de la gayeté ſur ton viſage. Accoutume-toy à te paſſer du ſervice des autres & du re-

livre de ſa Rhetorique: *Non ſeulement il faut negliger la colliſion des voyelles; pour ne penſer qu'à ce qui eſt plus grand & de plus grande importance: mais il faut encore laiſſer paſſer certains defauts & certaines obſcurités, & faire même des ſolecifmes dont d'autres rougiroient.* Le même Philoſophe diſoit pourtant dans un autre endroit du même livre, que non ſeulement il falloit embellir ſon diſcours par des ornemens honnêtes & ſimples, mais qu'il falloit même avoir ſoin de ſes geſtes, de ſa voix & de la compoſition du viſage & des mains. Je ne ſai ſi cette contradiction pourroit être accordée. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Stoïciens mépriſoient fort l'éloquence, & la croyoient indigne de faire les ſoins du ſage, qui n'eſt, comme dit Epictete, *ni parole, ni diction.*

N'aye jamais recours au ſerment ni au témoignage d'autruy pour confirmer tes paroles.] Il n'y avoit preſque que de l'orgueil dans les raiſons qui portoient les Stoïciens à defendre le ſerment & à condamner ceux qui avoient recours au témoignage d'autruy pour confirmer leurs paroles. Car ils pretendoient que le ſage meritoit d'être cru par luy ſeul ſans aucun ſerment. En effet, comme dit Eſchyle, ce n'eſt pas le ſerment qui rend l'homme croyable, c'eſt l'homme qui rend croyable le ſerment. Mais la veritable Religion, qui nous enſeigne à ne point jurer en vain & pour des choſes de neant, à cauſe

repos qu'ils te peuvent procurer. En un mot, ſois ferme & droit par toy-même, & n'aye point d'autre appui.

VI. Si dans la vie tu trouves quelque choſe de meilleur que la juſtice, la verité, la temperance & la force d'eſprit, en un mot qu'une ame contente d'elle-même dans tout ce qu'elle fait ſelon les regles de la raiſon,

cauſe de la ſainteté & la Majeſté du nom de Dieu, & qui veut que nos paroles ſoient *oui* & *non*, nous enſeigne auſſi que le ſerment eſt permis & louable même en certaines occaſions. C'eſt la fin des differends de tous les hommes, & Dieu même a bien voulu confirmer ſes promeſſes par le ſerment. Ce qu'il y a à dire, c'eſt qu'il n'en faut uſer qu'avec beaucoup de retenuë, & lors qu'on ne peut s'en s'empêcher ſans bleſſer la charité. Auſſi Epictete ne l'avoit-il pas condamné abſolument, car il s'étoit contenté de dire: *N'aye jamais recours au ſerment, ſi tu peux t'en empêcher; & ſi tu ne le peux, ne t'en ſers que le moins qu'il te ſera poſſible.* Les Anciens remarquent qu'Hercule ne jura qu'une ſeule fois dans toute ſa vie.

En un mot, ſois ferme & droit par toy-même, & n'aye point d'autre appuy.] Cela eſt fort bon, d'empêcher les hommes de mettre leur confiance dans les creatures, mais en même temps il faut leur enſeigner à ne preſumer rien d'eux mêmes, & à n'attendre leur force que de Dieu; & c'étoit le ſentiment d'Antonin, qui en établiſſant le libre arbitre n'ôtoit rien à la grace & au ſecours du ciel.

VI. *Si dans la vie tu trouves quelque choſe de meilleur.*] Tout cet article me paroît admirable, & l'inſinuation dont Antonin uſe, eſt bien plus efficace que les preceptes tout nuds. Car il n'y a rien que les hommes aiment

ſon, & ſatisfaite de ſa deſtinée dans tout ce qui luy arrive contre ſon gré ; ſi tu trouves, dis-je, quelque choſe de meilleur, attache-toy de tout ton cœur à ce bien ineſtimable, & joüis de ce treſor que tu as trouvé. Mais ſi tu ne vois rien de meilleur que cette partie de la Divinité qui a ſon temple au dedans de toy, qui ſe rend toujours la maîtreſſe de tous ſes mouvemens, qui examine avec ſoin toutes ſes penſées, qui, comme diſoit Socrate, ſe délivre de la tyrannie des paſſions qui agitent les ſens, qui eſt toujours ſoumiſe aux Dieux, & qui a toujours ſoin des hommes : Si toutes les autres choſes te paroiſſent petites & mépriſables auprés d'elle, ne donne place à aucune : car t'y étant une fois ſoumis, il ne dépendra plus de toy de t'en defaire pour t'attacher uniquement à ce bien qui t'eſt veritablement propre, & qui eſt à toy. Il n'eſt pas juſte que rien d'étranger vienne tenir tête à ce veritable bien qui eſt l'unique auteur de la ſocieté & de la raiſon. Je dis, rien d'étranger, comme les applaudiſſemens du peuple, les Principautés, les richeſſes & les voluptés : car pour peu que nous donnions entrée à tout cela, & qu'il nous paroiſſe ſortable, il prend d'abord le deſſus, & nous entraine avant que nous y prenions garde. Choiſis donc librement & ſimplement tout ce qui te paroît le meilleur, & t'y attache de toutes tes forces. Ce qui eſt meil-

meilleur, c'eſt ce qui eſt utile; & *voicy une regle ſeure pour le diſcerner:* Tout ce qui t'eſt utile, entant que tu es animal raiſonnable, c'eſt ce qu'il faut retenir; & tout ce qui ne t'eſt utile qu'entant que tu es ſimplement animal, c'eſt ce qu'il faut rejetter. Conſerve ſeulement ton jugement libre & dégagé de toutes ſortes de prejugez, afin qu'il puiſſe faire ſurement cette difference.

VII. Garde-toy bien d'eſtimer jamais comme utile une choſe qui te forcera un jour à manquer de foy, à violer la pudeur, à haïr; ſoupçonner ou maudire quelqu'un, à être diſſimulé, à deſirer des choſes qui demandent des murailles ou des voiles pour être cachées. Celuy qui n'eſtime que ſon ame, c'eſt à dire ſon propre genie; & le ſacré culte qu'on rend à ſes vertus, ne fait rien qui ſente la tragedie. Il ne s'abandonne point aux gemiſſemens; il ne demande ni la ſolitude, ni le grand monde; &

aiment tant que d'avoir la liberté de choiſir. Il ſemble que ſaint Paul ait voulu s'accommoder à cette inclination qui nous eſt ſi naturelle, quand il nous dit: *Eſprouvez toutes choſes, & retenez ce qui eſt bon.*

Tout ce qui t'eſt utile entant que tu es animal raiſonnable.] Que cette regle eſt belle, & de combien de faux plaiſirs ſevreroit-elle les hommes, s'ils y faiſoient reflexion!

VII. *Ne fait rien qui ſente la Tragedie.*] C'eſt une expreſſion pleine de force & de ſens. C'eſt pour dire qu'il

& ce qui eſt encore plus conſiderable, il vit ſans crainte & ſans deſir. Il ne ſe met point en peine quel temps il a encore à joüir de la vie; il eſt toujours prêt à la quitter, comme à faire toute autre action honnête & vertueuſe; enfin ſon unique ſoin, pendant qu'il eſt ſur la terre, c'eſt de tenir toujours ſon ame en état de faire tout ce qui eſt propre à l'homme & utile à la ſocieté.

VIII. Dans l'ame d'un homme temperant & purgé de toutes les paſſions, il n'y a jamais la meurtriſſure, ni corruption cachée; jamais la Parque ne le ſurprend, & ne tranche ſa vie avant qu'elle ſoit complette, comme ſi c'étoit un Comedien qui ſe retirât avant qu'il eût achevé de joüer ſa piece. De plus il n'y a ni baſſeſſe ni orgueïl, rien de force, ni

qu'il ne tombe jamais dans aucune de ces paſſions violentes & outrées qui regnent dans les Tragedies, & qu'il n'y a en luy que ſimplicité & verité.

VIII. *Dans l'ame d'un homme temperant & purgé de toutes les paſſions.*] Purger les paſſions chez les Stoïciens, c'eſt à dire les chaſſer, les emporter toutes ſans qu'il en reſte une ſeule. Mais Ariſtote entend par purger les paſſions, les reduire à la mediocrité, de maniere qu'elles ſoient toujours ſoumiſes à la raiſon.

Jamais la Parque ne le ſurprend, ni ne tranche ſa vie avant qu'elle ſoit complette] En effet il n'y a que nos paſſions vicieuſes qui nous font croire que quand nous mourons, nôtre vie n'eſt pas encore complette. Cette reflexion d'Antonin, qui ne paroît rien d'abord, eſt tres-judicieuſe & tres-ſolide.

Ni

ì de déchiré, rien qui craigne la cenſure, i qui cherche l'obſcurité.

IX. Reſpecte & cultive ton imagination, :ar tout dépend d'elle, afin qu'elle n'engen- lre point dans ton eſprit des opinions contrai- es à la nature & indignes de la raiſon. Or ce que la nature & la raiſon demandent, c'eſt que tu retiennes ton conſentement, que tu aimes les hommes, & que tu obeïſſes aux Dieux. Rejettant donc tous autres ſoins, ne t'attache qu'à ces trois choſes, & ſouviens-toy que le ſeul temps qu'on vit, c'eſt le preſent, qui n'eſt qu'un point; tout le reſte du temps eſt ou paſſé ou incertain. La vie de chacun n'eſt donc qu'un moment; le lieu où il la paſſe, qu'un petit coin de terre; & la re-

pu-

Ni de déchiré.] Ce terme eſt expreſſif. Il y a du déchiré dans un homme, quand il ſe ſepare des autres hommes, & qu'il rompt le lien de la ſocieté. On peut voir le ch. 35. du livre VIII.

IX. *Reſpecte & cultive ton imagination.*] Car c'eſt l'imagination qui produit les opinions. Ainſi on peut dire que c'eſt elle qui gouverne la vie des hommes. Par l'imagination Antonin entend icy la partie ſuperieure de l'ame; l'eſprit intelligent.

C'eſt que tu retiennes ton conſentement.] Car toutes les choſes terreſtres étant douteuſes, incertaines & entierement inconnuës à l'homme, le ſage n'en doit point juger. Tout au plus il doit imiter la retenuë des Philoſophes Cyrenaiques, qui abandonnant le dehors & ſe renfermant uniquement dans leur ſentiment, n'aſſuroient jamais d'une choſe, *Cela eſt*, & diſoient toujours,

Il

putation la plus durable, qu'une chimere qui s'évanoüit bien-tôt, & qui paſſe ſucceſſivement à des hommes, qui mourant preſque dés qu'ils ſont nez, bien loin d'avoir le temps de connoître ceux qui ſont morts avant eux, n'ont pas celuy de ſe connoître eux-mêmes.

X. A toutes les regles que je t'ai données, tu peux encore ajoûter celle-cy; c'eſt de faire toûjours une définition ou une deſcription exacte de tout ce qui peut tomber dans la penſée, de ſorte qu'on voye preciſément ſa matiere, que l'on connoiſſe toutes ſes parties ſeparément; & qu'on ſache ſon veritable nom & le nom des choſes dont il eſt compoſé & dans leſquelles il ſera diſſous. Car il n'y a rien qui rende l'ame ſi grande, que d'examiner avec methode & avec verité tout ce qui peut arriver dans la vie, & d'y faire une telle attention, que l'on connoiſſe d'abord qu'elle par-

Il ſemble. Mais ce n'eſt qu'Antonin ne vouloit pas même ſe permettre; & avec raiſon: car dés que nous donnons lieu à ce ſeul *il ſemble*, c'en eſt aſſez pour nous rendre malheureux.

Et qui paſſe ſucceſſivement à des hommes, qui mourant preſque dés qu'ils ſont nez.] Ces cinq ou ſix dernieres lignes ſont une image admirable. Il y a une rapidité ſi grande, que l'imagination même ne ſauroit preſque l'égaler.

X. *Car il n'y a rien qui rende l'ame ſi grande.*] Ce n'eſt que la fauſſe opinion que nous avons des choſes, qui nous rend inquiets, lâches, injuſtes & faciles à vaincre par

partie du monde cela regarde, à quel uſage il eſt deſtiné, de quelle conſideration il eſt par rapport à l'Univers & par rapport à l'homme, qui eſt le citoyen de cette ville celeſte, dont toutes les autres villes ne ſont que comme les hôtelleries & les maiſons. Qu'eſt-ce donc qui frappe preſentement mon imagination? de quoy eſt-il compoſé? quel doit être le temps de ſa durée? quelle vertu faut-il lui oppoſer? la douceur? la force? la verité? la fidelité? la ſimplicité? la frugalité? la ſageſſe? Sur chaque accident il faut donc dire: Cela vient de Dieu, c'eſt une ſuite des cauſes établies par ſa providence, ou un effet du hazard. C'eſt l'action d'un homme qui vient de même lieu que moy, qui participe à la même

par les douleurs comme par les voluptés. Au lieu que l'examen qu'Antonin recommande icy, nous faiſant connoître veritablement ce que c'eſt qui nous arrive, nous apprend en même temps à le mépriſer.

Qu'eſt ce donc qui frappe preſentement mon imagination.] En donnant la regle, il donne en même temps l'exemple, & la met en pratique. Si ſur chaque accident on ſuivoit cette methode, on ne ſeroit plus l'eſclave de ſes paſſions.

Ou un effet du hazard.] C'eſt à dire de ce qu'on appelle vulgairement le hazard, & qui n'eſt qu'une providence plus cachée. Cela a déja été expliqué.

C'eſt l'action d'un homme.] Ce qu'un tel vient de me faire &c. Antonin fait ſes reflexions ſur chaque accident qui luy arrivoit.

même raiſon, & qui ignore ce qui eſt propre & convenable à ſa nature. Mais moy, je ne l'ignore pas: c'eſt pourquoy je me comporte envers luy humainement & juſtement, ſuivans les loix naturelles de la ſocieté; & dans toutes les choſes indifferentes, je tâche d'en juger de même, & de donner à chacune ſon veritable prix.

XI. Si tu ſuis la droite raiſon dans tout ce que tu fais, & qu'il te ſuffiſe de t'en aquiter avec ſoin, avec douceur & avec courage, ſans y joindre rien d'étranger, & en conſervant ton eſprit pur & net, comme ſi tu devois le rendre ſur l'heure; en un mot, ſi tu es uniquement appliqué à ce que tu fais, ſans rien craindre, & content de faire une action qui eſt ſelon la nature & de dire la verité en tout, tu vivras bien. Or il n'y a perſonne qui puiſſe t'empêcher de le faire.

XII. Comme les Medecins tiennent toujours prêts & ſous la main tous les inſtrumens neceſſaires pour les operations imprévuës qu'ils peuvent avoir à faire, aye de même tout prêts

XI. *Tu vivras bien.*] Dans le langage de Zenon, comme dans celuy de Platon & d'Ariſtote, *vivre bien c'eſt vivre heureux.*

Or il n'y a perſonne qui puiſſe t'empêcher de le faire.] Cette concluſion eſt admirable. Antonin ne s'amuſe pas à la prouver car c'eſt une verité trop conſtante.

XII. *Aye de même tout prêts les preceptes qui te peuvent*

prêts les preceptes qui te peuvent aider à connoître les choſes divines & humaines, & à faire la plus petite choſe, en te ſouvenant toujours du lien qui lie les unes avec les autres. Car tu ne feras jamais bien aucune choſe purement humaine, ſi tu ne connois les rapports qu'elle a avec les choſes divines; ni aucune choſe divine, ſi tu ne ſais toutes les liaiſons qu'elle a avec les choſes humaines.

XIII. N'erre & ne tracaſſe pas davantage; tu n'auras le temps de lire ni les commentaires de ta vie, ni les faits des anciens Grecs & Romains, ni les recuëils que tu as faits des anciens Auteurs, & que tu as mis à part pour t'en ſervir dans ta vieilleſſe. Hâte-toy donc de parvenir à ta fin, & renonçant à toutes tes vaines eſpe-

vent aider.] C'étoit la methode des Stoïciens. Ils enſeignoient à leurs diſciples à réduire toute la morale en preceptes & en maximes, afin qu'on les eut toûjours ſous la main; pour s'en ſervir dans les occaſions.

Du lieu qui lie les unes avec les autres.] Car la divinité & l'humanité ſont ſi naturellement & ſi eſſentiellement unies, qu'on ne peut connoître l'une ſans l'autre, ni les ſeparer ſans les ignorer toutes deux. Le precepte qu'Antonin donne icy, eſt un des plus importans de tout ſon livre. C'eſt le fondement de la juſtice & de l'équité.

XIII. *Ni les Commentaires de ta vie.*] C'eſt ainſi que j'ay traduit ὑπομνηματιά σου, à cauſe de la ſuite. Car Antonin avoit fait l'hiſtoire de ſa vie, qu'il laiſſa à ſon fils. Ce livre eſt perdu.

Hâte toy donc de parvenir à ta fin.] La fin de l'homme

eſperances aide-toy toy-même, ſi tu as autant de ſoin de toy, qu'il t'eſt permis d'en avoir.

XIV. Les hommes ne ſavent pas toutes les differentes ſignifications qu'ont ces mots *dérober, ſemer, acheter, ſe repoſer, voir ce qu'il faut faire*; c'eſt ce qui ne ſe voit pas avec les yeux du corps, mais avec certains autres yeux.

XV.

me c'eſt de ſervir à l'utilité publique, en faiſant du bien & en pratiquant les vertus. Mais les hommes ſont d'ordinaire ſur cette pratique ce que les avares ſont ſur les richeſſes. Ils entaſſent preceptes ſur preceptes, & ne s'en ſervent jamais.

Ayde-toy toy-même, ſi tu as autant de ſoin de toy qu'il t'eſt permis d'en avoir.] Cela eſt fort bien dit. Nous attendons tout des autres, comme ſi rien ne dépendoit de nous. Mais il faut s'aider. Toutes les lumieres des autres ne nous ſauvent point; il faut que nous travaillions nous-mêmes pour nous nourrir de la verité.

Qu'il t'eſt permis d'en avoir.] Aujourd'huy nous devons dire, qu'il t'eſt ordonné d'en avoir.

XIV. *Les hommes ne ſavent pas toutes les differentes ſignifications qu'ont les mots, dérober, ſemer, acheter.*] Cet article eſt plus difficile à entendre qu'aucun de ceux que nous avons vûs. Antonin veut dire que tous les mots ont veritablement une ſignification ordinaire & commune, qui étant marquée, s'il faut ainſi dire, au coing de l'uſage, peut être apperceuë des yeux du corps; de maniere que chaque mot n'eſt pas plûtôt prononcé, que chacun voit & entend ſans aucune reflexion ce qu'il ſignifie: mais qu'outre cette ſignification, ils en ont encore d'autres, qui ſont plus cachées, & qui ne peuvent être aperçuës que par les yeux de l'eſprit. Il n'y a que les ſpirituels qui les puiſſent entendre. Par exemple, tout le monde ſait que *dérober* ſignifie *prendre le bien d'autruy*: mais peu de gens ſavent que ſe priver de la juſti-

XV. Nous avons un corps, une ame animale & un eſprit intelligent. Les ſens appartiennent au corps, les mouvemens & les appetits à l'ame, & les opinions à l'eſprit. Imaginer quelque choſe, ſe faire une image d'un objet, celà nous eſt commun avec les animaux; être remué & agité par ſes paſſions comme une marionnette par ſes reſſorts, cela nous

juſtice, induire les autres dans l'erreur, être médiſant, impie, &c. ſont autant de manieres de *dérober*. On peut dire de même de tous les autres termes. Cette verité eſt ſi importante, que ce n'eſt que l'ignorance où les hommes ſont de toutes ces differentes ſignifications des mots, qui a produit toutes les hereſies qui ont déchiré l'Egliſe. On a regardé les textes de l'Ecriture avec les yeux du corps, & point du tout avec ceux de l'eſprit. Or la lettre tuë, & l'eſprit ſeul vivifie.

XV. *Nous avons un corps, une ame animale, & un eſprit intelligent.*] C'eſt là même diviſion que ſaint Paul fait dans une de ſes Epîtres: * *Que vôtre eſprit, vôtre ame & vôtre corps ſoient conſervez ſans tâche pour l'avenement de nôtre Seigneur.* L'ame n'eſt autre choſe icy que l'ame inferieure & ſenſitive, & l'eſprit eſt la ſource de nos penſées. La diviſion qu'Antonin fait dans cet article, me paroît admirable & d'une tres-grande utilité.

Les ſens appartiennent au corps.] Car les ſens ne ſont remuez que par les eſprits animaux, qui ſont eux-mêmes des corps.

Les mouvemens & les appetits à l'ame.] Parce que c'eſt l'ame inferieure & ſenſitive qui deſire & qui eſt émuë par les objets.

Et les opinions à l'eſprit.] A l'eſprit, c'eſt-à-dire à l'ame ſuperieure & intelligente: qui juge & qui donne ou refuſe ſon conſentement.

* 1. *Theſſ.* 5.

nous eſt commun avec les bêtes les plus feroces, avec tous les effeminés & avec les monſtres, comme Phalaris & Neron; ſuivre ſon eſprit pour guide dans toutes les actions exterieures qui paroiſſent des devoirs utiles, cela auſſi nous eſt commun avec les Athées, avec ceux qui abandonnent lâchement leur patrie, & avec ceux qui commettent toutes ſortes de crimes quand leurs portes ſont bien fermées. Si donc toutes ces choſes nous ſont communes avec tout ce que je viens de dire, la ſeule qui reſte, & qui eſt le propre de l'homme de bien, c'eſt d'aimer & d'embraſſer tout ce qui lui arrive & qui lui eſt deſtiné, de ne point profaner ni troubler par une foule d'imaginations & d'idées ce Genie qui eſt conſacré dans ſon cœur comme dans un temple: mais de ſe le conſerver toujours propice, & de luy obeïr comme à un Dieu, en ne diſant jamais rien que

Suivre ſon eſprit pour guide dans les actions exterieures qui paroiſſent des devoirs utiles.] Ce paſſage eſt remarquable. Ce n'eſt pas la pratique des devoirs qui conſtituë l'homme de bien, mais la fin qu'il ſe propoſe dans cette pratique. Car un athée, un traître, un débauché pratiquent ſouvent tous les devoirs exterieurs, quand ils leur paroiſſent utiles.

De ne point profaner ni troubler par une foule d'imaginations & d'idées.] Dans cette foule d'imaginations & d'idées il ne peut y avoir que menſonge & que deſordre. Or le menſonge & le deſordre ſont incompatibles avec le Saint Eſprit qui habite dans nos cœurs.

REMAR-

que de vray, & en ne faiſant rien que de juſte. Que ſi tous les hommes s'opiniâtrent à ne vouloir pas croire qu'il vit ſimplement, modeſtement, & tranquillement, il ne ſe fâche pas contre eux, & il ne laiſſe pas de continuer le chemin qui le mene à la fin de ſa vie, à laquelle il faut arriver pur, tranquille, libre, détaché de tout, en ſe conformant à ſa deſtinée, ſans violence & de tout ſon cœur.

REFLEXIONS MORALES DE L'EMPEREUR MARC ANTONIN.

LIVRE QUATRIE'ME.

I. QUAND la partie ſuperieure de nous-mêmes ſuit ſa nature, elle eſt diſpoſée de maniere ſur tous les accidens, qu'elle change d'objet ſans peine, & va à ce qui eſt poſſible & qui luy eſt preſenté. Car elle n'a aucune prédilection pour aucune choſe du monde; & quand elle ſe porte à ce qui luy a paru le meilleur, c'eſt toujours avec exception; &

REMARQUES SUR LE QUATRIE'ME LIVRE.

I. *C'Eſt toujours avec exception, & de toutes les obſtacles que le traverſent, &c.*] Les hommes ſeroient bien malheureux, ſi le bien qu'ils ont eu deſſein de faire, n'étoit mis en ligne de compte que quand

& de tous les obſtacles qui la traverſent, elle en fait l'objet & la matiere de ſon action, comme le feu qui ſe rend le maître de tout ce que l'on jette dedans. Des matieres entaſſées éteindroient une petite lampe, mais un feu bien allumé & bien ardent ſe les rend propres, les conſume dans un moment; & n'en devient que plus fort.

II. Ne fais jamais rien legerement & ſans y employer toutes les regles de l'art.

III. Les hommes ſouhaitent des lieux de retraite à la campagne, ſur le rivage de la mer, ſur les montagnes; & c'eſt ce que tu ſouhaites toy-même avec beaucoup d'empreſſement. Or cela n'eſt pardonnable qu'aux ignorant. A tout heure n'eſt-il pas en ton pouvoir de te retirer au-dedans de toy?

quand ils l'ont fait: car comme ils ne ſont pas maîtres des obſtacles qui peuvent ſurvenir, ils ne ſont pas aſſurez de les vaincre. Mais Dieu par un effet de ſa bonté & de ſa juſtice a bien voulu que l'obſtacle même pût devenir la matiere de leur action. En faiſant un bon uſage de cet obſtacle, le bien qu'ils vouloient faire eſt accompli. Leur action change, mais leur deſſein ne change point, & le ſuccés eſt toujours le même. Cet article eſt parfaitement beau & digne d'un Chretien.

II. *Ne fais jamais rien legerement & ſans y employer: toutes les regles de l'art.*] Ce precepte eſt tres-important. Dés qu'on s'accoutume à ſe negliger dans les petites choſes, on ſe fait peu à peu une habitude de ſa negligence, & on ſe neglige immanquablement dans les plus grandes.

toy? L'homme n'a nulle part de retraite plus tranquille, ni où il ſoit avec plus de liberté, que dans ſa propre ame, ſur tout s'il a au-dedans de luy de ces choſes pretieuſes, qu'on n'a qu'à regarder pour être dans une parfaite tranquilité. J'appelle tranquilité le bon ordre & la bonne diſpoſition de l'ame. Retire-toy donc ſouvent dans une ſi délicieuſe retraite; reprens-y de nouvelles forces, & tâche de t'y rendre toy-même un homme nouveau; aves-y toujours ſous ta main certaines maximes courtes & principales, qui ſe repreſentant à toy, ſuffiront à diſſiper tous tes chagrins, & à te renvoyer en état de ne te fâcher d'aucune des choſes que tu vas retrouver dans le monde. Car de quoy te fâcherois-tu? De la malice des hommes? Si tu te ſouviens bien de cette verité, que les animaux raiſonnables ſont nez les uns pour les autres: que c'eſt une partie de la juſtice que de les ſupporter, & que c'eſt toujours malgré eux qu'ils pechent; ſi tu penſes combien de gens, qui ont eu des inimitiés capitales, des ſoupçons, des haines, des querelles, ſont morts enfin & reduits en cendre,

III. *Sur tout s'il a au dedans de luy de ces choſes pretieuſes.*] Il veut dire des verités reduites en maximes, en axiomes ſelon la doctrine des Stoïciens; ou plutôt toutes les vertus, la temperance, la force, &c. qu'il regarde comme les meubles precieux de l'ame.

dre, tu ceſſeras de te tourmenter. Mais peut-être ſeras-tu fâché des choſes qui arriveront ſelon l'ordre de la nature univerſelle: Remets-toy d'abord dans l'eſprit ce dilemme, ou c'eſt la Providence qui regle tout, ou c'eſt le hazard; ou penſe même aux argumens par leſquels on t'a prouvé que l'Univers eſt comme une ville. Mais les choſes purement corporelles te toucheront: Tu n'as qu'à faire cette reflexion, que nôtre ame, quand elle s'eſt bien recueillie en elle-même, & qu'elle connoît bien ſon pouvoir, ne ſe mêle point du tout avec nos eſprits tourmentez par la douleur, ou flattez par la volupté, & tu n'as qu'à appeller à ton ſecours tout ce que tu as oüy dire de ces deux paſſions, & que tu as reçu pour vray. Quoy donc, ſera-ce le deſir de la gloire que te déchirera? Penſe avec quelle rapidité toutes choſes tombent dans l'oubli; remets-toy devant les yeux le chaos & l'abîme infini du temps

Ou c'eſt la Providence qui regle tout, ou c'eſt le hazard.] Si c'eſt la Providence, il ne peut nous arriver aucun mal, comme cela a déja été prouvé; & ſi c'eſt le hazard; comme le pretendoient les Epicuriens, il faut être fou pour s'en plaindre.

Ne ſe mêle point du tout avec nos eſprits tourmentez par la douleur, ou flatez par la volupté.] Antonin explique icy une verité phyſique auſſi ſenſiblement que l'auroit pû faire le plus grand Philoſophe. Il eſt certain qu'il dépend de nous de ſeparer nos penſées d'avec les mouvemens de nôtre ſang & de nos eſprits. Car l'a-

temps qui te ſuit & qui te precede, la vanité des acclamations & des applaudiſſemens, l'inconſtance & le peu de jugement du peuple qui croit te loüer, la petiteſſe du lieu où ſe bornent toutes ces loüanges : car toute la terre n'eſt qu'un point : & tout ce qui eſt habité, n'en eſt qu'une tres-petite partie. Combien ſe trouvera-t-il de gens dans ce petit coin de terre, qui te loüeront ? & quelle eſpece de gens ſera-ce ? La ſeule choſe que tu as donc à faire, c'eſt de te retirer dans cette petite partie de toy même, que je t'ay indiquée. Sur tout, ne te tourmente point, ne ſois point opiniâtre, mais ſois libre, & regarde toutes choſes comme un homme mâle & fort, comme un citoyen & un mortel. Parmi les veritès & les maximes que tu dois avoir toujours devant les yeux, il ne faut pas oublier ces deux-cy ; la premiere, que les choſes ne touchent

me n'ayant aucune part aux impreſſions que les objets font dans le cerveau par les mouvemens des nerfs & des muſcles, peut être indépendante. Mais elle l'eſt plus ou moins, ſelon qu'elle eſt plus ou moins forte, & qu'elle connoît plus ou moins la verité. Les Stoïciens ont pouſſé trop loin cette indépendance, comme on le verra ailleurs.

Du peuple qui croit te loüer.] Ce mot, *qui croit te loüer*, me paroît fort beau. *Le peuple croit nous loüer* : mais c'eſt à nous à ne pas croire qu'il nous loüe.

Sur tout ne te tourmente point & ne te roidis point.] La retraite dont parle Antonin, eſt inutile, ſi on veut y por-

chent point d'elles-mêmes nôtre ame; elles demeurent dehors fort tranquilles, & le trouble qui nous saisit, ne vient que de jugement que nous en faisons; l'autre, que tout ce que tu vois va changer dans un moment, & ne sera plus; & pour t'en convaincre, tu n'as qu'à penser à tous les changemens que tu as vus & qui se sont faits en ta presence. En un mot, le monde n'est que changement, & la vie qu'opinion.

IV. Si l'intelligence nous est commune à tous, la raison qui nous rend animaux raisonnables, l'est aussi. Si la raison l'est, la raison qui ordonne ce qu'il faut faire & ce qu'il faut éviter, l'est encore. Cela étant, la

porter ses passions avec soy; Si on veut se tourmenter pour les choses du monde, & se roidir contre sa destinée, c'est-à-dire, sa revolter contre Dieu. C'est le sens de ce passage.

IV. *Si l'intelligence nous est commune à tous.*] Si l'on suit bien toutes les consequences qu'Antonin entasse dans ce chapitre, on en tirera des preuves tres-fortes & tres-convainquantes de toutes ces verités, qu'il n'y a qu'une seule & même loy, & que l'ame est immaterielle, & par consequent immortelle. C'est une demonstration.

La raison qui nous rend animaux raisonnables, l'est aussi.] Car si la raison n'étoit pas commune à tous, l'intelligence, qui a la raison pour objet, seroit donc inutile. Or cela ne se peut. S'il n'y avoit pas *une raison*, il n'y auroit point d'intelligence, & nous serions en tout semblables aux animaux.

la loy eſt commune; la loy étant commune, nous ſommes donc concitoyens; ſi nous ſommes concitoyens, nous vivons donc ſous une même police, & le monde eſt une ville par conſequent. Hé, ſous quelle autre police que ſous celle du monde pourroit-on croire que tous les hommes fuſſent generalement reünis! Mais cette intelligence raiſonnable & ſoumiſe à une même loy, d'où nous vient-elle? eſt-ce de cette grande ville, ou d'ailleurs; Car comme tout ce que j'ay de terreſtre vient d'une

La Loy eſt commune.] Antonin reconnoît donc icy une Loy naturelle qui étoit écrite dans le cœur de tous les hommes, comme ſaint Paul le témoigne lors qu'il dit: * *Les Gentils n'ayant pas la Loy, ſe tiennent à eux-mêmes lieu de loy, faiſant voir que l'œuvre de la loy eſt écrite dans leurs cœurs.* On peut dire même que la Loy écrite n'eſt venuë qu'au ſecours de la Loy naturelle, à cauſe du mépris que les hommes en avoient fait. *Et idcirco data lex eſt per Moyſen*, dit ſaint Jerôme, *quia prima lex diſſipata eſt. La Loy a été donnée par Moyſe, parce que les hommes avoient profané la premiere Loy.*

D'où nous vient elle? Eſt ce de cette grande ville, ou d'ailleurs?] Si vous dites qu'elle nous vient d'ailleurs que de cette grande Ville, cela eſt abſurde: car vous mettez un tout au delà du tout; & ſi vous dites qu'elle vient de cette grande Ville, il faut que vous en déterminez la ſource. Eſt ce de ce qu'elle a de viſible? Non: car outre que l'intelligence a precedé le monde, on ne peut pas dire que ce qui n'eſt que matiere, produiſe ce qui eſt immateriel. C'eſt donc de ce qui eſt intelligible. Or ce qui eſt intelligible, n'eſt autre que Dieu.

* *Aux Romains.* II.

d'une certaine terre, que ce que j'ay d'humide vient d'un autre certain élement, que ce que j'ay de ſpirituel vient de l'air, & que ce que j'ay de feu vient de ſa ſource particuliere, rien ne pouvant être fait de rien, ni ſe reduire à rien, il faut tout de même que cette intelligence vienne de quelque endroit.

V. La mort, comme la naiſſance, eſt un miſtere de la nature. L'une eſt le mêlange & l'union, & l'autre la diſſolution & la ſeparation des mêmes principes. Il n'y a rien là de honteux, car il n'y a rien qui ne ſoit propre à la nature de l'animal raiſonnable, & conforme à l'ordre de ſa conſtitution.

VI. Ces ſortes de gens ne ſavent faire que de ces actions. Il y a une force majeure qui les entraine; & ne vouloir pas que cela arrive, c'eſt ne vouloir pas que le figuier ait un lait

Il faut tout de même que cette intelligence vienne de quelque endroit.] En effet perſonne ne peut tirer ſon intelligence de ſon propre fonds, ni être ſa lumiere à luy-même. Il faut donc la tirer d'ailleurs, c'eſt à dire du ſein de la Divinité. Verité fort grande & fort importante.

VI. *Ces ſortes de gens ne ſavent faire que de ces actions.*] Antonin venoit de recevoir quelque ſujet de ſe plaindre de quelqu'un, quand il fit cette reflexion.

Il y a une force majeure qui les entraine.] Cette force majeure c'eſt la corruption naturelle à l'homme, qui le porte même à faire le mal qu'il ne voudroit pas, & l'empêche de faire le bien qu'il voudroit.

lait aimer. Enfin ſouviens toy que dans un petit eſpace de temps ni un tel homme, ni toy-même, ne ſerez plus, & que dans un autre petit eſpace, ſon nom & le tien ſeront entierement effacez de la memoire des hommes.

VII. Chaſſe l'opinion, & tu as chaſſé cette plainte importune, je ſuis perdu! Or cette plainte étant chaſſée, le mal ne ſubſiſte plus.

VIII. Tout ce qui ne rend pas l'homme dire qu'il n'étoit, ne ſauroit rendre ſa vie plus mauvaiſe, & ne le bleſſe ni au dedans ni au dehors.

IX. C'eſt pour ſon utilité propre que la nature eſt forcée de faire ce qu'elle fait.

X. Si tu examines exactement toutes choſes, tu trouveras que tout ce qui arrive, arrive juſtement; je ne dis pas ſeulement parce qu'il arrive en conſequence de certaines cauſes, mais parce qu'il arrive ſelon l'ordre de la veritable juſtice, & qu'il vient d'un Eſtre

VII. *Chaſſe l'opinion, & tu as chaſſé cette plainte importune, je ſuis perdu.*] Car on n'eſt perdu que quand on croit l'être, & le mal n'a d'autre pouvoir ſur nous que celuy que luy donne nôtre opinion.

X. *Mais parce qu'il arrive ſelon l'ordre de la veritable juſtice.*] Grande verité. En effet, la juſtice eſt un des caracteres eſſentiels & inſeparables de la Divinité. Toutes les voyes & tous les jugemens de Dieu ſont juſtes. On ne peut rien voir de plus chrêtien que tout ce que dit icy Antonin.

Eſtre ſuperieur, qui diſtribuë à chacun ce qui luy eſt du. Prens-y donc bien garde, comme tu as deja commencé; & tout ce que tu fais, fais le dans la vuë de te rendre homme de bien; je dis homme de bien veritablement & promptement, & non pas ſelon le langage ordinaire des hommes. Souviens-toy de cela dans toutes tes actions.

XI. N'ayes jamais des choſes l'opinion que celuy qui t'offenſe en a, ou qu'il veut que tu en ayes: mais examine les, & voy ce qu'elles ſont veritablement.

XII. Il faut que tu ayes toujours ces deux maximes; l'une de faire pour l'utilité des hommes tout ce que demande la condition de

Et non pas ſelon le langage ordinaire des hommes.] Car il n'y a rien que l'on donne à meilleur marché que le beau nom *d'homme de bien.* On a fait un terme de civilité d'une appellation grave, qui ne devroit, être employée que pour marquer & pour diſtinguer la plus ſincere vertu. Nous appellons un homme *homme de bien*, comme nous l'appellons *Monſieur*, & comme on appelle un Vaiſſeau *le Victorieux*, *le Conquerant*, avant qu'il ait vû la mer.

XI. *N'aye jamais des choſes l'opinion que celuy qui t'offenſe en a.*] Le plus court & le plus ſeur moyen de nous venger de nos ennemis, c'eſt de leur ôter le plaiſir de croire qu'ils nous ont fait du mal; & c'eſt le leur ôter, que de mépriſer l'injure qu'ils nous ont faite, & que de ne pas la prendre pour injure.

XII. *Tout ce que demande la condition de Legiſlateur*

&

de Legislateur & de Roy : & l'autre, de changer de resolution toutes les fois que des gens habiles te donneront de meilleurs avis. Mais il faut toujours que ce changement se fasse par des motifs de justice & d'utilité publique, & jamais pour ton propre plaisir, pour ton interêt, ou pour ta gloire particuliere.

XIII. As tu la raison en partage? Oüy, je l'ay. Pourquoy donc ne t'en sers-tu pas? Et si tu t'en sers, & qu'elle fasse bien ses fonctions, que demandes-tu davantage?

XIV. Tu as été fermé comme une partie de cet Univers, & tu retourneras dans les mêmes parties qui t'ont formé, ou plûtôt aprés ce changement tu seras reçu dans la raison universelle, qui est le principe des choses.

XV. Il

& de Roy.] Car les Legislateurs n'ont ou ne doivent avoir d'autre but que le bien des peuples. C'est pourquoy les Rois étoient appellez anciennement *bienfaiteurs*, comme cela paroît par ce passage remarquable de saint * Luc, *& ceux qui sont les Maîtres des Nations, en sont appellez les bienfaiteurs.*

XIII. *Que demandes-tu davantage?*] Pourquoy demandes-tu des loüanges & des récompenses, puis qu'elles ne font point partie de ta bonne action?

XIV. *Tu seras reçu dans la Raison universelle, qui est le principe des choses.*] C'est à dire dans le sein de la Divinité, qui renferme dans sa substance les idées, c'est à dire les modeles de tous les êtres créez & possibles, comme un Architecte renferme dans sa tête l'idée de la maison qu'il bâtit, & voila ce que Platon a entendu par

* *Luc.* 22. 25.

ses

XV. Il y a pluſieurs grains d'encens ſur un même autel; l'un tombe plûtôt dans le feu, l'autre plus tard: mais c'eſt toujours la même choſe.

XVI. En moins de dix jours ceux qui te regardent preſentement comme une bête feroce, ou comme un ſinge, te regarderont com-

ſes idées, que l'on condamne ſi ſouvent ſans les connoître. Et ce qu'Antonin dit icy, qu'aprés nôtre mort nous retournerons dans la Raiſon univerſelle, d'où nous avons été tirez, ſe doit entendre comme ce que ſaint * Paul dit, *que Dieu le Pere s'eſt propoſé de réünir dans la plenitude des tems toutes choſes en Jeſus-Chriſt & par Jeſus-Chriſt, tant ce qui eſt au ciel, que ce qui eſt ſur la terre.*

XV. *Il y a pluſieurs grains d'encens ſur un même autel.*] Nous ſommes dans ce monde pour mourir, comme les grains d'encens ſont ſur un autel pour être brûlez. Cette comparaiſon me paroît fort belle & fort convenable, car nous ſommes tous les victimes de la mort.

XVI. *En moins de dix jours ceux qui te regardent preſentement comme une bête feroce.*] Antonin fait une alluſion manifeſte à ce mot d'Ariſtote dans le 1. Liv. de ſes Politiques, ἢ θεὸς ἢ θηρίον *ou une bête ou un Dieux*, voulant dire que les peuples ſont incapables de garder un juſte milieu dans le jugement qu'ils font des hommes, & ſur tout des Princes, les regardant ou comme des monſtres ou comme des Dieux. Antonin fit ſans doute cette maxime dans une occaſion, où par quelques reglemens extraordinaires il avoit excité le mécontentement du peuple. Il s'exhorte luy même à demeurer ferme & à ne point ceder au murmure de ces ignorans qui ne connoiſſent pas leur propre bien.

* *Aux Epheſ.* 1. 1.

XIX.

comme un Dieu, ſi tu retournes à tes maximes & que tu reprennes le culte de ta raiſon.

XVII. Ne fais pas comme ſi tu devois vivre encore des milliers d'années. La mort pend ſur ta teſte. Sois donc homme de bien pendant que tu vis, & que tu le peux.

XVIII. Combien de tems gagne celuy qui ne prend pas garde à ce que ſon prochain dit, fait, ou penſe : mais qui eſt attentif, à ce qu'il fait luy-même, afin de ſe rendre juſte & ſaint ?

XIX. C'eſt un precepte d'Agathon, ne regarde point aux mœurs corrompuës de ton prochain, mais va toujours ton chemin tout droit, & marche ſur la même ligne, ſans jamais t'en détourner.

XX. Celui qui eſt ébloüi par l'éclat de la reputation qu'il laiſſera aprés ſa mort, ne ſe ſouvient pas que ceux qui parleront de lui, mourront bien-tôt eux-mêmes ; que ceux qui viendront enſuite, mourront auſſi ; & toujours de même, juſqu'à ce que ſa memoire paſ-

XIX. *C'eſt un precepte d'Agathon.*] Il y a deux Poëtes de ce nom ; un Tragique, & un Comique. Je croy que le mot qu'Antonin rapporte, eſt du premier de celuy que Platon fait parler dans ſon Banquet.

Ne regarde point aux mœurs corrompuës de ton prochain.] Ce precepte eſt fort ſage. La pluſpart des hommes prennent pour un pretexte de relâchement dans leur conduite les mœurs corrompuës de leur prochain. Il faut aller ſon chemin tout droit, pour éviter ce piege.

XX. *Car*

paſſant ſucceſſivement par des hommes entêtez & qui meurent en admirant, ſoit entierement abolie. Mais ſuppoſons que ceux qui te loüeront ſoient immortels, & que ta reputation ſoit immortelle : que cela te fait il, je ne dis pas quand tu es mort, mais pendant tout le temps même que tu es en vie ? Car qu'eſt-ce que la loüange ſeule & conſiderée ſans une certaine utilité qui en revient ? Renonce donc, pendant qu'il eſt encore temps,

à

XX. *Car qu'eſt ce que la loüange ſeule & conſiderée dans une certaine utilité qui en revient ?*] Les Stoïciens mettoient la loüange entre les choſes indifferentes : mais ils partageoient ces choſes indifferentes en deux claſſes, en choſes *éligibles* & en choſes *rejettables*, & ils mettoient la loüange dans le premier rang. Mais comme ils faiſoient encore trois claſſes de ces choſes éligibles, la premiere des choſes éligibles par elles-mêmes ; la ſeconde des choſes éligibles à cauſe de leur utilité, & la troiſiéme de celles qui le ſont par l'un & par l'autre, ils n'étoient pas bien d'accord dans lequel de ces trois derniers rangs ils devoient placer la loüange. Antonin ſe moquoit de ces vaines ſubtilités, & ſans entrer dans toutes ces diſputes, qui ne ſont bonnes que pour l'Ecole, & point du tout pour la conduite de la vie, il ne faiſoit aucune cas de la loüange. Car ſi elle n'eſt éligible que pour ſon utilité, ce n'eſt donc plus elle qui eſt bonne, c'eſt le bien qui en revient. Or le ſage ne fait dépendre ſon bien que de luy-même. Voila quelle étoit la penſée de cet Empereur. Aujourd'huy nous devons regarder les loüanges comme les fruits des vertus, leſquels produiſent les mêmes vertus dans ceux qui nous loüent. C'eſt ſeulement pour l'édification de nôtre prochain que nous devons les aimer.

Renonce donc pendant qu'il eſt encore temps à ce vain

pre-

à ce vain preſent de la nature, pour t'attacher deſormais à quelque choſe de plus ſolide & de plus parfait.

XXI. Tout ce qu'il y a de beau, eſt beau par luy-même, il renferme & contient en ſoy toute ſa beauté, ſans que la loüange en faſſe aucune partie. La loüange donc ne rend ni pire ni meilleur ce qui eſt loüé. Ce que je dis là s'étend ſur toutes les choſes qu'on appelle volgairement belles, comme ſur les choſes materielles & ſur les ouvrages de l'art. En effet; tout ce qui eſt veritablement beau, n'a beſoin d'aucune autre choſe, non plus que la foi, la verité, la charité & la modeſtie. Car qu'y a-t'il là que la loüange embelliſſe, ou que le

preſent de la nature.] Ce paſſage eſt corrompu dans le texte. Si le ſens que j'ai ſuivi eſt le bon, Antonin appelle la loüange *un vain preſent de la nature*, parce qu'elle n'eſt qu'un ſon inutile, un bruit de langues qui ne ſert qu'à flatter & à nourrir nôtre orgueil, ſans rien ajoûter à la beauté de la choſe qu'on loüe, comme il le prouve dans l'article ſuivant. Et cela me paroît fort beau. On a pourtant lû ce paſſage d'une autre maniere, & on en a tiré ce ſens, qui n'eſt pas à rejetter: *Tu renonces mal à propos pour elle* (pour la loüange) *au preſent que la Nature* (Dieu) *t'a fait*, (de pouvoir trouver ton bonheur en toy-même) *quand tu fais dépendre ta felicité des diſcours des autres.* Mais je croi qu'il ne ſeroit pas difficile de faire voir que de la maniere dont on lit le texte, on ne conſerve pas le ſtile d'Antonin, & qu'on s'éloigne du genie de la langue Grecque.

XXII. Si

le blâme puiſſe gâter? Une émeraude, pour n'être pas loüée, en eſt elle moins belle? N'en eſt-il pas de même de l'or, de l'yvoire, de la pourpre, d'une épée, d'une fleur & d'un arbriſſeau?

XXII. Si les ames demeurent aprés la mort, comment l'air peut-il les contenir depuis tant de ſiecles? Mais je te reponds: Comment la terre peut-elle contenir tous les corps qui y ſont enterrez? Comme les corps, aprés avoir été quelque temps dans le ſein de la terre, ſe changent & ſe diſſolvent pour faire place à d'autres: de même les ames qui ſe ſont retirées dans l'air, aprés y avoir été un certain

XXII. *Si les ames demeurent aprés la mort, comment l'air peut il les contenir?*] Quand les hommes ſont abandonnés à leurs propres lumieres, & qu'ils n'ont pas de principes ſeurs pour regler leurs vuës & leurs connoiſſances, il eſt impoſſible qu'ils ne tombent dans des abſurdités infinies. Tout ce qu'Antonin dit ici, marque parfaitement l'ignorance où les plus ſages Payens étoient ſur la nature de l'ame & ſur ſon état aprés la mort. Il eſt bien vray, ſelon leurs principes, que tous les corps étant tirés de la matiere univerſelle, & les ames venant de l'Eſprit univerſel, comme ils le croyoient, ni les corps, ni les ames ne peuvent jamais exceder la totalité qui les produit. Autrement, les uns & les autres ſeroient comme la fumée qui occupe bien plus d'eſpace que le feu d'où elle ſort. Mais leurs principes mêmes ſont faux, comme on l'a déja vû. Il n'y a que la matiere qui puiſſe occuper de lieu; les ames n'en occupent point.

Tout de même, les ames qui ſe ſont retirées dans l'air, aprés

tain terme, ſe changent, s'écoulent, s'enflamment, & ſont reçuës dans la Raiſon univerſelle; & de cette maniere elles font place à celles qui leur ſuccedent. Voila ce qu'on peut répondre, en ſuppoſant que les ames ſubſiſtent aprés la mort. D'ailleurs on peut rendre cela ſenſible, non ſeulement par l'exemple des corps qu'on enterre, comme je viens de dire, mais encore par la quantité prodigieuſe d'animaux qui ſont mangez tous les jours par les autres animaux & par nous-mêmes. Car conſidere la quantité qui s'en conſume, & qui eſt comme enterrée dans les entrailles de ceux qui s'en nourriſſent; Cependant un même lieu ſuffit pour les recevoir, parce qu'il les convertit en ſang & en leurs parties aëriennes & ignées.

XXIII. Quelque moyen de connoître la verité de chaque choſe? C'eſt de la diviſer en ſa matiere & en ſa forme.

XXIV.

aprés y avoir été un certain temps.] Antonin ſuit ici le ſentiment de certains Philoſophes, qui croyoient qu'aprés la mort l'ame ſe retiroit dans l'air, pour y être purgée & lavée des taches qu'elle avoit contractées pendant qu'elle avoit habité le corps, & qu'enſuite elle étoit reçuë dans le Ciel & réünie à la Divinité.

En ſuppoſant que les ames ſubſiſtent aprés la mort.] Car les Philoſophes les plus éclairés ne parloient de l'immortalité de l'ame qu'avec beaucoup de doute & d'incertitude. Ils ne paroiſſoient pas tant la croire, que la ſouhaiter.

XXIII. *C'eſt de la diviſer en ſa matiere & en ſa forme.*] Par

XXIV. Il ne faut point s'écarter, ni se laisser emporter au torrent; mais il faut suivre toujours la justice dans ses mouvemens, & la verité dans ses opinions.

XXV O Univers! tout ce qui t'accommode, m'accommode; tout ce qui est de saison pour toy, ne peut être pour moy ni prématuré ni tardif. O Nature! tout ce que tes saisons m'apportent, je le trouve un fruit délicieux. Tout vient de toy, tout est en toy: & tout retourne à toy. Quelqu'un dit dans une Tragedie; *O chere ville de Cecrops?* Et toy, ne diras-tu point: *O chere ville de Dieu!*

XXVI.

Par *la forme* les Stoïciens entendoient l'esprit de la Nature, la Cause efficiente, c'est à dire Dieu, qu'ils établissoient tellement mêlé & confondu avec la matiere, qu'il n'en pouvoit être separé: comme si Dieu étoit dans le monde de la même maniere que l'ame est dans le corps. Mais sans tomber dans cette erreur grossiere des Stoïciens, qui est si contraire à la Verité éternelle, qui nous apprend que Dieu étoit avant que le monde fût, & qu'il a fait le monde, nous pouvons entendre simplement les paroles d'Antonin, & diviser chaque chose en sa matiere, c'est à dire en ce qu'elle est par son essence; & en sa forme, c'est à dire en ce qui la determine à être plûtôt cela que cela soit que sa forme soit naturelle ou artificielle, simple ou composée.

XXV. *O Nature! tout ce que tes saisons m'apportent.*] Car la Nature n'a pas moins ses saisons differentes, que l'année. Les saisons de la Nature sont l'enfance, la jeunesse, la vieillesse, &c.

Et toy ne diras tu point: O chere ville de Dieu!] Car tout homme persuadé que ce monde est la Ville de Dieu,

XXVI. Democrite a dit : *Fais peu de choſe, ſi tu veux être tranquille* ; mais n'auroit-il pas été mieux de dire : Fais toutes les choſes neceſſaires, & tout ce que la raiſon demande d'un homme né pour la ſocieté, & comme elle le demande ? Car on trouve là tout enſemble, & la tranquillité qui vient de faire le bien, & celle qui vient de faire peu de choſe. En effet, ſi de tout ce que nous diſons & que nous faiſons, nous retranchions, ce qui n'eſt point neceſſaire, nous aurions & plus de tems & moins de chagrin. C'eſt pourquoi ſur chaque choſe il faut ſe demander : Cela n'eſt-il point du nombre des choſes non neceſſaires ? Or il faut retrancher non ſeulement les actions inutiles, mais auſſi les penſées : car les penſées inutiles étant retranchées, les actions ſuperfluës le ſont auſſi.

XXVII.

Dieu, ſera convaincu que tout ce qui luy arrive, eſt pour ſon bien, & le recevra ſans murmure.

XXVI. *Democrite a dit* : Fais peu de choſe ſi tu veux être tranquille ; *mais n'auroit il pas été mieux !*] Antonin avoit raiſon de corriger ce mot de Democrite, qui ne portoit pas tant l'homme à faire le bien, qu'à démeurer dans la non-chalance & dans la pareſſe, qui eſt la ſource ou la nourrice de tous les maux. Ce chapitre eſt admirable.

Non ſeulement les actions inutiles, mais les penſées.] Sous le mot *d'actions* Antonin comprend auſſi les paroles, qui ſont les productions de la penſée. JESUS-CHRIST nous dit dans S. Mathieu, que nous rendrons

XXVII. Eſſaye comme tu te trouveras de mener la vie d'un homme de bien; je veux dire d'un homme qui ſe plaît aux choſes que la nature luy envoye, & qui ſe contente de faire des actions juſtes, & de poſſeder ſon eſprit en paix.

XXVIII. Tu as vû ces choſes là; voy encore celles cy. Ne te trouble point, mais ſois ſimple. Quelqu'un a-t-il peché contre toy? c'eſt ſur ſon compte. T'eſt-il arrivé quelque mal? prens courage. Tout ce qui t'arrive, t'étoit deſtiné par la nature univerſelle. En un

drons compte de toutes les paroles inutiles que nous aurons dites.

XXVII. *Eſſaye comme tu te trouveras.*] Antonin ſavoit fort bien que l'homme eſt naturellement porté au mal, & opiniâtre. C'eſt pourquoy il ne dit pas, *Sois homme de bien*; c'eſt luy en demander trop, & luy impoſer d'abord une trop dure ſervitude; il ſe contente de luy dire, *eſſaye*, ç'en eſt aſſez; eſſayons, Dieu fera le reſte.

XXVIII. *Tu as vû ces choſes là, voy encore celles-cy.*] On n'a pas bien compris le ſens de ces paroles. Antonin repaſſe en luy-même tous les maux qui lui étoient arrivez, afin que cette penſée le portât à ſouffrir plus volontiers ce qui luy venoit d'arriver, ou qui pouvoit luy arriver dans la ſuite, & à quoy il ſe preparoit, afin que rien ne pût luy paroître nouveau.

Mais ſoy ſimple.] Il n'y a rien de ſi oppoſé à cette ſimplicité que demandoit Antonin, que le trouble & le deſordre que cauſent dans l'ame toutes les paſſions.

C'eſt ſur ſon compte.] C'eſt contre luy-même qu'il a peché, & non pas contre toy.

un mot, la vie eſt courte, & il faut profiter du preſent en ſuivant les regles de la raiſon & de la juſtice. Sois ſobre dans le relâche que tu donnes à ton corps & à ton eſprit.

XXIX. Le monde eſt ou un arrangement, ou une confuſion & un deſordre, & c'eſt pourtant toujours le monde: mais pourrois-tu t'imaginer qu'il y eût en toy un certain ordre & une certaine diſpoſition, & qu'il n'y eût que deſordre & que confuſion dans cette vaſte machine dont tu fais partie? Sur tout puiſque les choſes les plus contraires y ſont dans une entiere correſpondance & dans une parfaite union.

XXX.

La vie eſt courte.] Pourquoy donc la conſumer en plaintes & en regrets?

XXIX. *Le monde eſt ou un arrangement.*] Ou le monde a été ſagement ordonné & diſpoſé par la Providence, comme le ſoutiennent les Stoïciens & les Platoniciens, ou il eſt reglé par le hazard, ſelon le concours fortuit des atomes, comme les Epicuriens l'ont crû. Antonin va refuter le dernier ſentiment par la fabrique de l'homme qui eſt un petit monde, où il y a un ordre admirable & un arrangement merveilleux.

Et c'eſt pourtant toujours le monde.] Antonin ajoûte cela, pour rendre plus ſenſible l'abſurdité de ce ſentiment des Epicuriens, comme ſi l'arrangement & l'ordre pouvoient ſubſiſter avec le deſordre & la confuſion. Mais cela n'eſt pas ſi ſenſible en nôtre langue, que dans le Grec & dans le Latin, où le mot, monde, ſignifie ordre, propreté, belle diſpoſition de parties.

Sur tout puiſque les choſes les plus contraires y ſont dans une entiere correſpondance.] Si le Monde n'étoit

que

XXX. Il faut éviter ſur toutes choſes d'être envieux; médiſant, effeminé, opiniâtre, feroce, brutal, badin, lâche, faux, bouffon, trompeur & tyran.

XXXI. Si l'on eſt étranger dans le monde quand on ne ſait pas ce qui y eſt, on ne l'eſt pas moins quand on ignore ce qui y arrive. Celuy qui refuſe d'obéir à la Raiſon univerſelle & politique, c'eſt-à dire à la Providence, eſt un eſclave fugitif. Celuy qui a les yeux de l'eſprit bouchés, eſt aveugle. Celuy-là eſt toujours pauvre qui n'a pas en luy-même tout ce qui luy eſt neceſſaire & qui a beſoin du ſecours d'autruy. Tu fais une apoſtume & un abcés dans le monde, quand tu te retires & te ſepares de la raiſon de la Nature univerſelle; &

que l'effet du hazard, jamais la contrarieté des élemens ne pourroit être vaincuë. C'eſt une demonſtration.

XXXI. *On ne l'eſt pas moins quand on ignore ce qui y arrive.*] Ignorer ce qui arrive dans le monde, c'eſt être ſurpris des accidens fâcheux qui ſurviennent, & refuſer de s'y ſoumettre: car c'eſt une marque ſeure qu'on ne les avoit pas prevûs.

Celuy qui refuſe d'obéir à la Raiſon univerſelle & politique c'eſt-à-dire à la Providence.] J'ay expliqué la penſée d'Antonin, qui dit en un mot, *celuy qui fuit la raiſon politique.* Mais *fuir la raiſon politique* n'eſt pas intelligible en nôtre langue. C'eſt refuſer de ſe ſoumettre à la Providence, qui envoye à chacun ce qui luy convient. Voila pourquoy il l'appelle Raiſon *politique*; & c'eſt ce qu'il falloit faire entendre.

Tout ce qui luy eſt neceſſaire.] Pour faire le bien avec

& tu t'en ſepares, quand tu prens mal & que tu reçois avec chagrin les accidens de la vie : car celle qui te les apporte : eſt la même qui t'a porté. Enfin celuy qui ſepare ſon ame de celle des autres citoyens, leſquelles ne doivent faire avec la ſienne qu'une ſeule & même ame ; celuy là, dis-je, eſt dans cette grande Ville comme un membre inutile, & il rompt tous les liens de la ſocieté.

XXXII. Celuy-là philoſophe ſans tunique, couvert d'un ſimple manteau ; celuy-cy philoſophe ſans livres. L'un demy nud dit, Je man-

le ſecours de la grace, ſans laquelle tous ſes efforts ſeroient vains.

Leſquelles ne doivent faire avec la ſienne qu'une ſeule & même ame.] Puiſque les Stoïciens croyoient que l'ame étoit une partie de la Divinité, ils ne pouvoient pas s'empêcher de croire auſſi que toutes les ames faiſoient un ſeul & même tout avec la Divinité même. Cette erreur a été refutée ailleurs.

XXXII. *Celuy là philoſophe ſans tunique.*] Antonin ôte icy aux hommes tous les vains pretextes qu'ils prennent pour s'empêcher de s'adonner à l'étude de la ſageſſe. L'un dit : *Je n'ay pas dequoy m'habiler* ; l'autre : *Je meurs de faim* ; celuy-là : *Je ſuis malade* ; celuy-cy : *Je ſuis ignorant*. Excuſes toutes frivoles. La nudité, la diſette, la maladie & l'ignorance ſont au contraire des motifs tres-puiſſans qui nous engagent à avoir recours à la Philoſophie, puiſque c'eſt le ſeul remede à tous les maux qui nous affligent.

Sans tunique.] Comme tous les Philoſophes Cyniques.

Sans livres.] Antonin a peut être égard à ce que fai-

manque de pain, & je ne laiſſe pas de philoſopher; l'autre : Je manque de tous les ſecours que donnent les Sciences, & je philoſophe pourtant toujours.

XXXIII. Aime le métier que tu as appris, & n'en fais point d'autre; du reſte, paſſe ta vie tranquillement, comme ayant remis de tout ton cœur entre les mains de Dieu tout ce qui te regarde, & ne ſois ni l'eſclave des hommes, ni leur tyran.

XXXIV. Penſe, par exemple, aux temps de Veſpaſien. Tu y verras tout ce que tu vois aujourd'huy; des gens qui ſe marient, qui ont des enfans, qui ſont malades, qui meurent, qui font la guerre, qui celebrent des Fêtes, qui negotient, qui labourent la terre, qui flattent, qui ſont arrogants, qui ont des ſoupçons, qui dreſſent des embûches, qui ſouhaitent la mort d'autruy, qui ſont mécontens

faiſoit Cleanthes, qui n'ayant dequoy acheter ni livres, ni papier, écrivoit les leçons de Zenon ſur des coquilles & des os.

XXXIII. *Aime le métier que tu as appris.*] C'eſt pour s'empêcher de tomber dans l'inquietude qui fait que l'on n'eſt jamais content de ſa condition. * *Que chacun demeure devant Dieu dans l'état auquel il a été appellé.*

Et ne ſois ni l'eſclave des hommes.] Nous ne devons être eſclaves que de Dieu qui nous a rachetez. † *Vous avez été rachetez d'un grand prix, ne vous rendez point eſclaves des hommes.*

* *S. Paul aux Cor. 7. 24.* † *ibid.*

tens, qui amaſſent des treſors, qui briguent le Conſulat, qui aſpirent à la Royauté, &c. Que ſont devenus tous ces gens-là ? Ils ne ſont plus. Deſcens enſuite aux temps de Trajan ; tu y verras encore la même choſe. Les hommes de ce ſiecle-là ſont morts auſſi. Parcours de même tous les autres âges & toutes les autres nations, & voy combien de gens, aprés s'être bien tourmentez pour parvenir à ce qu'ils deſiroient, ſont morts incontinent : & ſont retournez dans les elémens d'où ils avoient été tirez. Sur tout, il faut repaſſer dans ta memoire ceux que tu as connu toy-même, & que tu as vû s'attacher à des choſes vaines, & negliger de faire ce qui étoit digne d'eux, & à quoy ils devoient s'attacher uniquement & y trouver toute leur ſatisfaction. Il eſt auſſi tres-neceſſaire de ſe ſouvenir que l'application & le temps que l'on doit donner à chaque action ont leurs bornes & leurs meſures, ſelon la dignité des choſes auſquelles on s'attache : car par ſe moyen tu n'auras jamais le déplaiſir d'avoir donné à des choſes legeres, & de peu de conſequence, plus de temps qu'il ne falloit.

XXXV. Les mots qui étoient anciennement en uſage, ſont preſentement inconnus, & ont beſoin d'explication. Il en eſt de même des

XXXV. *Il en eſt de même des plus grands hommes des ſiecles*

des noms des plus grands hommes des ſiecles paſſez, comme Camille, Cæſon, Voleſus, Leonatus, & quelque tems aprés, Scipion & Caton, enſuite Auguſte même, & aprés cela encore Adrien & Antonin. Ils ont beſoin de commentaires qui apprennent ce qu'ils ont été. Car toutes choſes ſont caduques & periſſables. Elles deviennent fabuleuſes dans un moment & bien-tôt aprés elles ſont enſevelies dans un profond oubli. Quand je dis cela, je parle de ceux qui ont paru avec le plus d'éclat, & dont la gloire a attiré les yeux de tout le monde: car pour les autres, dés qu'ils ont expiré, ils ſont oubliez entierement, & on n'en parle en aucune maniere. Mais quand même la reputation ſeroit immortelle, que ſeroit-ce? Pure vanité. Qu'y a-t-il donc à quoy nous devions nous appliquer, & qui me-

ſiecles paſſez.] Que cela eſt mortifiant pour ces hommes vains qui s'imaginent que la terre ſera toujours pleine du bruit de leur nom. Ce nom devient bien-tôt un mot barbare qu'on n'entend plus, & qui ne donne plus aucune idée.

Camille, Caſon, Voleſus, Leonatus.] Voila des noms qui ne ſont preſque plus entendus ſans Commentaires. Camille chaſſa pourtant les Gaulois de Rome. Cæſon fut un des ſoutiens de la Republique. Voleſus m'eſt inconnu: car il eſt icy parlé d'un homme qui étoit avant les Empereurs. Ce nom eſt ſans doute corrompu. Leonatus fut un des principaux amis & des meilleurs Generaux d'Alexandre, dont il étoit même parent.

merite tous nos ſoins? Cecy ſeulement; d'avoir l'ame juſte, de faire de bonnes actions, c'eſt-à-dire des actions utiles à la ſocieté; de ne pouvoir dire que la verité; & d'être toujours en état de recevoir ce qui nous arrive; & de l'embraſſer comme une choſe neceſſaire, connuë, & qui vient de la même ſource & du même principe que nous.

XXXVI. Abandonne-toy volontairement à la Parque, & permets luy de filer ta vie comme elle voudra.

XXXVII. Tout paſſe dans un moment; & ce qui celebre, & ce qui eſt celebré.

XXXVIII. Conſidere toujours que tout ſe fait par le changement, & accoutume-toy à penſer qu'il n'y a rien que la nature aime tant qu'à changer les choſes qui ſont pour en faire de nouvelles & de toutes ſemblables. Car on peut dire en quelque maniere que tout ce qui eſt, n'eſt que la ſemence de ce qui ſera; & toy tu ne penſes qu'à la ſemence qu'on jette dans la terre: c'eſt être trop ignorant & trop groſſier.

XXXIX.

Connuë.] Si elle eſt connuë, elle ne doit donc rien avoir de ſurprenant.

XXXVIII. *Tout ce qui eſt, n'eſt que la ſemence de ce qui ſera.*] Cette idée eſt belle. Ainſi quand nous mourons, c'eſt comme un germe qui commence à pouſſer, & qui va bien-tôt porter du fruit.

XL.

XXXIX. Tu vas mourir & tu n'as pas encore cette ſimplicité de cœur qu'il faut avoir ! & tu n'es pas encore ſans trouble ! & tu ne t'es pas encore défait de l'opinion où tu es, que tu peux être bleſſé par les choſes exterieures ! & tu n'es pas encore doux & bienfaiſant envers tous les hommes ! & enfin tu ne fais pas encore conſiſter la veritable ſageſſe à faire des actions de juſtice & de pieté !

XL. Sonde bien leur eſprit, penetre bien leurs penſées, & voy ce qu'ils deſirent & ce qu'ils craignent.

XLI. Ton mal ne vient point de ce que les autres penſent, ni du changement ou de l'alteration du corps qui t'environne. D'où vient-il donc ? de la partie qui juge qu'une telle choſe eſt un mal : car, qu'elle ne juge pas ſeulement, & tout ira bien Quoique le corps, qui eſt ſi prés de cette partie qui juge, ſoit

XL. *Sonde bien leur eſprit, penetre bien leurs penſées.*] Ce precepte ne tend pas à nourrir & à exciter la curioſité. Antonin veut au contraire s'inſtruire à mépriſer ce que les hommes pouvoient penſer & dire de luy, & les jugemens qu'ils faiſoient de toutes choſes. Car les opinions & les exemples des autres n'ont que trop ſouvent la force de nous ébranler. Pour éviter donc ce malheur, & pour aller toujours ſon chemin, il ne faut que conſiderer leurs penſées & leurs attachemens, la vanité des choſes qu'ils deſirent, & la petiteſſe de celles qu'ils craignent. On aura honte de ſe ſoumettre à des hommes eſprits.

XLI. *Quoique le corps, qui eſt ſi prés de cette par-*

ſoit coupé, brûlé, ulceré, pourri, elle doit pourtant ſe taire, c'eſt à dire qu'elle doit tenir pour conſtant, que tout ce qui peut également arriver à un homme de bien & à un méchant, ne peut être ni bon ni mauvais. Car tout ce qui arrive également à celuy qui vit ſelon la nature & à celuy qui viole ſes loix, ne peut être ni ſelon la nature, ni contre la nature.

XLII.

Une qui juge, ſoit coupé, brûlé, ulceré, pourri, elle doit pourtant ſe taire.] Les Stoïciens ont pouſſé trop loin l'indépendance de l'ame, quand ils ont aſſuré qu'elle peut être libre dans les tourmens. Cela ſeroit ſans doute, ſi l'homme eût demeuré dans l'état où il étoit quand Dieu le forma. Tous ſes ſentimens auroient dépendu de ſa volonté, & rien n'auroit pû l'inquieter ni le troubler dans la joüiſſance de ſon ſouverain bien. Mais depuis par le peché du premier homme nous naiſſons tous corrompus, nôtre eſprit a perdu devant Dieu ſa dignité & ſon excellence, & a été malheureuſement aſſujetti à toutes les infirmités du corps. C'eſt le prix du peché originel que les Philoſophes ont ignoré. Il étoit juſte auſſi que ce qui avoit peché ſouffrit pour expier en partie ſon peché par ſes douleurs & par ſa penitence.

Tout ce qui peut arriver à un homme de bien & à un méchant, ne peut être ni bon, ni mauvais.] Quoique cela ſoit vray au fond, neanmoins comme on ne peut parvenir à démêler cette verité que par de longues diſtinctions & de grands circuits, avant que tout cela ſoit fait, une douleur aiguë, ou une diſgrace ont détruit tous ſes raiſonnemens les plus ſuivis, & terraſſé toutes ces preuves. La veritable Religion, qui eſt plus ſimple que toute la Philoſophie, nous a enſeigné une maniere

plus

XLII. Penſe continuellement que le monde eſt un animal compoſé d'une ſeule ſubſtance & d'une ſeule ame, & conſidere de quelle maniere tout ſe rapporte & ſe conforme à ſon ſeul ſentiment, ſe meut & ſe regle par ſon mouvement ſeul, & comment toutes les choſes qui ſubſiſtent, ſont enſemble la cauſe de celles qui ſe font; enfin quel eſt l'aſſemblage & l'union de toutes ſes parties.

XLIII. Tu es, comme diſoit Epictete, une ame qui promene un mort.

XLIV. Il n'y a nul mal pour les choſes qui ſont dans le changement comme il n'y a non plus aucun bien pour celles qui en naiſſent.

XLV. Le temps eſt un fleuve & un torrent impetueux. Dés qu'une choſe paroît, on la perd

plus courte & plus naturelle, pour bien juger des biens & des maux. Les uns & les autres ſont ce qu'on les appelle, mais Dieu a mis en nôtre puiſſance de leur faire changer de nature par l'uſage que nous en faiſons.

XLII. *Penſe continuellement que le monde eſt un animal compoſé d'une ſeule ſubſtance & d'une ſeule ame.*] Il a été déja parlé de cette erreur des Stoïciens, qui regardoient Dieu & le monde comme un ſeul corps animé. Cette erreur étoit apparemment venuë de ce qu'ils avoient lû dans les Prophetes, que Dieu rempliſſoit le ciel & la terre, mais ils l'avoient mal entendu.

XLIV. *Il n'y a nul mal pour les choſes qui ſont dans le changement.*] C'eſt pour dire que la mort n'eſt pas un mal, ni la vie un bien par elles-mêmes, puis qu'elles ſont reciproquement la cauſe l'une de l'autre, que la

perd auſſi-tôt de vûë ; & celle qui prend ſa place, eſt entrainée avec la même rapidité.

XLVI. Tout ce qui arrive, eſt auſſi ordinaire & auſſi commun que les roſes au Printemps & les fruits en Eté. La maladie, la mort, la calomnie, la ſurpriſe enfin tout ce qui afflige ou qui rejoüit les ſots.

XLVII. Toutes les choſes qui arrivent dans le monde, ſont toujours unies & liées avec ce qui les a precedées. Il n'en eſt pas comme des nombres qui ſont toujours entiers, & qui ne dépendent que de la neceſſité toute ſeule. Elles ont entre elles une liaiſon raiſonnable ; & comme dans tout ce qui eſt, il y a un arrangement & une union qui lie toutes ſes parties, de même dans tout ce qui ſe fait on ne trouve pas une ſucceſſion ſimple & nuë, mais une liaiſon merveilleuſe & un admirable rapport. XLVIII.

mort fait une naiſſance, & que la naiſſance produit une mort.

XLVII. *Car il n'en eſt pas comme des nombres qui ſont toujours entiers.*] Cette comparaiſon eſt fort belle. Les nombres ne ſont point liés les uns avec les autres : qu'on les ajoûte, qu'on les ôte, ils ſont toûjours entiers & indépendans ; ils ſubſiſtent par eux-mêmes, ſans que d'autres les precedent ou les ſuivent. Mais ce qui arrive dans le monde, dépend neceſſairement de la cauſe qui le produit, & eſt eſſentiellement lié avec elle. L'utilité que nous devons tirer de cette maxime, c'eſt d'être perſuadez qui puiſque tout vient de la Providence, & concourt à une ſeule & même fin, il n'eſt pas poſſi-

XLVIII. Il faut que tu ayes ſouvent dans l'eſprit ce mot d'Heraclite, Que la mort de la terre eſt de devenir eau, que la mort de l'eau, c'eſt d'être changée en air, & que la mort de l'air, c'eſt d'être converti en feu, & ainſi du contraire.

XLIX Souviens-toy toujours de l'homme qui avoit oublié où ſon chemin le conduiſoit.

L. Fais auſſi inceſſamment cette reflexion, que la Raiſon univerſelle avec laquelle nous avons

poſſible qu'il y ait rien de mauvais dans tout ce qui nous arrive.

XLVIII. *Il faut que tu ayes ſouvent dans l'eſprit ce mot d'Heraclite, que la mort de la terre, c'eſt de devenir eau.*] Les Philoſophes anciens & quelques modernes ont crû que les élemens ſe changeoient & ſe convertiſſoient les uns dans les autres. C'eſt une erreur, où ils ne ſont tombez que parce qu'ils n'ont pas conſideré les élemens dans leurs qualités ſimples, & qu'ils ont pris des ſéparations pour des alterations & des changemens. Mais il ne faut pas examiner ce ſentiment à la rigueur; il ſuffit qu'il y ait de l'apparence, & que l'œil puiſſe être trompé. La morale qu'Antonin en veut tirer, eſt toujours fort bonne.

XLIX. *Souviens toy toujours de l'homme qui avoit oublié où ſon chemin le conduiſoit.*] Antonin fait ſans doute alluſion icy à quelque hiſtoire ou à quelque fable connuë de ſon temps, où l'on voyoit un homme, qui ayant oublié où il alloit, ne ſavoit où donner de la tête. C'eſt la veritable image de ceux qui ayant oublié que ce monde eſt un chemin où nous ne devons faire que paſſer pour aller au Ciel, s'y arrêtent, ſans ſçavoir ni ce qu'ils font, ni où ils vont; & reſſemblent juſtement à des hommes yvres, qui ne ſe ſouvenant plus du chemin de

avons le plus de commerce, & qui gouverne tout, c'eſt celle que nous combatons toujours opiniâtrement; & que les mêmes choſes que nous voyons arriver tous les jours, ſont celles que nous trouvons les plus étranges.

LI. Il ne faut rien faire ni dire comme en dormant; & c'eſt pourtant ainſi que nous agiſſons & que nous parlons.

LII. Il ne faut pas recevoir les opinions de nos peres comme des enfans, c'eſt à dire par la ſeule raiſon que nos peres les ont euës & nous les ont laiſſées; mais il faut les examiner & ſuivre la verité.

LIII. Si quelque Dieu te diſoit: Tu mourras demain, ou aprés demain tout au plus tard, à moins que tu ne fuſſes le plus lâche de tous les hommes, tu ne ferois pas grand cas de ce delai, & tu ne ſerois pas plus aiſe que ce fût

leur maiſon, vont donner dans toutes les portes ſans trouver la leur.

L. *C'eſt celle que nous combattons toujours opiniâtrement.*] C'eſt la même verité, que la Religion nous apprend bien mieux que la Philoſophie. *Caro enim concupiſcit adverſus ſpiritum* * *Notre chair combat inceſſamment contre le S. Eſprit.* Mais ce que les Philoſophes n'ont point connu, c'eſt que le S. Eſprit combat en même temps contre nôtre chair, & nous donne la force de la ſurmonter & de la vaincre.

LII. *Il ne faut pas recevoir les opinions de nos peres comme des enfans.*] Cette obéïſſance aveugle & cette préoccupation ſans connoiſſance ſont toujours condamnables.

* *S. Paul aux Gal. v.* 17.

LIII.

fût aprés demain que demain même. Car quel ſeroit ce delay ? Fais donc de même preſentement, & ne conte pas pour grand-choſe de vivre un grand nombre d'années plûtôt que de mourir demain.

LIV. Penſe ſouvent combien de Medecins ſont morts aprés avoir tant fait les vains pour avoir guéri quelques malades : Combien d'Aſtrologues qui, comme ſi c'étoit une choſe bien merveilleuſe, ont predit la mort d'une infinité de gens : Combien de Philoſophes, qui ont tant écrit & diſputé ſur la mort & ſur l'immortalité : combien de vaillans hommes, qui en ont tué tant d'autres : Combien de Tyrans, qui comme s'ils euſſent été immortels, ont

LIII. *Et ne compte pas pour grand choſe de vivre un grand nombre d'années, plûtôt que de mourir demain.*] Car la difference qu'il y a entre ces deux termes, eſt ſi petite, qu'elle ne merite pas ſeulement d'être examinée par un homme qui ne doit penſer qu'à l'éternité.

LIV. *Combien de Medecins ſont morts aprés avoir tant fait les vains pour avoir gueri quelques malades.*] Cet Empereur reproche plus d'une fois aux Medecins leur vanité. Il faut avoüer auſſi qu'il faudroit qu'ils fuſſent bien ſages, s'ils n'abuſoient un peu des foibleſſes que l'amour de la vie nous donne pour eux. Antonin ſe moque de cette vanité, qui n'eſt fondée que ſur un art inutile à celuy qui le profeſſe, & il fait ſans doute alluſion au proverbe, *Medecin, gnéris-toy toy-même.*

Combien d'Aſtrologues qui, comme ſi c'étoit une choſe bien merveilleuſe, ont predit la mort.] Antonin ſe moque auſſi de l'Aſtrologie judiciaire, dont il fait finement ſentir

ont abuſé avec une inſolence & une fierté inſupportable du pouvoir qu'ils avoient ſur la vie des peuples qui leur étoient ſoumis: Enfin combien de villes entieres ſont mortes; s'il m'eſt permis de me ſervir de ce terme, Helice, Pompeji, Herculanum, & une infinité d'autres. Paſſe de là aux hommes que tu as vus & connus ſucceſſivement. Aprés avoir enterré leurs amis, ils ont été enterrez eux-mêmes. Ceux qui ont enterré ces derniers ont reçu par d'autres mains le même office, & tout cela en peu de temps. En un mot, il faut avoir toujours devant les yeux les choſes humaines; pour voir combien elles ſont mepriſables & paſſageres. Ce qui nâquit hier, n'eſt aujourd'huy qu'une Mummie, ou qu'un peu de cendre. Voila pourquoy il faut vivre conformement à la nature le peu de temps qui nous reſte; & quand l'heure de la retraite ſonne, ſe retirer paiſiblement & avec douceur, comme une olive mûre, qui en tombant benit la terre qui l'a portée, & rend graces à l'arbre qui l'a produite.

LV.

ſentir le ridicule. En effet, c'eſt une choſe bien merveilleuſe que de predire la mort à des hommes qui ne ſont nez que pour mourir.

Comme une olive mure qui en tombant.] Cette comparaiſon eſt toute pleine d'une certaine douceur qui fait un veritable plaiſir. Il y a bien de la nobleſſe & du naturel d'avoir ainſi donné du ſentiment à l'olive. Antonin pretend

LV. Sois ſemblable à un rocher que les ondes de la Mer battent inceſſamment. Il demeure toujours ferme, & mépriſe toute la fureur des flots. Que je ſuis malheureux, qu'une telle choſe me ſoit arrivée ! Dis plûtôt : Que je ſuis heureux que cela m'étant arrivé, je demeure pourtant inacceſſible à la triſteſſe, & que je ne ſois ni bleſſé de cet accident, ni épouventé de toutes les choſes dont il me menace. La même choſe pouvoit arriver à tout autre comme à moi : mais peut-être qu'un autre ne l'auroit pas ſupportée de même. Pourquoy donc appelles-tu plûtôt cet accident un malheur, que tu n'appelles un bonheur extréme la diſpoſition où tu es ? Appelles-tu un malheur de l'homme, ce qui n'eſt nullement contraire à la nature de l'homme ? ou crois-tu qu'une choſe puiſſe être contraire à la nature de l'homme, quand elle ne vient ni contre ſes ordres, ni contre ſa volonté ? Quelle eſt donc ſa volonté ? Tu l'as aſſez appriſe. Cet accident dont tu te plains peut-il t'empêcher d'être juſte, magnanime, temperant, ſage, éloigné de la temerité, ennemi du menſonge, toujours modeſte, libre, & d'avoir tou-

tend donc que la mort, en quelque temps qu'elle vienne, n'eſt qu'une maturité, & par conſequent il n'étoit pas perſuadé que perſonne pût mourir avant ſon heure ; comme Eliphas dit à Job en parlant de l'impie : *Il tombera comme le bouton de la vigne, & comme l'olive dans ſa fleur.*

LVI.

toutes les autres vertus dans leſquelles la nature trouve tout ce qui luy eſt propre. Deſormais donc dans tous les accidens qui pourroient te porter à la triſteſſe, ſouviens toy de cette verité, que ce qui t'arrive n'eſt point un malheur, mais que c'eſt un bonheur inſigne que de le ſupporter courageuſement.

LVI. Un ſecours bien vulgaire, mais cependant tres-utile pour faire mépriſer la mort, c'eſt de repaſſer dans ſa memoire tous ceux qui ont été le plus attachés à la vie, & qui en ont le plus joüy. Quel ſi grand avantage ont ils donc eu ſur ceux qui ont été emportez par une mort prématurée? Cæcidianus, Fabius, Julien, Lepidus, & tant d'autres, aprés avoir aſſiſté à une infinité de funerailles, ont eux-mêmes été portez ſur le bûcher. En un mot, l'eſpace qu'il y a de plus eſt peu de choſe. Et encore, dans quelles miſeres, avec quelles gens & dans quel corps le faut-il paſſer? Ne te fais donc pas une ſi grande affaire de la vie,

LVI. *Un ſecours bien vulgaire.*] Antonin veut dire que c'eſt un ſecours proportionné à la portée du peuple, & que tout le monde peut trouver de luy-même; au lieu que les ſecours que donnent les Stoïciens, ſont plus difficiles & plus recherchez.

Cæcidianus, Fabius, Julien, Lepidus.] Tous gens qui avoient en une fort longue vie.

Dans quelles miſeres, avec quelles gens, & avec quel corps le faut-il paſſer?] Une ſeule de ces trois verités devroit

vie, mais regarde à l'immenſité du temps qui te precede & de celuy qui te ſuit. Dans cet abîme ſans fond quelle différence mets-tu entre celuy qui a vêcu trois jours & celuy qui a vêcu trois ſiecles?

LVII. Va toujours par le plus-court chemin. C'eſt celuy qui eſt ſelon la nature, & il eſt ſelon la nature de faire & de dire en toutes rencontres ce qui eſt le plus juſte & le plus droit. Une telle diſpoſition t'épargnera mille peines & mille combats; elle te delivrera de tous les tourmens ſecrets que cauſent immanquablement la diſſimulation & le faſte.

RE-

vroit ſuffire pour nous détacher de la vie & pour nous la rendre ennuyeuſe. Mais heureuſement, ou malheureuſement, nous faiſons rarement de ces reflexions, quoique nous ayons tous fort grand ſujet de les faire.

LVII. *De tous les tourmens ſecrets que cauſent immanquablement la diſſimulation & le faſte.*] Antonin nous apprend icy les tourmens que cauſent ordinairement aux Princes une fauſſe politique & un ſoin de leur grandeur ſouvent mal entendu: car c'eſt ce qui les tient dans une gehenne continuelle. Ce que j'ay traduit *diſſimulation*, Antonin l'appelle *œconomie*; & par ce mot il entend les déguiſemens qu'ordonne ce qu'on appelle la politique, qui ne permet pas aux Princes de paroître toujours ce qu'ils ſont: *Vita Principum ficta & oſtentationi parata.*

RE-

REFLEXIONS MORALES DE L'EMPEREUR MARC ANTONIN.

LIVRE CINQUIE'ME.

I. LE matin, quand tu as de la peine à te lever, qu'il te vienne incontinent dans l'esprit ; Je me leve pour faire l'ouvrage d'un homme. Suis-je donc encore fâché d'aller faire une chose pour laquelle je suis né, & pour laquelle je suis venu dans le monde ? N'ay-je donc été formé que

REMARQUES SUR LE CINQUIE'ME LIVRE.

I. *LE matin, quand tu as de la peine à te lever.*] Le mot grec que j'ay traduit *le matin*; signifie proprement la petite pointe du jour. C'étoit l'heure du lever des gens laborieux. Il n'y avoit que les lâches & les paresseux qui fussent au lit à six ou sept heures.

Elle

que pour me tenir bien chaudement étendu dans mon lit? Mais cela fait plaiſir. Tu es donc né pour te donner du plaiſir, & non pas pour agir & pour travailler? Ne vois tu pas les plantes, les oiſeaux, les fourmis, les araignées, les abeilles? Elles travaillent ſans relâche à orner & à embellir leur état, & toy tu negliges d'embellir le tien. Tu ne cours point aux choſes auſquelles la Nature t'a deſtiné. Mais auſſi, me diras-tu, l'on a beſoin de quelque repos. Je l'avouë: mais la Nature a mis des bornes à ce repos, comme elle en a mis au manger & au boire; & toy tu paſſes ces bornes, tu vas au-delà de ce qui te ſuffit, & au contraire dans le travail tu demeures toûjours en deça. Cela vient de ce que tu ne t'aimes pas toy-même: car ſi tu t'aimois, tu aimerois ta propre Nature, & tu obéïrois à ſes ordres. Tous les autres ouvriers qui aiment leur métier, ſechent & maigriſſent ſur leur travail, ils en perdent le boire & le manger, ils paſſent leur vie ſans ſe baigner: & toy tu fais moins de cas de ta Nature qu'un tourneur n'en fait de ſon art, un danſeur de ſa danſe, un avare de ſon argent, & un ambitieux de ſa vaine gloire. Car tous ces

Elles travaillent ſans relâche à erner & à embellir leur Eſtat.] Cette penſée m'a toûjours plû, & je trouve fort agreable cette idée, que chaque choſe, chaque eſpece ait ſa Republique, ſon monde, ſa police à part.

ces gens-là, des qu'ils ſont une fois dans la paſſion, ils ne ſongent plus tant ni à manger, ni à dormir, qu'à aquerir & à augmenter ce qu'ils aiment. Les actions qui vont au bien de la ſocieté, te paroiſſent-elles donc plus mépriſables & moins dignes de tes ſoins?

II. Qu'il eſt aiſé de chaſſer & d'effacer entierement toute imagination fâcheuſe & triſte; & de ſe remettre d'abord dans une parfaite tranquillité!

III. Croy que tu dois faire & dire tout ce qui eſt digne de toy & ſelon ta Nature, ſans te mettre en peine du reproche & du blâme que cela pourra t'attirer. Si une choſe eſt bonne à faire ou à dire, rien ne doit t'en empêcher. Ceux qui te blâmeront, auront leurs vûës par-

II. *Qu'il eſt aiſé de chaſſer & d'effacer entierement.*] Cela eſt aiſé à ceux qui connoiſſent leur veritable bien, & qui ſavent où le trouver.

III. *Sans te mettre en peine du reproche & du blâme que cela pourra t'attirer.*] L'infamie même ne doit pas nous rebuter de faire le bien. Seneque a fort bien dit: *Æquiſſimo animo ad honeſtum conſilium per mediam infamiam tendam. Nemo mihi videtur pluris æſtimare virtutem, nemo illi eſſe magis devotus, quàm qui boni viri famam perdidit, ne conſcientiam perderet. J'iray chercher de tout mon cœur à faire tout ce qui eſt honnête au travers de l'infamie même. Car perſonne ne me paroit avoir plus d'eſtime pour la vertu, & luy être plus devoüé, que celuy qui pour ſauver ſa conſcience a perdu la reputation d'homme de bien.* C'eſt ce que dit ſaint Paul:

* *Nous*

particuliers, & ſuivront leurs propres mouvemens. Tu n'y dois point faire d'attention, mais aller tout droit en ſuivant ta propre Nature & celles du monde : car pour l'une & pour l'autre il n'y a qu'un même chemin.

IV. Je marche par le ſecours de la Nature, juſques à ce que je me repoſe en rendant l'eſprit à celuy de qui je l'ay reçû, & en tombant dans le même lieu d'où mon pere & ma mere ont tiré le ſang dont ils m'ont formé, & ma nourrice le lait dont elle m'a nourri, & qui me fournit tous les jours depuis tant d'années les biens dont j'ay beſoin ; dans ce lieu enfin que je foule aux pieds, & dont j'ay abuſé en tant de manieres.

V. Ne

* *Nous montrons en toutes choſes que nous ſommes ſerviteurs de Dieu ; par la bonne reputation, par les calomnies & par les loüanges.*

En ſuivant ta propre nature & celle du monde.] Car l'une & l'autre viennent du même eſprit, qui eſt tout en tous.

IV. *Et en tombant dans le même lieu d'où mon pere & ma mere.*] Parce que nous ſommes de poudre, nous retournerons en poudre.

Dans ce lieu enfin que je foule aux pieds, & dont j'ay abuſé en tant de manieres.] La douceur d'eſprit d'Antonin paroît dans toutes ſes idées. On ne peut rien voir de plus tendre ni de plus humble en même temps, que ce qu'il dit icy de la terre, en ſe reconnoiſſant preſque indigne de la fouler aux pieds, & en avoüant qu'il a abuſé de ſes preſens en une infinité de manieres.

* 2. Cor. 6. 4. 8.

V. Ne peux-tu te rendre recommandable & te faire admirer par ton esprit ? A la bonne heure. Mais il y a plusieurs autres choses sur les quelles tu ne saurois dire, *Je ne suis pas propre à cela.* Fais donc paroître ce qui dépend uniquement de toy : la sincerité, la gravité, la douceur, la patience dans le travail, la haine des voluptés. Sois content de ta condition ; aye besoin de peu ; fuy le luxe, la bagatelle & les vains discours ; aye l'ame saine, libre & grande. Ne vois-tu pas que pouvant t'élever par tant de vertus, sans avoir aucun pretexte d'incapacité naturelle, tu demeures pourtant dans la bassesse, parce que tu le veux. Si la nature ne t'a pas été favorable, est-ce une raison

V. *Ne peux tu te rendre recommandable, ni te faire admirer par ton esprit ? à la bonne heure.*] Antonin travaille icy à guerir les hommes de l'abatement & du desespoir où ils sont ordinairement, quand ils ne reconnoissent point en eux de ces qualités brillantes, qui font qu'on est estimé & recherché de tout le monde. Celuy-là est ou grand Poëte, ou grand Orateur ; celui-ci grand homme d'Etat & grand Politique ; un autre éblouït les compagnies par une beauté d'esprit & par une vivacité d'imagination qui luy font trouver des perles & des diamants où il ne paroît que du gravier & du sable ; & moy je n'ay aucun de ces dons. Est ce donc là un si grand sujet de se décourager ? Si nous pensions bien à l'usage que la plûpart des gens font de ces qualités qui attirent nôtre envie, nous aurions honte de les desirer, & nous remercierions Dieu de ne nous les avoir pas données.

Si la nature ne t'a pas été favorable.] C'est à dire, si elle

ſon qui doive t'obliger de murmurer, d'être avare, inconſtant, flateur, bouffon, d'accuſer & de maudire ton corps, & d'avoir toujours l'ame incertaine & flottante? Non en verité. Il y a long-temps que tu pourrois t'être délivré de ces foibleſſes; & ſi tu te connoiſſois peſant & de dure conception, il falloit tâcher de guérir ce défaut par le travail & par l'exercice, & ne pas s'y complaire & le negliger.

VI. Il y a des gens qui dés qu'il ont rendu quelque ſervice à quelqu'un, ſont trés promts à mettre en compte la grace qu'ils luy ont faite. Il y en a d'autres qui ne comptent pas veritable-

elle ne t'a pas donné les graces que tu voudrois avoir; eſt-ce une raiſon de negliger celles que tu en as reçuës;

Et ſi tu te connoiſſois peſant & de dure conception: il falloit tâcher de guérir.] Aprés avoir conſolé l'homme affligé de ſa peſanteur, il luy reproche qu'il en eſt ſeul la cauſe, & qu'il dépendoit de luy de s'en défaire & de ſe guerir, s'il avoit voulu s'en donner la peine. En effet, il n'y a point d'homme ſi ſtupide & ſi groſſier, qu'un travail aſſidu ne poliſſe ou ne corrige au moins en partie.

* *Eſt quadam prodire tenus ſi non datur ultra.*

Mais la plûpart des hommes ne ſe plaignent des dons que la Nature leur a refuſez, que pour excuſer leur pareſſe, & pour avoir un pretexte plus plauſible de demeurer dans l'aſſoupiſſement où ils ſont.

VI. *Il y a des gens qui dés qu'ils ont rendu quelque ſervice à quelqu'un.*] Ce partage de bienfaiteurs en trois claſſes eſt trés-bien fait. La premiere & la plus nombreuſe

* *Horat. Epiſt.* 1.

ritablement les plaiſirs qu'ils ont faits, mais qui regardent comme leurs debiteurs ceux qui les ont reçûs. Enfin il y en a d'une troiſiéme eſpece, leſquels oublient & ne ſavent pas ce qu'ils ont fait; ſemblables à la vigne, qui produit des raiſins & ne demande plus rien aprés avoir porté ſon fruit. Comme un cheval aprés avoir couru, un chien aprés avoir chaſ-

breuſe eſt de ceux qui mettent incontinent en ligne de compte le plaiſir qu'ils ont fait, pour en être payez dans la ſuite, & alors ce n'eſt plus en bienfait, c'eſt un prêt ou plutôt une uſure, comme dit Seneque: *Turpis fœneratio eſt beneficium ferre. C'eſt une uſure honteuſe, que d'écrire ſur ſon regitre ſes bienfaits.* Le ſeconde claſſe eſt de ceux qui ne les écrivent pas veritablement, & n'en attendent pas de recompenſe: mais qui prennent un autre chemin; où leur amour propre & leur orgueïl trouvent mieux leur compte. Ils ſeroient fâchez d'en être payez, & ſont ravis de pouvoir toujours regarder comme leurs debiteurs ceux qu'ils n'ont obligez que pour avoir ſur eux cet avantage. J'aimerois mieux les premiers. Enfin la troiſiéme & la plus petite eſt de ceux qui oubliant les plaiſirs qu'ils ont faits, en font toujours de nouveaux, dont ils perdent auſſi-tôt la memoire, & ſi bien, qu'ils ne ſavent pas même qu'ils ne les ſavent pas, pour me ſervir d'un mot de Platon, qui me paroît avoir beaucoup de force. Mais ce n'eſt pas encore tout de faire du bien & de l'oublier, il faut en faire à tout le monde, ſans jamais ceſſer, ſelon ce beau precepte de l'Eccleſiaſte; *Mitte panem tuum ſuper tranſeuntes aquas, quia poſt tempora multa invenies illum. Jette ton pain ſur le courant des eaux, parce que tu le retrouveras aprés pluſieurs années.*

chaſſé, & une abeille aprés avoir fait ſon miel, ne diſent point, j'ay fait du miel, j'ay couru, j'ay chaſſé. Un homme aprés avoir fait du bien, ne doit point prendre la trompette, mais il doit continuer, comme la vigne, qui aprés avoir porté ſon fruit, ſe prepare à en porter d'autre dans la ſaiſon. Il faut donc à ce compte être du nombre de ceux qui font le bien ſans le ſavoir? Sans doute. Mais ſelon tes principes, il faut ſavoir ce que l'on fait. Car c'eſt le propre de celuy qui ſuit les loix de la ſocieté, de ſavoir qu'il ſuit ces loix, & de vouloir même que celuy pour lequel il les ſuit, ne puiſſe pas l'ignorer. Ce que tu dis eſt vray : cependant pour peu que tu t'écartes de ce que je viens de dire, tu ſeras bien-tôt du nom-

Il faut donc à ce compte être du nombre de ceux qui font le bien ſans le ſavoir?] Ce ſont des objections qu'Antonin ſe fait à luy-même, & ce dialogue réüſſit fort bien.

Et de vouloir même que celuy pour lequel il les ſuit, ne puiſſe pas l'ignorer.] Cela eſt vray quand il s'agit de l'édification du prochain, & de luy donner un bon exemple.

Mais pour peu que tu t'écartes de ce que je viens de dire.] Cela eſt certain. Il eſt ſi difficile de tenir le juſte milieu & de garder la moderation neceſſaire, en deſirant que l'on connoiſſe que c'eſt nous qui avons fait & cela, que bien-tôt ce ne ſera plus l'utilité de nôtre prochain que nous aurons en veuë, mais la nôtre.

nombre des premiers dont j'ay parlé : car ils ont auſſi leurs raiſons, qui ne manquent pas de vraiſemblance. Mais ſi tu veux bien comprendre ce que je te dis, ne crains pas que cela te faſſe jamais perdre aucune occaſion de faire du bien.

VII. La priere des Atheniens étoit : *Jupiter, faites pleuvoir, je vous prie, faites pleuvoir ſur les champs & ſur les prés des Atheniens.* Ou il ne faut point prier du tout, ou il

Car ils ont auſſi leurs raiſons, qui ne manquent pas de vraiſemblance.] Ces raiſons étoient, qu'il y avoit de l'orgueil à ne vouloir pas qu'on reconnût nos bienfaits ; que c'étoit faire plus de mal que de bien à ceux que nous privions du plaiſir de nous témoigner leur reconnoiſſance ; que tous les hommes étant nez pour s'aider les uns les autres, il falloit réduire ceux que nous obligeons à la neceſſité de nous rendre le bien qu'ils avoient reçu. Enfin que c'étoit bleſſer la Loy & la Juſtice, que de vouloir qu'ils mouruſſent nos debiteurs. Raiſons toutes plus ſubtiles que ſolides. Antonin y répond fort bien.

Ne crains pas que cela te faſſe jamais perdre aucune occaſion de faire du bien.] Voila tout ce qu'il y avoit à répondre à toutes les raiſons qu'on pouvoit objecter. Que nôtre prochain ne ſache pas que c'eſt nous qui l'avons obligé, ou qu'il le ſache & qu'il ſoit ingrat, cela n'empêche pas que nous ne puiſſions continuer de luy faire du bien. Il dépend de nous d'accomplir nôtre charité, & c'eſt à quoy nous devons tendre.

VII. *Ou il ne faut point du tout prier, ou il faut prier [de cette maniere, [ſimplement, & [liberalement.* Antonin loüe les Atheniens de ce que leurs prieres étoient

il faut prier de cette maniere ſimplement & liberalement.

VIII. Comme on dit d'ordinaire, qu'Eſculape ordonne aux malades d'aller à cheval, ou de ſe baigner dans l'eau froide, ou de marcher nuds pieds, on doit s'imaginer auſſi que la Nature ordonne de même à ſes enfans d'être malades, de perdre quelque membre, ou de faire quelque autre perte, & autres choſes ſemblables. Car comme dans la premiere maniere de parler le mot *ordonne* ſignifie proprement *diſpoſe & choiſit les moyens les plus propres pour redonner la ſanté*, dans la derniere ce mot ſignifie la même choſe. En effet la Nature

étoient generales, & que chacun d'eux ne prioit pas pour ſoy en particulier. En effet, c'eſt bleſſer l'amour que nous devons avoir pour nôtre prochain, que de borner nos prieres à nous mêmes. La priere que nôtre Seigneur nous a donnée, eſt un modele parfait de la charité qui nous doit animer en ces occaſions.

Simplement & liberalement.] Simplement, c'eſt-à-dire ſans jalouſie & ſans envie; liberalement, c'eſt-à-dire pour tout le monde en general.

VIII. *Comme on dit d'ordinaire, qu'Eſculape ordonne aux malades d'aller à cheval.*] Antonin veut prouver que les maux que Dieu envoye aux hommes, ſont des remedes ſalutaires qui operent leur gueriſon. En effet, tous les malheurs qui nous arrivent, ſont ou une medecine pour les malades, ou un exercice pour les ſains; & c'eſt ce que la Religion nous enſeigne encore mieux que la Philoſophie. Ce chapitre eſt parfaitement beau.

ture choisit & dispose ce qui convient à chacun, parce qu'elle le juge propre à accomplir sa destinée. En disant *ce qui convient*, nous parlons comme les massons, qui disent d'une pierre quarrée, qu'elle convient qu'elle s'ajuste bien dans un mur ou dans une piramide, quand elle joint bien avec les autres. A tout prendre, il n'y a en toutes choses qu'une même symmetrie, qu'une même harmonie; & comme de tous les differens corps resulte la composition de ce monde, qui ne fait qu'un seul & même corps: ainsi de toutes les differentes causes resulte ce que l'on appelle la destinée, qui n'est qu'une seule & même cause. Les plus ignorans entendent fort bien ce que je dis, puisque dans leur

Ainsi de toutes les differentes causes resulte ce qu'on appelle la destinée, qui n'est qu'une seule & même cause] Antonin explique fort bien ce que c'est que la destinée: *Nihil aliud est fatum, quam series implexa causarum. Ce qu'on appelle la Destinée, n'est qu'une suite, un effet de plusieurs causes* liées ensemble par la Providence, & elle n'est qu'une seule & même cause, qui est destinée à produire un tel ou un tel effet. Quand il dit qu'*elle n'est qu'une seule & même cause*, il veut exclure par là les causes accidentelles, que certains Philosophes vouloient allier avec la destinée. Car la cause qui est par soy; ne peut être que determinée, certaine, une & simple, au lieu que les causes par accident, s'il y en avoit, ne pourroient jamais être unes, mais infinies & indeterminées, parce que plusieurs accidens entierement differens pourroient être ensemble dans un même sujet.

leur langage ordinaire ils disent, *Sa destinée portoit cela*, c'est-à-dire, qu'une telle chose étoit portée à un tel, qu'elle luy étoit ordonnée. Recevons donc ces ordonnances, comme nous recevons celles des Medecins. Il ne laisse pas d'y avoir dans ces dernieres des choses fâcheuses & difficiles: mais nous les recevons avec joye dans l'esperance d'une promte guérison. Aye donc autant d'empressement pour hâter la perfection & l'accomplissement des choses que la Nature a resoluës, que tu en as pour le recouvrement de ta santé: reçois avec joye ce qui t'arrive, quelque fâcheux qu'il soit, parce qu'il aboutit à procurer la santé au tout dont tu fais partie, & qu'il entretient la prosperité & la felicité de Dieu même, qui ne l'auroit pas permis, s'il n'étoit utile à l'Univers. Or il n'y a point de nature qui souffre quoi que ce soit qui ne soit convenable

à

sujet. Aussi Platon a défini la destinée *la Loy émanée de Dieu*, qui toujours suit & accompagne Dieu. C'est la Raison divine que rien ne peut ni empêcher, ni violer.

Et qu'il entretient la prosperité & la felicité de Dieu même.] C'est encore une suite de l'erreur des Stoïciens, qui consideroient Dieu comme l'Ame de l'Univers, & qui l'enfermoient dans la matiere, & le rendoient en quelque maniere sujet à corruption, à dissolution & à alteration. Mais quoique ce sentiment soit ridicule & impie, & que Dieu soit si libre, qu'il n'a besoin d'aucune de ses creatures, qui ne peuvent rien contribuer à sa

à celuy qu'elle gouverne. Tu vois par là qu'il y a deux raiſons principales qui doivent t'obliger à embraſſer & à cherir tout ce qui t'arrive; La premiere, que cela t'étoit deſtiné & ordonné, que cela étoit fait pour toy, proportionné à toy, & comme annexé à toy de toute ancienneté par les cauſes premieres; & la ſeconde, qu'il contribuë au bonheur, à la perfection, & ſi on l'oſe dire, à la durée même de celuy qui gouverne tout. Car c'eſt mutiler ce tout, que de retrancher quoy que ce ſoit de ſa connexité & de ſa continuité, auſſi-bien dans ſes parties que dans ces cauſes; & tu en retranches autant qu'il eſt en ton pouvoir. tout ce que tu ſupportes avec peine, & que tu voudrois empêcher.

IX. Ne

felicité, & moins encore à ſa durée, nous ne laiſſons pas de pouvoir parler le même langage, en luy donnant un meilleur ſens. En effet, nous pouvons dire que nos bonnes actions, nôtre patience dans les maux, & nôtre acquieſcement aux ordres de Dieu entretiennent en quelque maniere ſa felicité & ſa gloire, puis qu'il a bien voulu faire conſiſter l'une & l'autre dans l'obéïſſance que nous luy devons, & dans l'uſage que nous faiſons des precieux preſens qu'il nous a faits.

Et ſi on l'oſe dire, à la durée même.] Quoique ce mot ſoit impie dans le ſens des Stoiciens, il peut être orthodoxe dans nôtre bouche. Car c'eſt en quelque maniere, autant qu'il dépend de nous, détruire & aneantir Dieu, que de luy deſobéïr, & de fermer les yeux à la lumiere de ſa verité.

IX. *Ne*

IX. Ne te dégoûte, ne te décourage, & ne t'impatiente point, lorſque tu ne réüſſis pas toujours à faire tout ſelon les regles de la droite raiſon. Au contraire; aprés qu'une choſe t'aura mal réüſſi, recommence la de nouveau, & te prepare à voir tranquillement pluſieurs infirmités pareilles. Aime de tout ton cœur ce que tu as entrepris, & ne retourne point à la Philoſophie, comme les Ecoliers retournent chez leur Maître, mais comme ceux qui ont mal aux yeux, ont recours aux remedes de l'éponge & des œufs, ou aux fomentations & aux cataplâmes: ainſi rien ne t'empêchera d'obéïr à la raiſon, tu y acquieſceras en toutes manieres. Sur tout ſouviens-toy que la Philoſophie ne demande de toy que ce que demande

IX. *Ne te dégoûte, ne te décourage, & ne t'impatiente point.*] Antonin tâche icy de ſoûtenir les hommes contre le découragement, où ils tombent, quand ils ne réüſſiſſent pas dans les efforts qu'ils ſont pour ſuivre la regle de la droite raiſon, c'eſt-à-dire, les preceptes de la Philoſophie. Toutes nos infirmités ne doivent pas nous rebuter; & dans toutes nos chutes nous devons nous relever plus animez, comme cet Antée de la fable, qui tiroit de la terre de nouvelles forces dés qu'il la touchoit. Nous devons être encore plus diſpoſez à cela que les Payens: car nous ſçavons que la vertu de Dieu s'accomplit dans nos infirmités, & que nous ne ſommes jamais plus forts que quand nous ſommes foibles.

Sur tout ſouviens-toy que la Philoſophie ne demande de toy que ce que demande la nature.] Ce ſage Empereur

mande la Nature, & toy tu voulois tout le contraire de ce qu'elle veut. Qu'y a-t-il de plus agreable? C'eſt ainſi que la volupté nous trompe ſous un voile ſpecieux. Mais prens-y bien garde; la grandeur d'ame, la liberté, la ſimplicité, la patience & la ſainteté ne ſont-elles pas mille fois plus agreables? Et quand tu auras bien penſé tous les avantages de la prudence, qui eſt la mere de la proſperité & de la ſeureté, pourras tu jamais rien trouver qui luy ſoit comparable.

X. Tou-

a raiſon de guérir icy les préventions où l'on eſt, que la Philoſophie nous impoſe un joug fort peſant, & nous veut aſſujettir à des choſes qui violentent la nature. Rien n'eſt plus faux. La veritable Philoſophie & la Nature ſont toujours d'accord, & la pratique des devoirs que l'une & l'autre nous impoſent, eſt bien plus aiſée que le chemin des vices, tout ſemé de fleurs qu'il nous paroît.

Et toy tu voulois tout le contraire de ce qu'elle veut.] C'eſt une grande verité. Ce n'eſt pas la nature qui nous violente, en nous impoſant de certains devoirs; c'eſt nous qui la violentons, en l'aſſujettiſſant à nos deſirs déreglez; & en la deshonorant par nos crimes.

Qu'y a-t-il de plus agreable?] C'eſt le langage que tiennent nos paſſions quand elles nous ſollicitent pour nous porter au vice.

Et quand tu auras bien peſé tous les avantages de la prudence, qui eſt la mere de la proſperité & de la ſeureté.] Cet endroit eſt parfaitement beau. Antonin conſidere les qualités dont il vient de parler comme les effets & les ſuites de la prudence, qui dépend toujours de nous. Si elle n'en dépendoit pas, ce ſeroit en vain que Jeſus-Chriſt

X. Toutes choſes ſont ſi envelopées & ſi cachées, que la plûpart des Philoſophes, je dis même des plus habiles, ont aſſuré qu'on ne pouvoit les comprendre. Les Stoïciens ſe ſont contentez de dire qu'on ne pouvoit les comprendre que tres-difficilement. D'ailleurs toutes nos conceptions ſont ſujettes à l'erreur: car où eſt celuy qui peut ſe vanter d'être infaillible? De plus, tout ce qui peut faire en ce monde le ſujet de nos recherches & de nos deſirs, eſt vil & peu durable, & peut être au pouvoir d'un infame débauché, d'une courtiſane & d'un voleur. Il ne faut aprés cela que penſer aux mœurs de ceux avec qui tu as à vivre, & dont on peut à peine ſupporter le plus honnête & le plus complaiſant, pour ne pas dire qu'il n'y a preſque perſonne qui puiſſe ſe

Chriſt nous auroit dit: * *Soyez prudens comme les ſerpens, & ſimples comme les colombes.*

X. *Toutes choſes ſont ſi envelopées & ſi cachées.*] Le but d'Antonin eſt de faire voir aux hommes l'erreur où ils ſont, quand ils font conſiſter leur ſouverain bien dans la ſcience, dans les plaiſirs, dans les richeſſes & dans le commerce du monde. La ſcience n'eſt qu'obſcurité; les richeſſes & les voluptés que foibleſſe & entêtement; & le commerce du monde qu'un fardeau & qu'un ennuy.

Et peut être au pouvoir d'un infame débauché, d'une Courtiſane, ou d'un voleur] Cela eſt admirable. Antonin donne par là en deux mots une regle ſeure pour faire connoître le veritable bien. C'eſt celuy qui ne

* *Matth.* 10. 16.

ſe ſupporter ſoy-même. Au milieu donc de tant de tenebres, de tant d'ordures, & de ce torrent continuel de la matiere, du temps & du mouvement, je ne vois pas ce qui peut meriter nos ſoins & nôtre eſtime. Il faut au contraire en ſe conſolant ſoy-même attendre la diſſolution naturelle : mais il faut l'attendre ſans impatience & ſans chagrin, & trouver ſon repos dans ces deux reflexions ; l'une, qu'il ne m'arrive rien qui ne ſoit utile & conforme à la nature du Tout ; & l'autre, qu'il eſt en mon pouvoir de ne rien faire contre mon genie & mon Dieu : car il n'y a perſonne qui me puiſſe contraindre à violer ſes ordres.

XI. A quoy me ſert à preſent mon ame ? Voila ce qu'il faut ſe demander à toute heure & à tous momens. Fais auſſi avec ſoin cette recherche, qu'eſt ce qui ſe paſſe preſentement dans cette partie de moy-même qu'on appelle la partie principale ? Quelle ame ay-je preſentement ? Eſt ce l'ame d'un enfant, d'un jeune homme, d'une femmelette, ou d'un Tyran ? Eſt-

peut être au pouvoir des vicieux. Comment eſt-il poſſible que les hommes faſſent tant de cas des choſes qui tombent ſi ſouvent en partage aux plus mal-honnêtes gens ?

XI. *A quoy me ſert preſentement mon ame.*] Ces demandes ſeules ſeroient capables de nous redreſſer, ſi nous étions capables de nous les faire & d'y répondre ſans déguiſement.

XII. *Tu*

Eſt-ce l'ame d'un cheval ou d'une bête feroce?

XII. Tu peux connoître à cecy ce que le peuple appelle des biens. Si quelqu'un s'eſt formé une idée des veritables biens, comme de la prudence, de la ſageſſe, de la vaillance & de la juſtice, il ne pourra jamais ſoufrir qu'on ajoûte à cette idée rien qui n'y ſoit conforme, & qu'on parle avec indignité de ces veritables biens. Mais s'il s'eſt fait une idée des biens du peuple, il entendra & recevra avec plaiſir, comme une application heureuſe, le mot du Poëte comique, *que celuy qui les poſſede eſt ſi riche, & que tout eſt ſi propre chez luy, qu'il ne ſait où aller pour les neceſſités à quoy la na-*

XII. *Tu peux juger par cecy ce que c'eſt que le peuple appelle des biens.*] Antonin donne encore icy une regle merveilleuſe pour diſcerner les veritables biens d'avec les faux, d'avec ceux que le peuple appelle des biens. Les derniers ſont ceux ſur leſquels les honnêtes gens ſoufrent qu'on plaiſante. Par exemple, ſi l'on parle des richeſſes, on rira volontiers, ſi l'on entend appliquer à ce ſujet un vers d'Ariſtophane, qui dit dans une de ſes Comedies, *que tout eſt ſi propre dans la maiſon d'un homme riche, qu'il ne ſait où aller pour ſes neceſſités.* Mais ſi on faiſoit une ſemblable application ſur la vertu, ſur la pieté, ſur la ſageſſe, il n'y a perſonne qui n'en fût choqué, & qui ne ſe revoltât contre cette audace.

Le mot du Poëte Comique.] C'eſt ce vers d'Ariſtophane.

Ἀλλ' ἐν καθαρῷ πᾶς τις ἀνχέσας τύχοι.

nature l'oblige ; & le peuple fait luy-même cette difference ſans le ſavoir : car au premier cas cette application le choqueroit & luy ſeroit tres-deſagreable : au lieu qu'au ſecond, c'eſt à dire quand on parle des richeſſes, du luxe, de la gloire & de la fortune, elle le divertit, & il la reçoit avec joye, comme un bon mot plein de ſel & de ſens, & qui convient admirablement au ſujet. Va aprés cela, & demande ſi l'on doit prendre pour des biens veritables & dignes de ſon eſtime, des choſes auſquelles on peut appliquer avec grace le mot que je viens de rapporter.

XIII. Je ſuis compoſé de matiere & de forme. Comme ni l'une ni l'autre n'ont été tirées du neant, elles ne ſeront jamais aneanties. Ainſi toutes ces parties ſeront converties par ce changement en une partie de l'Univers, & enſuite en une autre juſques à l'infini. C'eſt un

Et le peuple fait luy-même cette difference ſans le ſavoir.] Le peuple connoit donc naturellement quels ſont les veritables biens. Cela eſt vray. Mais comme c'eſt une connoiſſance aveugle & étoufée par les objets & par les paſſions, il ne peut ni s'y arrêter, ni les ſuivre.

XIII. *Je ſuis compoſé de matiere & de forme.*] La matiere, c'eſt le corps ; la forme, c'eſt l'ame.

Ni l'une ni l'autre n'ont été tirées du neant.] Car ils croyoient que l'ame étoit une partie de la Divinité. Aujourd'huy nous ſavons que Dieu n'a pas moins tiré du neant l'ame, que le corps & toute la matiere du monde.

XIV. *La*

un pareil changement qui m'a produit, moi & mes ancêtres, en remontrant juſques à l'infini : car rien n'empêche qu'on ne puiſſe parler de cette maniere, quoique le monde ait ſes revolutions determinées & ſes periodes fixes.

XIV. La raiſon & l'art de raiſonner ſont des facultés ſuffiſantes à elles mêmes & à toutes les operations qui en dépendent ; elles partent de leur propre principe, & vont à la fin qu'elles ſe propoſent. C'eſt pourquoy on a appellé leurs operations d'un mot qui ſignifie des * actions droites, c'eſt à dire, qui vont le droit chemin ſans jamais s'en détourner.

XV. Il ne faut pas dire que rien appartienne à l'homme de tout ce qui ne luy convient pas entant qu'homme : car l'homme ne le de-

XIV. *La raiſon & l'art de raiſonner ſont des facultés ſuffiſantes à elles-mêmes.*] Antonin veut dire que la raiſon ſeule ſuffit pour faire le bien ſans aucun ſecours des choſes étrangeres, qui ne ſervent au contraire qu'à la ſeduire & à la faire égarer.

XV. *Il ne faut pas dire que rien appartienne à l'homme de ce qui ne luy convient pas entant qu'homme.*] Il eſt étonnant que nous ayions tant de regles ſi ſeures pour diſcerner les veritables biens d'avec les faux, & que nous nous y trompions pourtant toujours. Les veritables biens ſont ceux qui conviennent à l'homme entant qu'homme ; qui ſont attachés à ſa nature ; qui en ſont des perfections, & qu'il ne ſauroit mépriſer ſans honte. On ne peut dire cela ni des richeſſes, ni de la gloire, ni des voluptés. Ce ſont donc de faux biens.

* Catorthoſes.

demande point ; la nature de l'homme ne ſe promet point ; ce ne ſont pas des perfections de la nature humaine ; ce n'eſt donc pas là que conſiſte la fin de l'homme, ni le bien qui remplit cette fin. Car s'il y avoit en cela quelque choſe qui appartient à l'homme, il ne luy appartiendroit pas de la mépriſer & de s'élever contre elle. Si c'étoient les veritables biens, on ne louëroit point ceux qui feroient profeſſion de n'en avoir pas beſoin, ni ceux qui s'en priveroient eux-mêmes en partie. Or nous voyons tout au contraire, que plus un homme ſe prive de ces ſortes de biens, ou qu'il ſoufre plus volontiers que d'autres l'en privent, plus il paſſe pour vertueux.

XVI. Telles que ſeront les penſées dont tu t'en-

Il ne luy appartiendroit pas de la mépriſer.] Car comme dit fort bien Longin en étendant cette même pen'ée: *On ne peut pas dire qu'une choſe ait rien de grand, quand le mepris qu'on en fait, tient luy-même du grand. Telles ſont les richeſſes, les dignités, les honneurs, les Empires, & tous les autres biens en apparence, qui n'ont qu'un certain faſte au dehors, & qui ne paſſeront jamais pour de veritables biens dans l'eſprit d'un ſage, puis qu'au contraire ce n'eſt pas un bien mediocre que de les pouvoir mépriſer. D'où vient auſſi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les poſſedent, que ceux qui les pouvant poſſeder, s'en privent eux-mêmes, & les rejettent par pure grandeur d'ame.*

XVI. *Telles que ſeront les penſées dont tu t'entretiendras d'ordinaire, tel ſera auſſi ton eſprit.*] Cela ne ſauroit

t'entretiendras d'ordinaire, tel ſera auſſi ton eſprit : car nôtre ame prend la teinture de nos penſées. Tâche donc de la nourrir & de l'imbiber toujours de ces reflexions. Par tout où l'on peut vivre, on peut bien vivre : on peut vivre à la Cour, donc on peut bien vivre à la Cour. De plus, chaque choſe ſe porte vers l'objet pour lequel elle a été faite. Là où elle ſe porte, c'eſt là qu'elle trou-

roit être autrement. Nous ne ſommes que ce que nous penſons. C'eſt nôtre ſeul & veritable caractere que nos penſées ; & comme elles ſont en nôtre pouvoir, il dépend de nous d'être ce que nous voulons. Longin dit en quelque endroit, que *pour parvenir au ſublime, il faut toujours tenir ſon ame, pour ainſi dire, groſſe d'une certaine fierté noble & genereuſe.* Cela eſt encore plus vray, & plus neceſſaire pour parvenir aux vertus.

Donc on peut bien vivre à la Cour.] Antonin veut prevenir tous les vains pretextes dont il pourroit ſe ſervir pour excuſer quelque eſpece de relâchement ; & ces vains pretextes ne ſont peut-être encore aujourd'huy que trop ordinaires. Combien de gens y a-t'il, qui vivant aſſez bien dans la retraite, retombent dans la licence & dans le deſordre quand ils ſont à la Cour, & qui diſent pour excuſer ces chutes, la Cour n'eſt pas comme la ville ou la campagne ; elle demande d'autres manieres & d'autres mœurs. On ſe rendoit ridicule, ſi on vouloit ſe diſtinguer des autres. Il faut ſuivre le torrent. Excuſes vaines & frivoles.

De plus chaque choſe ſe porte vers l'objet pour lequel elle a été faite.] Il va prouver que les hommes ſont nez pour ſe faire du bien les uns aux autres. Cette loy ne change pas quand on change de lieu. Elle eſt égale à la Cour, à la ville & à la campagne. Il faut donc leur faire du

trouve ſa fin ; & où elle trouve ſa fin, c'eſt-là qu'elle trouve ſon veritable bien & ce qui luy eſt propre. Le veritable bien de l'animal raiſonnable, c'eſt donc la ſocieté : car il a été déja prouvé que c'eſt pour la ſocieté que nous ſommes nez. N'eſt-il pas évident par là que les choſes les moins parfaites ſont pour les plus parfaites, & que les plus parfaites ſont les unes pour les autres ? Les choſes animées ſont plus parfaites que les inanimées, & des animées, les raiſonnables ſont les meilleures.

XVII. C'eſt une folie que de vouloir des choſes impoſſibles. Or eſt il impoſſible que les méchans n'agiſſent pas comme ils font.

XVIII. Il n'arrive jamais rien de fâcheux à perſonne que la nature n'ait diſpoſé à le ſupporter. Les mêmes accidens arrivent tous les jours

du bien par tout. On ne peut leur faire du bien ſans bien vivre, & par conſequent, &c.

C'eſt donc la ſocieté.] C'eſt à dire ce lieu qui unit les hommes & qui les oblige à ſe regarder tous comme un ſeul tout, dont les parties ne fauroient ſoufrir, ſans que tout le corps ſoufre.

Les choſes animées ſont plus parfaites que les inanimées.] C'eſt pourquoy ſaint Auguſtin en quelque endroit de ſes Ouvrages prefere même une mouche à la Lune & au Soleil.

XVIII. *Il n'arrive jamais rien à perſonne que la nature n'ait diſpoſé à le ſupporter.*] Antonin veut porter les hommes à la patience dans les maux par trois raiſons tres-ſolides. La premiere, que la Nature leur a donné les forces neceſſaires pour les ſupporter. La ſeconde, que

jours à des gens qui ignorent que cela leur ſoit arrivé, ou qui en le ſupportant veulent montrer leur fermeté & leur grand courage, & qui demeurent comme inſenſibles & immobiles aux plus grands coups. C'eſt donc une honte que l'ignorance & la vanité ayent plus de force que la prudence.

XIX. Les choſes n'ont en aucune maniere la force de toucher nôtre ame. Elles ne trouvent point de chemin qui les y conduiſe, & ne peuvent ni la changer, ni l'ébranler. C'eſt elle ſeule qui ſe change & qui s'ébranle, & tous les accidens ſont pour elle ou bons ou mauvais, ſelon la bonne ou la mauvaiſe opinion qu'elle a d'elle-même.

XX. En un ſens l'homme nous doit être fort cher, entant que nous ſommes obligez plus

que beaucoup de gens ſentent tous les jours les mêmes accidens ſans y prendre garde; & la troiſiéme, que la plûpart des hommes ſoufrent ſouvent des choſes plus difficiles par oſtentation & par vanité.

XIX. *Et tous les accidens ſont pour elle ou bons ou mauvais, ſelon la bonne ou la mauvaiſe opinion qu'elle a d'elle-même.*] Il ſemble qu'Antonin auroit dû écrire, *ſelon la bonne ou la mauvaiſe opinion qu'elle en a elle-même.* Mais ce qu'il a mis eſt bien plus fort, & marque la ſource & la cauſe de nos jugemens. Nous jugeons differemment des choſes, ſelon que nous avons bonne ou mauvaiſe opinion de nous.

XX. *En un ſens l'homme nous doit être fort cher.*] Antonin nous enſeigne icy les ſentimens que nous devons avoir pour les méchans. Comme le vice n'empêche

plus de luy faire du bien & de le ſoufrir. Mais comme il y en a pluſieurs qui nous empêchent de faire des actions qui nous ſont les plus propres, en ce ſens-là l'homme devient pour moy une de ces choſes indifferentes, comme le Soleil, le vent, les bêtes, qui ont auſſi la force d'empêcher une action, mais qui n'en ſauroient empêcher ni l'intention, ni le deſſein, à cauſe de l'exception que nous avons faite en formant ce deſſein, & du changement auquel nous avons recours: car nôtre penſée change, & convertit d'abord en ce que nous avions deſſein de faire, ce qui nous empêche de le faire: de ſorte que l'obſtacle même devient la matiere & le ſujet de nôtre action; & ce

che pas qu'ils ne ſoient hommes, nous devons toujours avoir pour eux de la charité. Mais i's ſont méchans, & ils nous empêchent ſouvent de faire le bien que nous voudrions. En cette qualité ils ne meritent tout au plus que nôtre indifference. Il faut les traiter comme le vent, le Soleil, la pluye, qui peuvens bien retarder ou empêcher une action, mais qui ne ſauroient nous en arracher ni l'intention, ni le deſſein. Cette maxime eſt tres-belle. On peut voir le chap. 1. du liv. IV.

Mais qui n'en ſauroit empêcher ni l'intention ni le deſſein.] Si les méchans pouvoient nous ôter l'intention de faire le bien, nous ne pourrions jamais les trop haïr: mais comme cela n'eſt pas en leur pouvoir, & qu'au contraire ils ne peuvent nous ôter une occaſion de faire du bien, ſans nous en fournir en même temps une autre, nous ne devons avoir pour leur malheur que de la compaſſion, & pour leurs efforts que de l'indifference.

XXII. Ce

ce qui nous fermoit le chemin, nous ſert de chemin.

XXI. Honore ce qui eſt de plus excellent dans le monde. C'eſt ce qui ſe ſert de tout & qui gouverne tout. Honore auſſi ce qui eſt de plus excellent en toy; il eſt de même nature que le premier: car c'eſt ce qui ſe ſert de toutes les parties dont tu es compoſé, & qui gouverne ta vie.

XXII. Ce qui ne nuit point à la ville, ne nuit point aux citoyens. Quand donc tu crois qu'on t'a fait tort, ſers-toy de cette regle pour le connoître: Si la ville n'eſt point offenſée, je ne le ſuis pas non plus; & ſi elle ne l'eſt pas, il ne faut donc pas ſe fâcher contre

XXII. *Ce qui ne nuit point à la ville, ne nuit point au citoyen.*] Par ce mot de *ville* il entend le monde, pour l'utilité duquel tout ſe fait: de ſorte que ce qui ſemble nuire à une partie, ſert au tout.

Et ſi elle ne l'eſt pas, il ne faut donc pas ſe fâcher contre celuy qui ne l'a pas offenſée.] Antonin ne dit cela que des injures particulieres, où la juſtice ne demande point de reparation, & qui ne détruiſent pas la ſeureté des particuliers. Car en ce cas les Stoïciens pretendoient, comme nous, qu'on devoit punir les méchans par charité, tout pour eux-mêmes, afin de les corriger, que pour les autres, afin de les empêcher ou d'être toujours expoſés aux mêmes violences, ou de ſe laiſſer corrompre eux-mêmes par l'eſperance de l'impunité. Auſſi n'eſt-ce jamais pour le paſſé qu'on les punit (car le paſſé ne ſe repare point) c'eſt pour prevenir les ſuites de leurs mauvais exemples.

Car,

tre celuy qui ne l'a pas offenfée. Car en quoy conſiſte cette offenſe, & qu'eſt-ce que c'eſt?

XXIII. Penſe ſouvent à la rapidité avec laquelle toutes choſes ſont emportées, & nous échapent, tant celles qui ſont deja, que celles qui ſe produiſent. Car la nature eſt comme un fleuve qui coule toujours. Ses operations ſoufrent de continuels changemens; & les cauſes dont elle ſe ſert, paſſent par d'innombrables viciſſitudes. Il n'y a preſque rien de permanent de tout ce qui eſt prés de toy, & le paſſé d'un côté, & l'avenir de l'autre, tout cela eſt un abîme infini & impenetrable, ou tout ſe perd. N'eſt-ce donc pas être ſou, que

Car en quoy conſiſte cette offenſe, & qu'eſt-ce que c'eſt?] Voila la preuve de ce qu'il a dit, que la ville n'étoit point offenſée. En effet, quelque grande que ſoit l'offenſe que nous croyons avoir reçuë: ſi on l'examine bien, on trouvera que c'eſt moins que rien par rapport au monde.

XXIII. *Il n'y a rien de permanent de tout ce qui eſt prés de toy. Le paſſé d'un côté, & l'avenir de l'autre; tout cela eſt un abime infini, où tout ſe perd.*] La plûpart des Stoïciens ſoutenoient qu'il n'y avoit pas de preſent; que tout étoit ou paſſé ou futur, & que ce que nous appellons *preſent*, n'étoit, à proprement parler, que la fin du paſſé & le commencement du futur, ſans que rien ſubſiſtât au milieu. Opinion extravagante, & qui aboliſſoit le temps. Antonin ne tombe pas dans ce ridicule. Il ſe contente de marquer la rapidité du preſent, en l'appellant *ce qui eſt prés de nous*, parce qu'il n'eſt

que de s'enorgueïllir, ou de s'affliger pour des choſes periſſables? Se plaint-on d'une legere incommodité, qui ne doit durer qu'un moment?

XXIV. Quelqu'un a peché contre moy. C'eſt ſon affaire. Il a ſes mœurs & ſes manieres; & moy j'ay ce que la Nature, nôtre commune mere, veut que j'aye, & je fais ce qu'elle veut que je faſſe.

XXV. Souviens-toy de toute la Nature, dont tu ne fais qu'une tres petite portion; & de tout le temps, dont il ne t'a été aſſigné qu'un moment fort court, & du deſtin, dont tu n'es qu'une fort petite partie.

XXVI. Que la partie principale de ton ame ſoit inſenſible aux mouvemens de la chair, de

n'eſt pas plûtôt entre nos mains qu'il nous échape, & que ſortant d'un abîme, qui eſt le futur, il paſſe incontinent & ſe perd dans l'autre abîme, qui eſt le paſſé. Cette idée eſt belle, & meritoit bien d'être miſe dans tout ſon jour.

XXV. *Et tu deſtin, dont tu n'es qu'une fort petite partie.*] Que cette expreſſion eſt forte & belle! Nous ne ſommes qu'une tres-petite partie du deſtin, parce qu'il ne faut pour nous former & pour nous entretenir qu'une tres-petite partie des cauſes efficientes & des principes dont la Providence ſe ſert pour former & pour entretenir toutes choſes. Cependant à voir l'orgueïl des hommes & leur amour propre, on diroit que tout eſt pour eux, que tout ſe rapporte à eux, & que la Providence n'a qu'eux en vuë; en un mot, qu'avec eux & en eux roule le deſtin de l'Univers.

XXVI.

de quelque nature qu'ils puiſſent être, ou rudes, ou doux. Qu'elle ne ſe mêle point avec le corps : mais qu'en ſe renfermant en elle-même, elle empêche les paſſions de paſſer les limites des parties où elles régnent. Que ſi par quelque ſympathie elles parviennent juſqu'à l'eſprit, à cauſe de l'étroite union qu'il a avec le corps, alors il ne faut pas tâcher de reſiſter à un ſentiment qui eſt naturel, il faut ſeulement que l'ame s'empêche de juger que ce ſentiment eſt bon ou mauvais.

XXVII. Il faut vivre avec les Dieux ; & celuy-là vit avec les Dieux, qui en toutes occaſions leur fait voir ſon ame ſoumiſe à leurs ordres, & toujours prête à faire ce qu'ordonne le Genie que Dieu a donné à chacun pour guide & pour gouverneur, & qui n'eſt qu'une

XXVI. *Ou rudes, ou doux.*] Aux mouvemens de la volupté ou de la douleur.

Elles parviennent juſqu'à l'eſprit.] C'eſt à dire, juſqu'à la partie ſuperieure de l'ame, qui peut être independante juſqu'à un certain point.

Alors il ne faut pas tâcher de reſiſter à un ſentiment qui eſt naturel.] Car ce ſeroit inutilement qu'on le voudroit faire.

XXVII. *Il faut vivre avec les Dieux.*] C'eſt ce que l'Ecriture appelle *marcher avec Dieu.* Comme quand elle dit d'Enoch, *Et ambulavit cum Deo ; & il marcha avec Dieu ?* c'eſt à dire il fut toujours ſoumis à ſes ordres, il ſe laiſſa conduire par ſon Eſprit, il vécut avec Dieu, en Dieu, & ſelon Dieu.

XXVIII.

ne partie de luy même : car ce genie n'eſt autre choſe que l'entendement & la raiſon.

XXVIII. Ne te fâche point contre celuy qui ſent mauvais. Qu'y peut-il faire? il eſt ainſi fait; c'eſt une neceſſité qu'une telle odeur ſorte de ſon corps : mais il dit qu'il a la raiſon en partage, & qu'il dépend de luy de ſe connoître & de ſe corriger. Tant mieux; tu as auſſi de la raiſon, tâche donc d'exciter ſa raiſon par la tienne; remontre luy ſes defauts, donne luy des avis. S'il t'écoute, tu le guériras, & tu n'auras plus ſujet de te mettre en colere.

XXIX.

XXVIII. *Ne te fache point contre celuy qui ſont mauvais.*] Dans cette article Antonin condamne une injuſtice, dont preſque perſonne n'eſt exempt. Car il n'y a rien de plus ordinaire dans le monde, que devoir des gens qui ſe fâchent contre certains defauts naturels de leurs amis, & qui n'ont pas là charité de les en avertir. C'eſt pourtant par là qu'il faudroit commencer avant que de ſe mettre en colere.

Mais il dit qu'il a la raiſon en partage.] C'eſt une raiſon qu'Antonin donne pour excuſer ſa colere. Cet homme là ſe pique d'être raiſonnable & de ſe connoître : cependant il ne tâche pas de remedier à un defaut qui nous empoiſonne tous. Il refute enſuite cette raiſon d'une maniere fort ſolide.

Tu as auſſi de la raiſon.] C'eſt à celuy qui a ſa raiſon plus en main, s'il faut ainſi dire, à prevenir les autres, & à ne pas attendre qu'ils s'aperçoivent eux mêmes de leurs defauts, car c'eſt bleſſer la charité. *Eorum lumen de lumine accendas tuo.*

XXIX. N'imite ni les mœurs ni les manieres des Courtiſans, ni celles des Comediens.

XXX. Tu peux vivre icy dès aujourd'huy, comme tu veux vivre, quand tu ſeras prés de mourir. Que ſi l'on t'en empêche, alors il t'eſt permis de ceſſer vivre. Mais ne meurs point comme ayant reçu quelque injure ou quelque mal; ſors de la vie comme on ſort d'une chambre où il y a de la fumée; il y fume, je m'en vais. Penſes-tu que ce ſoit ſi grand choſe? Pendant que rien ne m'oblige à me retirer, je demeure libre: perſonne ne m'em-

XXIX. *N'imite ni les mœurs, ni les manieres des Courtiſans, ni celles des Comediens.*] On avoit confondu fort mal à propos cet article avec le ſuivant, & on lui avoit donné un ſens tout à fait contraire à la penſée d'Antonin, qui veut dire, qu'il faut ſe garder de tomber dans la baſſeſſe & la lâcheté, dans le faſte, l'orgueïl & l'enflure. Le premier eſt le vice des Courtiſans, & l'autre le caractere des Comediens, qui s'enflent pour prendre le ton des rolles qu'ils joüent. Dans l'un & dans l'autre il y a une diſſimulation & une fauſſeté tres-indignes d'un homme, & ſur tout d'un Prince.

XXX. *Tu peux vivre icy dés aujourd'huy, comme tu veux vivre quand tu ſeras prés de mourir.*] La plûpart des Courtiſans font des reſolutions de mieux vivre à la fin de leur vie, quand ils ſeront retirez & qu'ils auront quité la Cour. Mais Antonin leur dit icy, qu'au milieu de la Cour ils peuvent commencer dès aujourd'huy cette nouvelle vie.

Alors il t'eſt permis de ceſſer de vivre.] C'étoit-là une des erreurs des Stoïciens & des Epicuriens.

XXXI.

m'empêchera de faire ce que je veux ; & je veux ce que demande la nature d'un animal raiſonnable & né pour la ſocieté.

XXXI. L'eſprit de cet Univers eſt un eſprit de ſocieté ; il aime l'ordre & la raiſon ; il a donc fait les choſes les moins parfaites pour les plus parfaites, & il a lié & ajuſté les plus parfaites les unes avec les autres. Tu vois par là qu'il a ſoumis & rangé chaque choſe ſelon ſa dignité, & qu'il a ajuſté enſemble les plus excellentes par les liens d'une union & d'une complaiſance mutuelle & reciproque.

XXXII. Comment t'es tu gouverné juſqu'à preſent envers les Dieux, envers ton pere & ta mere, tes freres, ta femme, tes enfans, tes precepteurs, tes gouverneurs, tes amis, tes

XXXI. *L'eſprit de cet Univers eſt un eſprit de ſocieté.*] Comme Dieu a fait le monde pour les hommes il a fait les hommes non pas pour eux-mêmes chacun en particulier, mais premierement pour luy, d'où découle leur premier devoir, qui eſt d'aimer Dieu, & enſuite il les a creez les uns pour les autres, d'où reſulte leur ſecond devoir, qui eſt d'aimer le prochain. Deux devoirs qui accompliſſent la loy & les Prophetes.

XXXII. *Comment t'es tu gouverné juſqu'à preſent envers les Dieux, envers ton pere & ta mere, &c.*] Je ſuis fachée qu'Antonin n'ait ajoûté *ſes Sujets.* Car un bon Prince ne doit pas moins ſe demander compte de ce qu'il a fait à ſes Sujets, que de ce qu'il a fait à ſes enfans, à ſes amis, à ſes domeſtiques. Mais il eſt bien ſeur que s'il ne l'a pas exprimé, il l'a penſé.

tes courtiſans & tes domeſtiques? Ne leur as-tu fait juſqu'à preſent aucune injuſtice, ni par tes paroles ni par tes actions? Retrace en ta memoire les travaux que tu as eſſuyez & toutes les peines que tu as ſoufertes, & penſe que l'hiſtoire de ta vie eſt complette, & que le ſervice que tu avois à rendre en ce monde, eſt accompli. Combien de belles choſes as-tu veuës? combien as-tu ſurmonté de plaiſirs & de douleurs? combien de choſes glorieuſes as-tu mépriſées? & à combien de méchans as-tu fait éprouver ta bonté?

XXXIII. Pourquoy des eſprits ignorans & groſſiers viennent ils troubler une ame ſavante & polie? Quelle eſt l'ame ſavante & polie? Celle

Et que le ſervice que tu avois à rendre en ce monde, eſt accompli.] Voila un grand Empereur qui reconnoît & qui declare qu'il n'eſt dans cette vie que pour y rendre un ſervice continuel.

Combien de belles choſes as-tu vuës?] Antonin recommence ſon examen. C'eſt comme s'il diſoit: *As tu vû tant de belles choſes en ce monde, que tu ſouhaites encore d'y demeurer?* On ne ſauroit à mon avis trouver d'autre ſens à ce paſſage.

Combien as-tu ſurmonté de plaiſirs & de douleurs?] Car nous ne ſommes dans ce monde que pour combattre en toutes manieres contre nos paſſions, pour mépriſer la vaine gloire, & pour pardonner à nos ennemis.

XXXIII. *Pourquoy des eſprits ignorans & groſſiers viennent-ils troubler?*] Ce paſſage ne peut être aſſez loüé. Il eſt divin. Veritablement il ne plaira pas à cette eſpece de Savans qui ont employé toute leur vie à aquerir

Celle qui connoît le commencement & la fin des choſes, & qui eſt inſtruite de la Raiſon, qui penetrant toute la matiere, gouverne cet Univers durant tous les ſiecles par des periodes reglez.

XXXIV. Dans un petit moment tu ne ſeras qu'une poignée de cendre, qu'un ſquelete & qu'un nom, & non pas même un nom. Cependant qu'eſt-ce qu'un nom? un bruit, un ſon. Et toutes les choſes dont on fait le plus de

aquerir ce qu'on appelle les Sciences: mais il ne faut pas laiſſer de l'expliquer. Ce ſage Empereur établit cette grande verité, qu'il n'y a qu'une ſeule ſcience, qui eſt celle qui nous apprend à connoître Dieu, qu'il appelle *la Raiſon qui gouverne l'Univers.* Et comme ceux qui ſuivent les fauſſes ſciences du monde, ſe moquent ordinairement de ceux qui s'attachent à celle-là, & n'oublient rien pour les ſeduire & les attirer; Antonin, qui avoit ſans doute éprouvé leurs railleries, & reſiſté ſouvent à leurs efforts s'adreſſe à eux avec indignation, & en les appellant *ignorans & groſſiers*, il leur demande pourquoy ils viennent troubler & ébranler celuy qui a choiſi la bonne part? Et il fait une manifeſte alluſion à un beau mot d'Heraclite, qui ſe moquant de la vaſte ſcience d'Homere, d'Heſiode, de Pithagore, de Xenophanes, d'Hecatée, &c. ſoûtenoit qu'elle ne ſervoit de rien pour la ſageſſe, qu'elle n'inſtruiſoit pas l'entendement, & que la veritable ſcience conſiſtoit à connoître l'eſprit qui gouverne le Monde.

XXXIV. *Et non pas même un nom.*] J'aime bien cette repriſe. En effet, le nom le plus grand & le plus fameux eſt bien-tôt effacé de la memoire des hommes.

de cas en ce monde, que ſont-elles, que pourriture & que vanité? Elles ſont comme les petits chiens qui careſſent & qui mordent en même temps; ou comme de petits enfans de mauvaiſe humeur qui pleurent pour rien, & qui un moment aprés rient de même. La Foy, la Pudeur, la Juſtice & la Verité ont quitté la terre pour aller habiter dans le ciel, comme dit un * Poëte. Qu'eſt ce donc qui te retient icy? Sont-ce les objets ſenſibles? Mais ils ſont muables, & n'ont rien de conſtant. Sont-ce les ſens? Mais ils ſont émouſſez & prêts à recevoir des impreſſions fauſſes. Eſt-ce le principe de vie, cet eſprit qui t'anime? Mais ce n'eſt qu'une exhalaiſon & qu'une vapeur de ton ſang. Eſt-ce le plaiſir d'être eſtimé parmi tes ſemblables? Mais ce n'eſt que vanité? Qu'attens-tu donc? Tu attens en repos ou ton extinction ou ton changement; & en attendant que cet heureux moment vienne, qu'as-

Elles ſont comme les petits chiens.] Il veut dire que toutes ces choſes ſont toujours dans le changement, qu'elles n'ont rien de réel, & que les plaiſirs qu'elles donnent, ſont toûjours mêlez de mille chagrins.

Tu attens en repos ou ton extinction, ou ton changement.] Ton extinction, ſi l'ame n'eſt qu'une eſpece de feu qui meurt lorſque nous mourons; ou ton changement, ſi elle eſt immortelle & qu'elle retourne à ſa ſource, ſelon l'opinion des Stoïciens.

Et

* Heſiode.

qu'as-tu à faire? à honorer & à benir les Dieux & à faire du bien aux hommes. Tout ce qui eſt hors des limites de ton corps & de ton eſprit, ne t'appartient point, & ne te regarde point.

XXXV. Tu peux être toûjours heureux, ſi tu ſais marcher droit & ſuivre la raiſon dans tes actions & dans tes penſées: car voici deux choſes qui ſont communes & à la nature de Dieu & à celle de l'homme & de tout animal raiſonnable; l'une, de ne pouvoir être empêché par aucun autre être, quel qu'il ſoit; & l'autre, de trouver ſon bien dans les diſpoſitions & dans les actions juſtes, & de terminer là ſes deſirs.

XXXVI. Si ce n'eſt point par ma mechanceté, ni par aucun effet de cette mechanceté, qu'une telle choſe arrive, & que la ſocieté n'en ſoit

Et à faire du bien aux hommes.] Je n'ay pas exprimé icy les deux mots καὶ ἀνέχεσθαι αὐτῶν καὶ ἀπέχεσθαι, parce qu'ils m'ont paru déplacez. Je ne ſai d'où ils peuvent être. Je croirois volontiers qu'ils ſont ſeuls une maxime à part, & qu'Antonin a dit *ex abrupto*, comme il fait ſouvent. *Il faut ſouffrir ces ſortes de gens, & s'empêcher de leur faire injure.*

XXXV. *Et à celle de l'homme, & de l'homme raiſonnable.*] Il parle ainſi, parce que les Philoſophes mettoient entre Dieu & l'homme des demons, des Heros, &c.

XXXVI. *Si ce n'eſt point par ma méchanceté, ni par aucun effet de cette méchanceté, qu'une telle choſe arrive.*]

ſoit point bleſſée, pourquoy me tourmenter? En quoy la ſocieté peut-eſle être bleſſée?

XXXVII. Ne te laiſſe pas temerairement emporter à tes imaginations. Donne à ton prochain tous les ſecours dont tu es capable & que tu luy dois. Et s'il a fait quelque perte en des choſes indifferentes, garde-toy bien de croire qu'il luy ſoit arrivé un grand mal: car

ve.] Dans tous les accidens les plus fâcheux il faut regarder ſeulement ſi nous nous les ſommes attirez par nos crimes. Car en ce cas il en faut gemir; & ſi c'eſt ſans aucune injuſtice de nôtre part, il ne faut pas nous en mettre en peine. Que ſi nous ſouffrons pour la juſtice, nous devons en être ravis.

En quoy la ſocieté peut-elle être bleſſée.] Il n'y a que l'injuſtice que puiſſe bleſſer cette ſocieté. L'impieté eſt compriſe ſous le mot d'injuſtice.

XXXVII. *Ne te laiſſe pas temerairement emporter à tes imaginations.*] La compaſſion eſt un ſentiment de douleur que la miſere de nôtre prochain excite dans nos cœurs. Elle peut être vicieuſe en deux manieres: ou lors qu'elle n'eſt pas proportionnée à l'objet qui la cauſe, & qu'en ce laiſſant emporter à ſon imagination échaufée & ſeduite, on prend pour mal ce qui ne l'eſt point; ou lorſqu'elle ne produit pas les ſecours dont il a beſoin. Les Stoïciens condamnoient cette compaſſion outrée & infructueuſe; & c'eſt ſur cela qu'Antonin fait cette maxime, qui eſt toute pleine de ſens & de raiſon.

Et s'il a fait quelque perte en des choſes indifferentes.] C'eſt-à-dire en des choſes que les Philoſophes ne mettent ni au nombre des biens, ni au nombre des maux. Les Stoïciens pouſſoient loin ces choſes indifferentes: Car ils appelloient generalement de ce nom tout ce qui eſt hors de nous.

Car

car en cela il n'y en a aucun. Imite dans ces occaſions la conduite de ce bon vieillard qui en s'en allant demande à ſon petit enfant ſa toupie, ſachant bien que ce n'eſt qu'une toupie.

XXXVIII. Que fais-tu donc dans cette Tribune aux harangues avec tes beaux diſcours & tes oraiſons funebres, mon ami, ne te ſouviens-tu plus de ce que c'eſt? Je m'en ſouviens fort bien, mais je voy que ces choſes

Car il n'y en a aucun.] Ce n'eſt pas la perte qu'il a faite qui le fait crier, mais l'opinion, qu'il en a.

Imite dans ces occaſions la conduite de ce bon vieillard, qui en s'en allant. demande à ſon petit enfant ſa toupie.] Cet endroit me paroît admirable. Ce ſage Empereur ne pouvoit mieux marquer que par cette image, de quelle maniere nous devons compatir aux maux imaginaires de nôtre prochain. Il ne faut pas ſe roidir contre luy, ni vouloir luy arracher l'opinion qu'il a de ce qui luy eſt arrivé; il faut au contraire parler ſon même langage, & luy dire, qu'il eſt vray que ſon malheur eſt grand. Mais en même temps il faut ſe ſouvenir que ce malheur, qu'on appelle grand, eſt tres-petit, & imiter le vieillard qui demandoit à ſon petit enfant ſa toupie, comme ſi c'eût été la plus belle choſe du monde, & qui ſe ſouvenoit pourtant toûjours que ce n'étoit qu'une toupie. Antonin avoit pris ſans doute cet exemple dans quelque Comedie fort connuë de ſon temps.

XXXVIII. *Que fais tu donc dans cette Tribune aux harangues avec tes beaux diſcours & tes raiſons funebres?*] Antonin avoit toujours été fort exact à rendre à ſes amis & à ſes parens morts les derniers devoirs que la pieté & la coutume avoient établis. Un des principaux de ces devoirs étoit l'oraiſon funebre que l'on faiſoit du defunt pour y celebrer ſes loüanges. Les Stoïciens,

ſes-là plaiſent aux hommes, & qu'elles ſont un des objets de leurs ſoins. Faut-il donc que tu ſois fou, parce qu'ils le ſont? N'eſt-ce pas aſſez de l'avoir été?

XXXIX. A quelque heure que la mort vienne, elle me trouvera toûjours heureux. Etre heureux; c'eſt ſe faire une bonne fortune à ſoy même, & la bonne fortune, ce ſont les bonnes diſpoſitions de l'ame, les bons mouvemens & les bonnes actions.

R E-

qui condamnoient toutes ſortes de diſcours publics, qui n'étoient faits que pour le faſte & l'oſtentation, n'avoient garde de pardonner à ces oraiſons funebres, qu'ils regardoient comme des actions inutiles & vaines, plus capables de flatter l'orgueïl & l'amour propre des hommes, que de leur donner une veritable amour pour la vertu. Antonin fait donc cette ſage reflexion dans une de ces occaſions où ſa complaiſance & ſa facilité le portoient encore à obéïr à la coutume contre ſes propres lumieres & contre ſon inclination.

XXXIX. *C'eſt ſe faire une bonne fortune à ſoy-même.*] La définition qu'il va faire, de la bonne fortune, prouve qu'elle depend de nous: *Sui cuique mores fortunam fingunt.*

Fin du premier Tome.

605346

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI